

## Patrimoine, marche urbaine et orientation

Étude de la signalétique intuitive dans la vieille ville de Genève

---

Zoé Codeluppi

Sous la direction de Sonia Lavadinho  
et du Prof. Antonio Da Cunha



# TABLE DES MATIERES

Remerciements .....	4
Introduction .....	6
Cadre théorique .....	9
I - Développement durable urbain, qualité urbaine et patrimoine .....	9
1.1 - La qualité urbaine et la ville durable .....	9
1.2 - Quelques éléments de définition de la qualité urbaine .....	10
1.3 - Le patrimoine comme ressource territoriale dynamique .....	14
1.4 - Le rôle des acteurs dans la construction du patrimoine .....	16
1.5 - entre approche productiviste et patrimoniale : La démarche dialogique .....	17
II - Marche, patrimoine et orientation .....	21
2.1 - Marche et développement durable urbain .....	21
2.2 - Patrimoine, marche urbaine et repères .....	24
2.3 - Les modalités formelles et fonctionnelles de création des repères .....	27
2.4 - La dimension sensible dans la constitution des repères .....	28
2.5 - Le patrimoine au service de l'orientation piétonne .....	30
III - Patrimoine et signalétique .....	32
3.1 - Définition de la signalétique classique et modalités de son fonctionnement .....	32
3.2 - La signalétique patrimoniale classique : typologie et éléments de définition .....	35
3.3 - Les limites de la signalétique classique .....	37
3.4 - La signalétique intuitive, une alternative à la signalétique classique .....	42
3.5 - La signalétique patrimoniale intuitive, un système d'orientation novateur .....	45
Cadre empirique .....	47
IV - Analyse du périmètre d'étude de la vieille ville de Genève .....	47
4.1 - Méthodologie .....	47
4.2 - Le choix du périmètre d'étude .....	48
4.3 - Analyse formelle et fonctionnelle du périmètre d'étude .....	51
4.4 - La politique genevoise de mobilité .....	54
4.5 - Les projets de signalétique patrimoniale en vieille ville de Genève .....	56
4.6 - La signalétique officielle versus les repères d'usagers .....	62
4.7 - L'usage de la signalétique et du patrimoine par les piétons .....	64

4.7.1- Analyse sensible des pratiques d'orientation des usagers en vieille ville de Genève.....	65
4.7.2 - Une signalétique patrimoniale classique peu efficace.....	65
4.8 - Le repérage intuitif des usagers de la vieille ville.....	68
4.8.1 - Les objets patrimoniaux comme repères intuitifs.....	73
4.8.2 - Le patrimoine officiel et d'usage au service de l'orientation piétonne.....	74
4.9 - Vérification des hypothèses de travail .....	78
Conclusion.....	82
Bibliographie .....	88
Annexes.....	97
Interviews réalisés entre août 2013 et mai 2014 .....	97
Questionnaire des experts .....	98
Questionnaire pour les touristes et les usagers de la vieille ville .....	99

## RESUME

Ce travail vise à comprendre le rôle que joue le patrimoine dans les stratégies d'orientation piétonnes en milieu urbain. Cette analyse s'inscrit dans le cadre du développement durable urbain, promulguant une ville de qualité, tant d'un point de vue fonctionnel, que formel, mais également sensible. La lisibilité, plus particulièrement, interroge la manière dont se constituent les repères et les stratégies d'orientation. Dans cette perspective, notre analyse se focalise sur l'orientation piétonne qui représente un des enjeux majeurs de nos villes actuelles. Bien que de nombreuses études liées à la mobilité piétonne en ville aient déjà été réalisées, peu d'auteurs se sont intéressés à analyser le lien qui peut être établi entre patrimoine et marche urbaine. En considérant le patrimoine comme ressource au service du développement urbain durable et de la mobilité douce, nous cherchons à mettre en évidence les stratégies d'orientation piétonne et de repérage des citoyens. L'examen des procédés officiels de marquage, prenant la forme de signalétique classique et patrimoniale permet, de mettre en évidence les modalités de fonctionnement ainsi que les limites de celles-ci. A ce titre, la signalétique intuitive constitue une alternative à la signalétique classique officielle et abstraite. Elle considère les objets présents dans l'environnement urbain comme repères potentiels pour les parcours piétons. C'est l'expérimentation de l'espace d'un point de vue émotionnel et sensoriel par les usagers qui détermine la production des repères. A cet effet, le patrimoine occupe une place importante dans le système de repérage des piétons, puisqu'il se constitue en vecteur identitaire, pourvu de sens, d'émotions et de signification. En prenant comme terrain d'étude la vieille ville de Genève, connue pour sa densité bâtie et patrimoniale, nous analysons la manière dont les objets du patrimoine officiel et d'usage s'intègrent au système de repères piéton, pour en définitive, former ce que nous nommerons la signalétique patrimoniale intuitive.

**Mots-clés** : développement durable urbain, qualité de la ville, lisibilité, ambiances, approche sensible, identité, marche, patrimoine bâti, patrimoine végétal, patrimoine officiel, patrimoine d'usage, orientation, repères, usages, signalétique classique, signalétique patrimoniale, signalétique intuitive, vieille ville, Genève.

# REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à vivement remercier mes directeurs de mémoire, Mme Sonia Lavadinho et le Professeur Antonio Da Cunha, pour leur disponibilité, leurs conseils, leurs encouragements et leurs relectures de mon travail.

Je tiens à exprimer ma gratitude à M. Matthieu de la Corbière, coordinateur a.i à l'Inventaire des monuments d'art et d'histoire de Genève, pour ses conseils, sa disponibilité et son encadrement tout au long de mon stage à l'Office du patrimoine et des sites.

Je remercie également au sein de l'Etat de Genève : Mme Sabine Nemeč-Piguet, directrice générale de l'OPS, M. Pierre Baertchi, directeur général honoraire de l'OPS, M. Laurent Niggeler, géomètre cantonal au Service de la mensuration officielle (SEMO).

Au sein de la Ville de Genève : M. Claude Brulhart, architecte au Service de l'aménagement urbain et de la mobilité (SAM), Mme Erica Deuber-Pauli, historienne de l'art, responsable du secteur Recherche et enseignement au musée d'ethnographie, ancienne responsable du département des affaires culturelles de la ville, Mme Véronique Lombard, responsable du Service de la promotion culturelle (SPC)

Au sein de la commune de Carouge : M. Dominique Zumkeller, archiviste communal.

Au sein de la commune de Bernex : Mme Claudia Nicod, archiviste communale.

Mais également : M. Jonathan Robin, project manager Europe à l'Office du tourisme de Genève, M. Laurent Chenu, conservateur cantonal vaudois au Service des immeubles, du patrimoine et de la logistique (SIPAL), M. Giorgio Wetzl de l'association 8 planning minds de Milan, en charge de la signalétique piétonne milanaise, M. Ruedi Baur, designer-graphiste, signaléticien, enseignant à la haute école du paysage, d'ingénierie et d'architecture de Genève (HEPIA) pour leur disponibilité et le temps qu'ils m'ont consacré.

Je remercie l'ensemble des usagers interviewés en vieille ville de Genève, pour nos discussions très enrichissantes et leur temps qu'ils m'ont accordé.

Enfin, je tiens à exprimer ma reconnaissance à mes parents, à ma sœur, à mon compagnon et à mes amis pour leur soutien infaillible, leurs précieux conseils et leurs nombreux encouragements tout au long de mon travail.

*« Tout citoyen a longtemps fréquenté certaines parties de sa ville et l'image qu'il en a baigné dans les souvenirs et les significations » (Kevin Lynch, 1976 : 2).*

# INTRODUCTION

« *Nous n'héritons pas de la terre de nos ancêtres, nous l'empruntons à nos enfants* » disait Antoine de Saint-Exupéry en 1939 (Saint-Exupéry, 1939 : 45). L'auteur avait déjà saisi les enjeux du développement durable urbain que sont la capacité de renouvellement des ressources et la transmission matérielle, mais également symbolique, d'un territoire aux générations futures. Notre problématique s'inscrit donc dans le cadre du développement durable urbain qui propose un modèle territorial alternatif à celui de la métropolisation actuelle. A l'ère de l'étalement urbain, des mobilités exacerbées, de la pollution et du gaspillage des ressources, c'est la qualité de la ville toute entière qui est remise en question (Da Cunha, Guinand, Chabbi-Chemrouk, Baziz, Hernandez, Labat et al, 2014).

Notre travail s'inscrit dans la perspective du développement durable urbain participant à créer une ville de qualité. Le paradigme du développement durable œuvre à créer des espaces urbains plus viables d'un point de vue économique, écologique et social. Une densification qualifiée, des espaces publics verts de qualité et de proximité, une réutilisation de certains lieux, mais également une meilleure lisibilité de l'espace participant à recréer une ville de qualité. « *Agir sur les éléments qui œuvrent à aider les usagers dans leur orientation, travaille à renforcer les perceptions qui s'inscrivent dans les principes d'une ville plus intelligible, plus vivable, plus viable et plus lisible* » (Baziz et Chabbi-Chemrouk, 2014). Une ville de qualité est composée de multiples facettes. Dans le cadre de cette analyse, il sera question d'étudier une des dimensions de qualité urbaine (Da Cunha et al, 2014), à savoir la lisibilité de l'espace urbain qui peut être définie comme étant « *l'aptitude d'un paysage à être reconnu et mémorisé* » (Stein, 2003 : 110). La lisibilité interroge la manière dont se constituent les repères et les stratégies d'orientation en milieu urbain. En focalisant notre étude sur l'orientation piétonne, un des enjeux majeurs de nos villes actuelles (Lavadinho, 2011), nous analyserons le rôle qu'occupe le patrimoine dans la création de ces repères. Si de nombreuses pistes ont déjà été explorées quant au rôle joué par la marche urbaine en milieu urbain, peu d'auteurs se sont intéressés au lien que l'on peut tisser entre le patrimoine et la marche urbaine (Stein, 2003 ; Lavadinho, 2011). Associer ces deux champs de recherche permet plus précisément de comprendre quel rôle joue le patrimoine dans l'orientation et la création de repères des marcheurs.

Le patrimoine joue un rôle essentiel dans la ville durable, puisqu'il s'érige en objet multifonctionnel, à la fois propice aux requalifications urbaines, mais également à la création d'une identité commune (Stein, 2003). Le patrimoine permet de créer des espaces appropriables, favorables à une multitude d'usages. Dans une perspective culturelle, le patrimoine résulte d'un construit social, sans cesse redéfini, réinterprété en fonction des représentations, des besoins et

des valeurs actuelles. En ce sens, « *le patrimoine appartient davantage à l'époque qui l'a identifié, qu'à celle qui l'a construit* » (Stein, 2003 : 193). Le patrimoine se constitue donc en ressource au service d'un développement territorial en constante évolution, notamment, de la mobilité douce.

Plus précisément, notre travail s'intéressera à l'analyse de la signalétique en milieu urbain. La signalétique se révèle être un outil au service de la création de repères. C'est généralement la signalétique classique, dite institutionnelle, qui prédomine dans nos espaces urbains, c'est-à-dire des supports composés de signes linguistiques ou de pictogrammes agissant comme aide à l'orientation (Jacobi et Le Roy, 2013). Toutefois, dans le cadre de ce travail, nous explorerons un autre type de signalétique, soit la signalétique intuitive, qui s'appuie sur l'expérimentation sensible du milieu par le marcheur et qui œuvre pour une plus grande lisibilité de l'espace. Cette signalétique est encore peu étudiée et privilégie une approche par l'utilisateur qui pratique et expérimente le territoire (Lavadinho, 2011). Elle considère les objets présents dans l'environnement urbain comme potentiels repères pour les parcours piétons. Mais pour qu'un environnement soit propice à la constitution de repères, il est nécessaire que le marcheur puisse l'expérimenter d'un point de vue émotionnel et sensoriel. Une expérimentation sensible riche marque les pratiques spatiales des piétons, facilitant une appropriation des lieux. Ces derniers se verront investis de sens, de signification par les usagers les pratiquant. Dans cette perspective, le patrimoine occupe une place importante, puisqu'il se constitue en vecteur identitaire, pourvu de sens, d'émotions et de signification. Il s'agira dans ce travail, d'analyser le rôle que joue le patrimoine dans la signalétique intuitive. En quoi le patrimoine constitue-t-il une ressource pour le développement durable urbain ? Quelle relation entretient-il avec la marche urbaine ? Quel rôle joue-t-il dans le système de repérage des piétons ? En quoi constitue-il un élément central de la signalétique intuitive ?

Le premier chapitre de notre travail est consacré à sa contextualisation. Nous rappellerons brièvement les dimensions fondamentales du développement durable urbain et les conditions de mise en œuvre de la qualité urbaine. Notre analyse portera ensuite sur le patrimoine en milieu urbain. Nous expliciterons son rôle en tant que créateur de qualité urbaine et ressource territoriale dynamique au service de la ville durable.

Dans un deuxième chapitre, nous analyserons la place occupée par la marche urbaine dans le développement durable urbain. Cela nous conduira à étudier les stratégies d'orientation des piétons en milieu urbain et plus particulièrement, les modalités de construction de repères, étroitement rattachées aux problématiques de lisibilité de l'espace. Dans cette optique, nous nous intéresserons à la fonction du patrimoine dans la construction des systèmes d'orientation des piétons et aux différents types de repères présents dans l'espace urbain.



Le chapitre trois sera consacré à l'étude plus spécifique d'un type de repère, la signalétique. Nous y présenterons d'abord les modalités de fonctionnement de la signalétique classique, en pointant ses limites du point de vue de son efficacité. Dans la deuxième partie de ce chapitre, nous nous intéresserons aux conditions de mise en œuvre de la signalétique intuitive en milieu urbain. Plus particulièrement, il s'agira de comprendre comment le patrimoine agit comme élément de repère intuitif sur les stratégies d'orientation des piétons, faisant appel au vécu des usagers et à leur perception sensorielle de l'espace. En définitive, le travail se propose d'analyser la manière dont les objets patrimoniaux se constituent en repères piétons que nous nommerons la signalétique patrimoniale intuitive (Lavadinho, 2011 ; Jacobi et Le Roy, 2013).

Dans une quatrième partie, nous présenterons notre étude de terrain située dans la vieille ville de Genève, confrontant nos propos théoriques à la réalité du territoire. Dans l'analyse empirique nous mettrons en évidence la manière dont les marcheurs s'approprient les objets du patrimoine et les constituent en éléments de repères intuitifs. Nous présenterons tout d'abord le périmètre d'étude retenu, pour ensuite expliciter la méthodologie choisie. Enfin, nous procéderons à l'analyse de terrain, ce qui nous permettra de confirmer ou d'infirmer nos hypothèses de départ.

Voici donc les hypothèses de travail auxquelles nous tenterons de répondre au terme de cette analyse :

H1 : La signalétique intuitive représente un moyen efficace permettant de guider les piétons dans leurs déplacements. Le patrimoine se constitue en élément de repère auprès des piétons et facilite leur orientation.

H2 : La forte densité de patrimoine officiel dans la vieille ville de Genève n'empêche pas la constitution d'un patrimoine d'usage par les visiteurs et les habitants.

# CADRE THÉORIQUE

## I - DÉVELOPPEMENT DURABLE URBAIN, QUALITÉ URBAIN ET PATRIMOINE

Notre analyse s'inscrit dans la perspective du développement durable urbain comme modèle alternatif au système métropolitain actuel (Da Cunha et Matthey, 2007). Plus précisément, c'est la production d'une ville de qualité, constituant un des objectifs majeurs du développement durable urbain, qui fera l'objet de notre étude. Dans cette optique, le patrimoine constitue une ressource pour le développement urbain durable et il joue un rôle important dans la production de la qualité urbaine (Stein, 2003).

### 1.1 - LA QUALITÉ URBAIN ET LA VILLE DURABLE

La ville est un réceptacle et un lieu de production d'éléments à la fois matériels et immatériels dans l'espace. Les formes et les structures urbaines ne peuvent être dissociées des représentations, des valeurs et des imaginaires des citoyens. Depuis toujours, la ville, comme entité dynamique, connaît des mutations, des transformations et des réorganisations spatiales successives impliquant des modes de concevoir la ville variés et à différentes échelles (Choay, 1985 ; Ascher, 2001, Da Cunha et Matthey, 2007). Actuellement, le paradigme du développement durable urbain permet de faire face à l'épuisement des ressources naturelles, à l'augmentation des problèmes sanitaires ou encore aux inégalités sociales et spatiales. Il propose une ville plus durable, puisqu'économique en ressources naturelles, plus équitable et vivable. La ville constitue avant tout la principale ressource territoriale des générations futures, envers lesquelles nous possédons une dette de transmission (Da Cunha et Matthey, 2007). Le régime de métropolisation actuel se révèle non viable puisqu'il induit un gaspillage de ressources naturelles non-renouvelables et une augmentation des externalités négatives réduisant la qualité de vie des habitants. Les territoires mono fonctionnels éclatés, déconnectés les uns des autres, participent à l'augmentation du trafic motorisé individuel. Le cadre de vie des centres urbains se détériore et produit un phénomène de migration des fonctions et des individus vers les périphéries. A cela s'ajoute une fragmentation socio-spatiale (Rérat, Söderström, Besson et Pigué, 2008) induite par le phénomène d'étalement urbain.

Produire une ville de qualité est l'objectif majeur que s'est fixé le développement durable urbain : « *la recherche de qualité urbaine nous apparaît aujourd'hui comme un des leviers majeurs de l'adaptation à ce nouveau mode de croissance urbaine plus durable, découplée de la consommation de ressources non renouvelables donnant à la ville un ordre signifiant* » (Da

Cunha et al, 2014 : 36). La qualité urbaine se décline à différentes échelles. Dans ce travail, nous nous contenterons de l'analyser à l'échelle urbaine et intraurbaine. Une ville de qualité doit tendre vers plus de durabilité en proposant d'agir sur les volets économiques, écologiques et sociaux. La promotion d'une plus grande équité sociale et spatiale ainsi que des espaces publics et de circulation conviviaux, propices aux rencontres relève des actions permettant d'agir sur la qualité de la ville.

## 1.2 - QUELQUES ÉLÉMENTS DE DÉFINITION DE LA QUALITÉ URBAINE

La qualité urbaine ne peut faire l'objet d'une définition stricte. Elle doit être adaptée en fonction de chaque situation urbaine particulière nécessitant, par conséquent, un mode d'intervention propre. C'est un ensemble de critères s'y référant qui permet, dans un contexte donné, d'évaluer la qualité d'une intervention ou d'un projet urbain. Dans cette perspective, Da Cunha et al (2014) identifient cinq dimensions d'analyse majeures, à la fois matérielles (fonctionnelles, écologiques) et immatérielles (perceptives et sensorielles), qui constituent des références permettant d'appréhender la qualité urbaine d'un espace. Si les aménagements urbains participent à la production de qualité urbaine, « [...] la qualité urbaine se concrétise également par les usages » (Da Cunha et al, 2014 : 37).



Figure 1 : La qualité urbaine se traduit par la capacité d'un espace à être appropriée par les citoyens et à accueillir une multitude d'usages. Source : Photos de la vieille ville de Genève, août 2014, Zoé Codeluppi.

La qualité formelle fait référence à l'ensemble des caractéristiques physiques de la ville, telles les formes urbaines et leurs agencements qui participent à créer une qualité urbaine. La structure spatiale joue un rôle déterminant dans la qualité d'une ville puisqu'elle est l'expression même de l'organisation sociale et des modes de représentation d'une société : « l'essence des instruments de la qualité urbaine est ici celle de la morphologie et de la composition urbaine en

*tant que représentation visant à organiser l'espace de la ville, à lui apporter cohérence, continuité, lisibilité et capacité d'évolution* » (Pinon 1992 cité par Da Cunha et al, 2014 :41). La qualité formelle de la ville durable s'exprime à travers plusieurs facteurs : des compositions urbaines aux formes variées, intégrées les unes aux autres, une densité adaptée en fonction des spécificités de chaque lieu, une perméabilité travaillée et recherchée entre espaces du vide et du plein, mais également des interventions sur les espaces de transitions ou limitrophes, une cohérence morphologique entre voirie et bâti, ou encore la prise en compte des qualités patrimoniales des formes urbaines.

La qualité fonctionnelle constitue la deuxième dimension majeure développée par Da Cunha et al (2014). Elle fait référence à « [...] *la distribution des activités, des équipements et des fonctions dans la ville* » (Da Cunha et al, 2014 : 41). La qualité fonctionnelle d'une ville réside également dans sa capacité à y implanter diverses aménités urbaines, à organiser leur accessibilité et leur hiérarchisation. Usage et qualité fonctionnelle sont étroitement liés, puisqu'un espace urbain fonctionnel performant doit pouvoir satisfaire les différentes demandes sociales qui lui sont adressées. La multifonctionnalité des espaces constitue un élément essentiel de qualité fonctionnelle, car il permet d'attirer différents types d'utilisateurs aux pratiques variées facilitant l'interaction sociale (Da Cunha et Lavadinho, 2013). De même, développer les aménités urbaines de proximité ainsi que leur accessibilité grâce à un maillage performant est gage de qualité urbaine (Mangin, 2004).

La qualité environnementale fait référence à une utilisation mesurée des ressources matérielles naturelles, en vue de leur préservation pour les générations futures. La réduction de l'empreinte écologique passe par une consommation parcimonieuse du sol, couplée à une gestion intégrée des matières que produit et rejette la ville (Da Cunha et Matthey, 2007). Celle-ci doit être capable de se défaire d'un système hétérotrophe sujet au gaspillage et trop polluant. Elle se doit d'adopter un système autotrophe dans lequel la ville recycle et réutilise les déchets occasionnés (Emelianoff, 1999 ; Da Cunha et Matthey, 2007). A d'autres échelles, les efforts entrepris en vue de constituer des habitats écologiques proposant des modes de vie et d'habiter plus durables (Rey, 2014), ou encore la gestion des mobilités individuelles et des infrastructures publiques constituent autant de prémices de réflexion à une utilisation mesurée des ressources naturelles.

Les usages sont une autre dimension fondamentale de la qualité urbaine, puisqu'ils assurent une correspondance entre les formes, les fonctions et les pratiques sociales de l'espace (Da Cunha et Matthey, 2007). Les usages doivent être multiples et se déployer dans l'espace urbain, facilitant l'appropriation des différents lieux. Plus particulièrement la qualité d'usage dans les espaces publics est déterminée selon Gehl (2010) par trois critères essentiels. Le confort constitue un élément central déterminant une qualité d'usage, car il permet de faire coïncider les usages ou

les fonctions à l'espace urbain et à ses aménités. La dimension du plaisir multi sensoriel est un autre élément clé, puisqu'il inclut différents éléments du paysage proposant aux citoyens des espaces multifonctionnels et agréables en termes de sensations perçues par l'utilisateur. Enfin, la protection des usagers des situations d'inconfort sensoriel ou d'insécurité est essentielle pour garantir une qualité d'usage. Cette dernière se traduit par la création de lieux attractifs, confortables, sécurisés, accueillants et hospitaliers, mettant à l'épreuve notre sensibilité en tant qu'utilisateur (Gehl, 2010).

<b>PROTECTION</b>	<b>1. Protection against Traffic &amp; Accidents</b> - traffic accidents - fear of traffic - other accidents	<b>2. Protection against crime &amp; violence (feeling of safety)</b> - lived in / used - streetlife - streetwatchers - overlapping functions - in space & time	<b>3. Protection against unpleasant sense experiences</b> - wind / draft - rain / snow - cold / heat - pollution - dust, glare, noise	
	<b>COMFORT</b>	<b>4. Possibilities for WALKING</b> - room for walking - untiring layout of streets - interesting facades - no obstacles - good surfaces	<b>5. Possibilities for STANDING / STAYING</b> - attractive edges - «Edgeeffects» - defined spots for staying - supports for staying	<b>6. Possibilities for SITTING</b> - zones for sitting - maximizing advantages primary and secondary sitting possibilities - benches for resting
		<b>7. Possibilities to SEE</b> - seeing-distances - unhindered views - interesting views - lighting (when dark)	<b>8. Possibilities for HEARING / TALKING</b> - low noise level - bench arrangements - «stairscapes»	<b>9. Possibilities for PLAY / UNFOLDING / ACTIVITIES</b> - invitation to physical activities, play, unfolding & entertainment - day & night and summer & winter
<b>ENJOYMENT</b>		<b>10. Scale</b> - dimensioning of buildings & spaces in observance of the important human dimensions related to senses, movements, size & behaviour	<b>11. Possibilities for enjoying positive aspects of climate</b> - sun / shade - warmth / coolness - breeze / ventilation	<b>12. Aesthetic quality / positive sense-experiences</b> - good design & good detailing - views / vistas - trees, plants, water

Figure 2 : Tableau des dimensions essentielles à la qualité des espaces publics selon Gehl (2010). Source : Gehl, 2010.

Dans une perspective sensible, la qualité par les ambiances, étroitement liée à la qualité d'usage, est également une dimension essentielle. Celle-ci n'est effective uniquement lorsque trois critères sont remplis (Lynch, 1970, cité par Da Cunha et al, 2014 : 44). Pour pouvoir être perçu par l'utilisateur, un espace urbain doit posséder une identité qui lui est propre, le distinguant des autres espaces et de son environnement. La structure de cet espace doit être lisible en vue de constituer une relation de qualité entre l'espace et l'individu. Enfin, le lieu doit revêtir une certaine signification une implication fonctionnelle et émotionnelle du sujet. La perception des

lieux implique une dimension personnelle et collective. En effet, chaque usager possède une sensibilité propre dans l'interprétation d'un espace et par conséquent : « [...] *la rencontre entre l'objet et ce que les sens perçoivent* » est unique chez chacun de nous (Augoyard, 1979, cité par Da Cunha et al, 2014 : 46). Toutefois, la perception de la ville s'effectue également au travers de représentations, de valeurs et d'images mentales partagées, inhérentes à tout individu inséré dans une société particulière. Ainsi, l'appréhension d'un lieu doit être analysée à la fois dans sa dimension individuelle et dans sa dimension collective. Selon Lynch (1976), un lieu doit être évocateur et susciter des images mentales chez son lecteur. Par ce biais, il formera un élément structurant de l'appréhension de l'espace chez l'utilisateur. Ainsi, « *l'imagibilité d'un lieu* » (Lynch, 1970 : 34) est sa capacité à créer une expérience sensorielle visuelle agréable qui s'intégrera dans les représentations mentales partagées des lecteurs de ce lieu. Dans cette optique, « [...] *la qualité d'un lieu serait ainsi associée d'une part à sa lisibilité (grâce à la cohérence et à la facilité d'identification des éléments), d'autre part aux qualités primaires des ambiances qui renvoient directement à la qualité esthétique ou à la valeur poétique liée à l'expérience immédiate et aux rêveries qu'elle évoque* » (Sansot, 1996, cité par Da Cunha et al, 204 : 47). La qualité des ambiances marie deux dimensions : l'une, physique des objets composant un lieu et l'autre, symbolique, puisque représentation. Ainsi, « *lisibilité, imagibilité, identité, beauté et sens des lieux sont des marqueurs [...] de la qualité urbaine* » (Da Cunha et al, 2014 :47). Cette approche considère l'utilisateur comme étant « [...] *au cœur même de l'acte de transformation de l'espace, faisant du sensible un lieu d'expression des manières d'habiter et de l'habitant un expert ordinaire de son lieu de vie* » (Da Cunha et al, 2014 : 47).

La qualité d'intégration constitue une autre dimension centrale de la qualité urbaine. L'intégration formelle, mais également fonctionnelle, au contexte dans lequel s'inscrit un projet et son aptitude à créer des liens avec l'environnement immédiat se révèlent fondamentaux. Une intégration réussie atteste d'une organisation structurelle et fonctionnelle du tissu urbain et garantit une continuité entre l'existant et la nouveauté. « *La qualité d'un projet est fonction de la rencontre initiale et de la reconnaissance du « déjà là », de ses « constantes » et de ses « intouchables ».* La notion de qualité d'intégration rappelle les qualités patrimoniales, des tracés existants, ainsi que les facteurs déterminant le processus collectif et progressif de constitution des maillages, de leur continuités, de leurs articulations et de leurs accessibilités aux espaces proches et plus éloignés » (Da Cunha et al, 2014 : 43).

Une ville de qualité se constitue donc dans l'articulation des territoires fonctionnels, vécus et perçus, d'époques différentes. Le territoire est palimpseste (Corboz, 1983). Il est la matière première des espaces urbains, issue d'une stratification continue de couches historiques et d'un phénomène d'accumulation des traces matérielles et immatérielles du passé. Par extension, la ville se bâtit sur les vestiges historiques, réutilise certaines couches historiques et en efface

d'autres. Dans cette optique, le patrimoine bâti et le patrimoine naturel jouent un rôle important dans le façonnement de l'espace urbain. Ils constituent une ressource pour la ville durable (Stein, 2003 ; Da Cunha et al, 2014). Ils permettent de recycler les territoires et les éléments du bâti à moindre coût, les réadaptant à de nouveaux usages, tout en freinant l'utilisation du sol et en évitant le gaspillage. Le patrimoine rend possible la transmission d'éléments de mémoire aux générations futures, ainsi que la conservation de l'identité d'un lieu (Stein, 2003). A ce titre, le patrimoine est ce qui relie la ville héritée, présente et future. D'un point de vue formel, la ville du passé révèle souvent de grandes qualités architecturales et urbanistiques, conçues à l'échelle du piéton et de la proximité. L'urbanisme de projet se doit de les réemployer et de les adapter aux préoccupations actuelles. Enfin, le patrimoine garantit une qualité des usages, des fonctions et des ambiances, puisqu'il constitue un support mémoriel, vecteur d'identité pour certains groupes sociaux (Emelianoff, 1999). Dans cette perspective, le patrimoine se révèle être un élément participant à améliorer la qualité de la ville et de vie des citoyens (Stein, 2003).

### *1.3 - LE PATRIMOINE COMME RESSOURCE TERRITORIALE DYNAMIQUE*

S'intéresser au patrimoine dans la ville durable revient tout d'abord à s'interroger sur sa définition. En quoi consiste le patrimoine ? Est-ce un objet, un donné ou un processus de construction ? Quel lien entretient-il avec le territoire ? Nous proposerons une définition d'ordre culturel qui considère le patrimoine comme ressource dynamique en constante redéfinition au service de la construction des territoires (Bonernandi, 2005 ; Guinand, 2009 ; Landel et Senil, 2009). A notre sens, cette définition se révèle pertinente, puisqu'elle permet, dans une perspective postmoderniste, de repenser le patrimoine comme un processus de construction culturelle, tributaire de relations entre les acteurs du territoire.

L'ensemble des auteurs étudiés s'accorde à dire que le patrimoine comporte une dimension à la fois matérielle et immatérielle (Bonernandi, 2005 ; Melé, 2005 ; Guinand, 2009 ; Landel et Senil, 2009). La définition première du patrimoine, en tant que biens hérités du père fait référence à des objets tangibles, visibles, matériels, observables, localisables et datables dans le temps (Guinand, 2009). A ce propos, le patrimoine, comme objet matériel naturel ou bâti, fait partie intégrante du grand paysage constitué par l'ensemble des éléments naturels et anthropisés d'un territoire (Pandakovic et Dal Sasso, 2014). Mais ces objets sont territorialisés et investis d'une valeur qui donne une réalité et construit un sens. C'est la valeur attribuée aux objets matériels qui permet de comprendre le lien entre patrimoine et territoire. Dans cette perspective, le patrimoine peut être défini comme étant « *un ensemble d'attributs, de représentations et de pratiques fixé sur un objet non contemporain (chose, œuvre, idée, témoignage, bâtiment, site, paysage, pratique) dont est décrété collectivement l'importance présente intrinsèque (ce en quoi cet objet est représentatif d'une histoire légitime des objets de société) et extrinsèque (ce en*

*quoi cet objet recèle des valeurs supports d'une mémoire collective), qui exige qu'on le conserve et le transmette* » (Lazzarotti, 2003a cité par Bonerandi, 2005 : 4). Plus généralement, selon Guy Di Méo (1994), c'est la valeur attribuée au patrimoine qui est à l'origine de la construction du territoire et de son organisation. L'auteur montre à quel point territoire et patrimoine sont liés, contribuant mutuellement à leur façonnement. En effet, « [...] *en attribuant au territoire une valeur signifiante pour l'individu et pour la société, on ne peut se dispenser de lui conférer une valeur patrimoniale* » (Di Méo, 1994 : 29).

Dans cette optique, le patrimoine permet d'attribuer une identité au territoire grâce à la création préalable d'un lien social collectif, cristallisé autour de l'objet matériel lui octroyant une légitimité territoriale. En définitive, le patrimoine s'inscrit dans le passé, mais également dans le présent, puisqu'il représente à la fois un héritage à transmettre et un instrument au service de la construction territoriale (Bonerandi, 2005).

La définition du patrimoine que propose Lazzarotti (2003a) met en évidence la dimension dynamique et évolutive de l'élément patrimonial. Les pratiques, représentations et valeurs attribuées à un objet historique évoluent et par conséquent, les objets eux-mêmes. Cette constante redéfinition participe au processus de construction territoriale déjà évoqué. Les représentations, les valeurs et les pratiques évoluent au fil du temps et permettent de valoriser certains objets ou certaines portions de territoire en fonction de l'époque et des sociétés. Le patrimoine joue donc un rôle de médiateur entre le territoire comme élément matériel et sa dimension symbolique (Gavat, Gravari-Barbas, Veschambre, 2001 cité par Bonerandi, 2005). Mais cette fonction de médiation est le résultat d'un processus au cours duquel se tisse un lien entre le territoire et le système de valeurs et de représentations d'une société dans un espace donné. Le patrimoine se constitue au cours d'une démarche qui consiste à « [...] *construire une image forte et simplifiée d'un passé commun à un groupe assurant sa cohésion dans le temps et l'espace. Le patrimoine opère une fonction de médiation entre le groupe et son territoire, lui octroyant une cohésion* » (Gavat et al 2001 : 14). Ainsi, « *le territoire devient lui-même patrimoine [...]* » (Bonerandi, 2005 : 4) au service de la construction du territoire.

Dans cette même perspective, Hugues (2005), Guinand (2009) ou encore Senil et Landel (2009) analysent plus finement la démarche patrimoniale et son rôle dans le processus de construction territoriale. A cet effet, ils définissent le patrimoine comme étant une ressource territoriale dynamique déterminant l'organisation même de la mise en valeur des ressources. De manière générale, la ressource territoriale n'existe pas *a priori*, « *elle émerge d'un acte volontaire appelant à un processus collectif d'appropriation par les acteurs du territoire* » (Hugues, 2005 : 13). Mais avant tout, la ressource territoriale doit posséder un sens qui justifie son émergence et son statut de ressource. Le sens attribué à la ressource émerge suite à ce qu'Hugues (2005) nomme « *le circuit de valorisation de l'objet* » (Hugues, 2005 : 10). Celui-ci peut être assimilé



au « *processus de patrimonialisation* » (Veschambre, 2007 : 6 ; Guinand, 2009 : 3), puisque tous deux visent à donner du sens à un espace ou à un objet. Le processus de patrimonialisation peut être identifié comme outil stratégique dans des situations de revalorisation de territoires, construisant un sentiment d'appartenance associé à la création d'une image positive du lieu (Hugues, 2005 ; Guinand, 2009). « *Le circuit de valorisation de l'objet* » (Hugues, 2005 : 10) ou « *le processus de patrimonialisation* » (Veschambre, 2007 : 6 ; Guinand, 2009 : 3) comportent de nombreux points communs montrant par quels procédés le patrimoine se construit et se constitue en ressource territoriale. Deux étapes principales permettent de comprendre la constitution du patrimoine (Guinand, 2009). En premier lieu, il s'agit de créer du sens autour d'un objet hérité du passé. A celui-ci vient se greffer un discours permettant de fixer le sens attribué à l'objet justifiant, par là-même la sélection. La qualité du discours et sa capacité d'argumentation conditionnent l'appropriation, l'usage et le sens attribué à l'objet par la collectivité. Dans un second temps, une fois l'objet sélectionné, celui-ci est sujet à toute une série de mesures de protection. Son exposition et sa valorisation en font un objet de valeur (Guinand, 2009). Cette deuxième étape est rattachée à l'action opérée sur l'objet et à son usage alors que la première phase est liée à la capacité de conviction et aux qualités discursives de légitimation de l'objet en tant que patrimoine (Hugues, 2005). Ainsi, le patrimoine comme ressource territoriale ou comme médiateur participe bien d'une logique de construction puisqu'il est « [...] construit à partir d'éléments légués, puis ajustés, retravaillés, relus en fonction des injonctions du présent, construits à partir d'éléments inédits, émergents » (Hugues, 2005 : 7).

Nous allons à présent tenter de comprendre qui participe à ce procédé de construction du patrimoine. Quels sont les acteurs impliqués dans « *le processus de patrimonialisation* » (Veschambre, 2007 : 6 ; Guinand, 2009 : 3) et pour quelles raisons? En réalité, ce sont les acteurs prenant part à ce processus qui participent activement à la définition du patrimoine.

#### 1.4 - LE RÔLE DES ACTEURS DANS LA CONSTRUCTION DU PATRIMOINE

Comme nous l'avions évoqué précédemment, le patrimoine est aussi un construit collectif qui, au-delà des modalités des mécanismes de constitution du patrimoine, engage un certain nombre d'acteurs. Ceux-ci interviennent dans « *le processus de patrimonialisation* » énoncé plus haut (Guinand, 2009 : 3). Ce sont eux qui sélectionnent l'objet, le mettent en valeur au travers d'une série de valeurs et de représentations qui lui seront attachées. A ce titre, Melé (2007) montre que le patrimoine en train de se constituer est sujet à des conflits, à des relations de pouvoir et de négociation. De fait, « [...] *le processus patrimonial est fréquemment associé à des formes de mobilisation voir de conflictualité* » (Melé, 2007 cité par Guinand, 2009 : 1). Dans cette même perspective, Dupré (2008) montre que ces luttes entre groupes sont à l'origine de conceptions du patrimoine différenciées donnant lieu à des conflits d'interprétation. De fait, « *la construction*

*du patrimoine apparaît comme rarement consensuelle mais portée par certains groupes en particulier, qui cherchent à faire valoir un point de vue, un intérêt particulier* » (Ben Howet et Guinand, 2007, cité par Guinand, 2009 : 10).

Dès lors, deux conceptions très différentes de l'implication des acteurs dans le processus de patrimonialisation émergent (Guinand, 2009). La logique *top-down* est mue par une relation unilatérale entre les autorités et les autres acteurs du territoire (population, associations) dans la construction même des éléments de ce qui fait patrimoine. Dans cette optique, l'autorité maîtrise l'ensemble du processus de patrimonialisation en se basant sur des référents et des valeurs qui ne sont pas partagées par le reste des acteurs. Les autorités voient dans le processus de patrimonialisation l'opportunité d'instrumentaliser l'histoire et des objets de mémoire participant à créer une nouvelle identité, une nouvelle image d'une ville ou d'une région. Cette relation unilatérale entre autorités et le reste des acteurs entraîne souvent, comme l'analyse Guinand (2009) dans son étude sur Roubaix, un décalage entre les usagers censés s'approprier les lieux et les valeurs véhiculées par ces lieux. En effet, « [...] *l'espace projeté ne correspond pas à l'espace vécu* » (Guinand, 2009 : 10).

L'approche *bottom-up* correspond à une logique plus démocratique que la précédente et permet à chaque acteur du territoire de participer à la construction du patrimoine. Dans cette perspective, Dupré (2008) mentionne la participation des associations professionnelles, des élus, des fonctionnaires, des experts universitaires, mais également des usagers, en vue de constituer un patrimoine fondé sur le consensus. « *Le véritable critère du patrimoine est la conscience intime du groupe social que tel objet appartient effectivement au patrimoine* » (Ollivier, 1987 cité par Dupré, 2008 : 21). Sur la base des représentations et des valeurs partagées, s'élaborera un patrimoine en phase avec les usages et les pratiques des usagers. Le processus de patrimonialisation doit donc tendre vers plus de durabilité, puisqu'il s'agit de promouvoir une participation des acteurs du territoire et des énergies sociales capables de contracter des « *pactes de soutenabilité* » (Guinand, 2009 : 14). La population doit être partie prenante des projets de patrimonialisation et, à l'inverse, ceux-ci doivent pouvoir intégrer les usages, les représentations et les pratiques des autres acteurs du territoire. Pour que le patrimoine s'inscrive dans la perspective d'une ressource durable, tant les modalités de sa construction que les acteurs y prenant part, doivent être plus soutenables.

### *1.5 - ENTRE APPROCHE PRODUCTIVISTE ET PATRIMONIALE : LA DÉMARCHE DIALOGIQUE*

Si le patrimoine est un construit culturel et territorial, tributaire de relations et de luttes d'influence de la part des acteurs qui le constituent, il faut dans une perspective plus large,

s'interroger sur les modalités de sa mobilisation et sur son mode de gestion dans la ville contemporaine. Comme analysé plus haut, le patrimoine peut être appréhendé comme un médiateur qui propose des modes de gestion du territoire variés (Landel et Senil, 2009 : 13). A cet effet, Landel et Senil (2009) confrontent deux manières antagonistes de considérer et de gérer le patrimoine. L'analyse de ces deux approches permettra d'aboutir à une définition du rôle du patrimoine-ressource dans la ville durable et des modalités de sa mobilisation.

L'approche productiviste ou économique du patrimoine considère le patrimoine comme ressource territoriale produisant une valeur économique. Plusieurs auteurs ont tenté d'explicitier le rôle du patrimoine dans une logique de rentabilisation et de capitalisation du territoire (Greffé, 1990, Pecqueur, 2006). Employant le modèle de l'offre et de la demande, les auteurs démontrent que l'adéquation entre une offre localisée à un lieu et la demande permet d'octroyer une valeur économique au bien patrimonial. Dans cette perspective, Pecqueur (2006) met en exergue le rôle du lieu dans la valeur attribuée à l'objet patrimonial de consommation : *« un panier de biens et services est une combinaison originale, puisqu'elle est située, c'est-à-dire dans un espace particulier de culture et d'histoire. La demande est attirée par cette relation biunivoque entre gamme de produits et leur territoire avec ses caractéristiques propres »* (Pecqueur, 2006 : 9). D'autres auteurs tels que Barthélémy, Barel (1981) et Nieddu et Vivien (2003) montrent que valeur économique et valeur sociale sont intimement liées, la valeur économique constituant la base économique sur laquelle *« [...] le groupe social organise sa perpétuation dans l'espace et dans le temps des identités et générations, jouant de facto un rôle de limitation à l'égard de l'action individualiste du marché »* (Barthélémy, Nieddu et Vivien, 2003 :14). Ainsi l'un ne peut fonctionner sans l'autre. Mais c'est la capacité de mise en valeur de l'objet qui détermine la valeur marchande du patrimoine. *« Les ressources ne sont pas également réparties dans l'espace mais tous les espaces ont potentiellement des ressources... à condition de les faire émerger et de les valoriser au mieux »* (Pecqueur, 2002 :124). Dans cette perspective, Landel et Senil (2006), Bonerandi (2009) et Guinand (2009) analysent comment dans un contexte de concurrence interterritoriale, le patrimoine est mis au service des territoires dans leur recherche d'innovation et de qualité dans le but de se démarquer des autres. C'est pourquoi, *« [...] associé à d'autres objets, le patrimoine confère des qualités spécifiques aux espaces qui en font des ressources territoriales »* (Landel et Senil, 2006 :7). Les ressources territoriales sont liées aux contraintes d'un lieu. Elles sont spécifiques et échappent à la concurrence du marché, impliquant un faible degré de substituabilité. L'essence même du patrimoine est donc constamment redéfinie par les agents économiques en vue de produire de valeur territoriale : *« le patrimoine devient objet marchand, réserve de liquidité, ne correspondant plus à un développement urbain durable soucieux du lègue aux générations »*

*futures* » (Guinand, 2009 :5). Le patrimoine est mis sur le marché et est érigé en objet de consommation et de spéculation.

L'approche strictement patrimoniale ne considère pas le patrimoine dans sa dimension marchande. Dans cette optique, le patrimoine est considéré comme une ressource symbolique à part entière qui ne peut être évaluée en termes économiques. Le patrimoine n'est pas un capital. Il possède une valeur morale, éthique, identitaire et affective : « [...] *il faut que le patrimoine se trouve exclu du circuit des valeurs marchandes pour sauver sa propre valeur symbolique* » (Jeudy, 2001 :23). La dimension symbolique du patrimoine résulte des composantes historiques, culturelles et sociales d'un territoire (Pecqueur, 2002). Le sens investi dans le patrimoine par les individus s'effectue au travers de valeurs et de représentations héritées qui l'érigeront en tant qu'objet identitaire (Landel et Senil, 2009). La ressource doit être durable, au sens premier du terme, pour pouvoir respecter la dette de transmission dont nous sommes investis vis-à-vis des générations futures dans une logique de reproduction sociale. Souvent, les tenants de cette approche prônent une conservation exacerbée des éléments de patrimoine, une vision très figée qui entre souvent en contradiction avec les projets de territoire actuels (Da Cunha, 2009). Cependant, bien que ne considérant pas le patrimoine dans sa dimension marchande, l'approche patrimoniale est mue par la logique de compensation. Cela signifie que « [...] *toute perte de substance ou qualité d'une ville doit être compensée par la constitution d'un actif correspondant* » (Da Cunha, 2009 :2). Les objets considérés comme patrimoniaux ayant disparus ou été détruits doivent donc être remplacés. Ainsi, l'approche patrimoniale privilégie une vision statique de la ville, encourageant la reproduction sociale à travers une surprotection et une muséification agissant comme des freins aux projets actuels. Les lois de protection du patrimoine et du paysage en sont une illustration (Sgard, 2009). Le mode de gestion patrimonial se fonde sur les impératifs de conservation d'une ressource à forte valeur identitaire et culturelle, propices à la construction ou à la reconstruction des territoires.

Tout semble donc opposer la perspective patrimoniale à l'approche productiviste, puisque la logique de conservation ne semble pas coïncider avec une logique de rentabilisation et de capitalisation. Cependant Landel et Senil (2009) et Da Cunha (2009) proposent un mode de gestion plus durable du patrimoine, œuvrant à une convergence entre ces deux approches. Cette convergence est d'autant plus marquée et recherchée dans le contexte actuel de crise économique, écologique et sociale, selon Latour (1991), Micoud (2005) et Guinand (2009).

Dans cette perspective, Landel et Senil (2009) proposent une approche dialogique entre démarches patrimoniale et productiviste considérant le patrimoine comme une ressource territoriale clé du développement urbain durable « [...] *construit sur l'impératif de durabilité et de renouvellement de la ressource patrimoniale* » (Landel et Senil, 2009 :3). Plutôt qu'un

équilibre entre productivisme et patrimoine, c'est la dialogique entre ces deux conceptions qui est privilégiée (Morin, 1982), basée sur un rapprochement entre durabilité et compétitivité : « *la dialogique se différencie de la dialectique par une acceptation du maintien de la différence entre les deux logiques. Elle permet de faire tenir ensemble deux logiques contradictoires et pourtant essentielles l'une à l'autre et de les maintenir ainsi* » (Landel et Senil, 2009 : 11). Cette absence de stabilisation permet de conserver une plasticité et une relation forte avec les dynamiques territoriales à l'œuvre (Da Cunha, 2009 ; Landel et Senil, 2009). En définitive, considérer le patrimoine comme une ressource territoriale au service du développement durable urbain permet de redéfinir les modalités de sa gestion, ainsi que son rôle dans la construction des territoires contemporains et durables. Le patrimoine, en tant qu'élément dynamique et construit, est en mesure de s'adapter aux différents contextes urbains actuels tout en remplissant les impératifs mis en lumière par le développement durable urbain (Landel et Senil, 2009). Le patrimoine comme « *processus d'intermédiation entre un mode de développement productiviste et un mode de développement patrimonial exprime alors ce mécanisme imparfait et explique la multitude et l'instabilité des formes de développement qualifiées de durable* » (Landel et Senil, 2009 : 12). Mais ce processus relève également d'une approche centrée sur le paramètre de qualité du développement territorial et moins rattachée au modèle productiviste. Il constituerait un mode de développement alternatif en intégrant simultanément la préoccupation de la préservation et celle de la reproduction de la ressource patrimoine. Pour reprendre les termes de Da Cunha (2009) : « *l'urbanisme durable ne s'installera pas sur les ruines d'un passé sensible. Il donnera la possibilité au patrimoine de demeurer visible autrement dans l'avenir* » (Da Cunha, 2009 : 1).

## **II - MARCHE, PATRIMOINE ET ORIENTATION**

Si le patrimoine constitue un instrument au service de la ville durable, les pratiques de mobilité et, plus particulièrement, la marche urbaine représentent également un enjeu majeur d'une ville viable et de qualité. Plus précisément, analyser la manière dont le patrimoine est produit et utilisé dans les pratiques de mobilité piétonnes revient à s'interroger sur les modalités permettant de façonner une ville plus durable. Peu d'études associant patrimoine et marche urbaine ont été menées jusqu'à présent (Stein, 2003), alors même que le patrimoine a un rôle déterminant à jouer dans les stratégies de déplacement des piétons. Le patrimoine fonctionne comme ressource territoriale au service de la mobilité douce. Il s'érige donc en objet multifonctionnel et en constante évolution, puisqu'à la fois ressource territoriale, repère, élément mémoriel et identitaire (Lynch, 1976 ; Stein, 2003).

Après avoir brièvement rappelé l'enjeu que constitue la marche dans le cadre du développement urbain durable, nous nous intéresserons aux modalités de son fonctionnement. Puis, nous étudierons plus spécifiquement les conditions de la production des repères piétons en milieu urbain, tout en accordant une importance particulière au patrimoine. Cela nous conduira finalement à montrer le rôle prépondérant qu'occupe, selon nous, le patrimoine dans l'orientation piétonne, nous amenant à le considérer comme ressource territoriale (Landel et Senil, 2009).

### *2.1 - MARCHE ET DÉVELOPPEMENT DURABLE URBAIN*

Dès les années 1990, sous l'influence des nouvelles préoccupations liées au développement durable, la marche acquiert un statut et un rôle renouvelés en milieu urbain (Lavadinho 2011). Nos sociétés actuelles sont de plus en plus souvent confrontées à des problèmes de santé publique, poussant les politiques à repenser l'organisation des villes. La marche devient un mode sain et actif et elle constitue un outil de prévention des problèmes de santé. Dans cette perspective, agir sur l'environnement urbain devient dès lors nécessaire, pour promouvoir la marche comme pratique quotidienne (Winkin et Lavadinho, 2004 ; OMS, 2004). D'autre part, les impératifs de densification du tissu urbain ou encore de mixité fonctionnelle et sociale participent à redonner un rôle fondamental à la marche à pied en milieu urbain. La promotion des modes doux en milieu urbain répond aux impératifs de mobilité de notre société actuelle, tout en limitant les déplacements motorisés et la pollution, ainsi que la consommation des ressources. La réduction des distances à parcourir dans un environnement dense associée à une plus grande mixité fonctionnelle permet aux piétons de réaliser des boucles de déplacement, combinant les différentes activités quotidiennes dans un rayon d'action plus restreint (Giles-Corti et Donovan, 2003 ; Lavadinho, 2011). De plus, la marche s'intègre comme mode

complémentaire, connecté aux autres modes de transport (Saelens et al, 2003 ; Lavadinho, 2011). Ainsi, elle se révèle être le mode le plus efficace en milieu urbain puisqu'elle constitue « [...] le moyen de transport le plus fiable qui offre une parfaite « adhérence » au territoire » (Lavadinho, 2011 : 163). La marche offre une grande liberté dans son utilisation, d'où son efficacité.

Promouvoir la marche urbaine signifie également s'intéresser à l'impact de l'environnement urbain sur les piétons et leurs déplacements. Les environnements peu denses sont généralement moins propices à la marche que les environnements à forte densité bâtie (Saelens et al, 2003 ; Lavadinho, 2011). Plusieurs études ont montré que les qualités à la fois matérielles et sensibles de l'environnement jouent un rôle dans les déplacements des marcheurs et dans leur capacité à effectuer le report modal des véhicules motorisés vers la marche (Piombini et Flitti, 2003 ; Giles-Corti et Donovan, 2003 ; Saelens et al, 2003). En effet, « une ville marchable » (Lavadinho, 2011 : 120) est avant tout un territoire multifonctionnel composé d'ambiances sensibles différentes, d'espaces à usages multiples ou encore d'une variété d'éléments morphologiques renforçant l'urbanité et la sociabilité (Lavadinho, 2011). Un environnement propice à la marche et promulguant du bien-être assure la pérennité de la ville en tant qu'espace de vie attractif : « [...] tout piéton circulant par définition dans un espace public urbain témoigne simultanément de la pérennité de la ville et de son devenir bien plus que les bâtiments qualifiés d'anciens » (Ghorra-Gobin, 2010). La « marchabilité d'une ville » (Lavadinho, 2011 : 219) et par conséquent, la présence de piétons sont garants de qualité urbaine. Le patrimoine bâti peut toutefois s'ériger en ressource au service de la marche urbaine, si le piéton lui attribue une signification particulière. C'est la relation qu'entretient le piéton avec son environnement et la manière dont il se l'approprié qui détermine la qualité d'un espace urbain. La marche est vectrice d'identité territoriale et elle agit comme un liant entre les différents lieux de la ville, renforçant sa perméabilité et son attractivité (Lavadinho, 2011). Aménager la ville pour la marche permet de produire une ville de la proximité vivante et plus durable (Da Cunha et al, 2014). Ainsi, les dimensions sensibles, fonctionnelles et morphologiques d'une ville constituent les éléments-clés de la marche urbaine et ils agissent comme éléments structurants sur les stratégies de marche.

Les manières de se déplacer à pied en ville sont multiples et propres à chaque citoyen. Toutefois, Lynch (1976), Flitti et Piombini (2003), Winter (2003) ou encore Lavadinho (2011), identifient les stratégies collectives de marche. Celles-ci sont influencées par toute une série d'éléments présents dans le milieu urbain.

Selon les auteurs cités précédemment, c'est l'attractivité du territoire qui se trouve au centre des stratégies de marche. L'attractivité se compose de plusieurs aspects tant fonctionnels que

sensibles ou morphologiques. Comme le relèvent Lynch (1976) et Lavadinho (2011), ces trois aspects fonctionnent ensemble et ne peuvent être saisis entièrement sans les considérer comme faisant système. En effet, les dimensions fonctionnelles et morphologiques influent sur la qualité sensible d'un environnement. De même, la sensibilité du citoyen détermine si son environnement est fonctionnellement et morphologiquement satisfaisant.

Lavadinho (2011) emploie le terme de « *cabotage urbain* » (Lavadinho, 2011 : 209) pour illustrer la manière dont se déplace le piéton, c'est-à-dire en naviguant dans les rues au gré des opportunités d'activités et des expériences sensibles qui l'attirent. Mais pour pouvoir être attractif, ce territoire doit être multifonctionnel. A cet effet, Lavadinho (2011) développe la notion « *d'espace palimpseste* » (Lavadinho, 2011 : 132) qui fait référence aux différentes strates d'activités et de loisirs contenues sur un territoire, qui s'ajoutent au cours du temps et déterminent son attractivité. L'espace palimpseste contribue à donner une intensité d'usages et de fonctions aux itinéraires des piétons qui évolue en fonction de la stratification du territoire (Lavadinho, 2011).

Dans cette perspective, le parcours du citadin doit être riche en expériences sensibles et sociales et attrayant d'un point de vue morphologique, c'est-à-dire « *texturisé* » (Lavadinho, 2011 : 211). Mais la texturisation de la marche est également déterminée par « *la rugosité* » (Lavadinho, 2011 : 132) et « *les prises* » (Gibson cité par Lavadinho, 2011 : 163) disponibles le long d'un itinéraire. En effet, un territoire rugueux propose au marcheur un maillage piétonnier efficace et bien connecté. « *Les prises* » (Gibson cité par Lavadinho, 2011 : 163) sont l'ensemble des opportunités en termes d'activités, d'usages, mais également d'ambiances que les marcheurs s'approprient dans leurs déplacements dans l'espace. Ces prises peuvent être de plusieurs types et remplir différentes fonctions : éléments de repère, lieux d'activités, etc. Celles-ci assurent le sentiment de bien-être et de sécurité lors des déplacements piétons (Lavadinho, 2011). Un territoire attractif est donc « *texturisé* » (Lavadinho, 2011 : 214), composé d'une multitude d'opportunités sensibles et fonctionnelles, bien connecté et constitué de prises venant en appui aux citadins lors de leurs parcours. Mais un parcours piéton texturisé se caractérise également par les possibilités de « *séjour* » et de « *transit* » (Lavadinho, 2011 : 214) offertes aux piétons. Un espace offrant aux piétons la possibilité de s'arrêter permet de rendre le parcours attractif. Un équilibre entre « *les fonctions de séjour et de transit* » (Lavadinho, 2011 : 214) des espaces doit être trouvé en vue d'accroître l'intérêt d'un parcours ou d'un lieu, son appropriation par les marcheurs et par conséquent « *sa texturisation* » (Lavadinho, 2011 : 215). D'un point de vue morphologique, les motifs architecturaux intéressants rendent un territoire attractif. Flitti et Piombini (2003) et Lavadinho, (2011) montrent que la configuration des formes urbaines conditionne les choix de déplacement des individus. L'organisation du maillage associée aux motifs architecturaux, façades ou revêtements détermine les itinéraires des marcheurs. Lynch



(1976) identifie d'autres caractéristiques influant sur le comportement des piétons. La prégnance des objets dans l'espace, leur saillance et leur verticalité joue un rôle dans l'identification et la reconnaissance d'un lieu. Ces éléments contribuent à la création d'ambiances et influent sur le sentiment de bien-être et de sécurité des piétons (Arthur et al, 1992 ; Davies et al, 2001 ; Mark et al, 2003 ; Winter, 2003).

En définitive, la texturisation de l'espace, son attractivité tant fonctionnelle que sensible et morphologique déterminent sa marchabilité (Lavadinho, 2011).

## 2.2 - PATRIMOINE, MARCHE URBAINE ET REPÈRES

L'analyse des stratégies piétonnes a permis de mettre en évidence le rôle structurant joué par une série d'éléments présents dans l'environnement urbain. Bien que de nombreux auteurs aient analysé l'impact de l'environnement urbain sur le marcheur (Davies et al, 2001 ; Mark et al, 2003 ; Winter, 2003 ; Ehret, 2006, Lavadinho, 2011), le rôle du patrimoine dans les stratégies de marche demeure peu développé par les chercheurs (Stein, 2003). Aussi, nous semble-il intéressant d'étudier la manière dont il est mobilisé par les piétons à la fois d'un point de vue formel, fonctionnel et sensible.

Dans un premier temps, nous analyserons les quelques études mettant en rapport patrimoine et mobilité et la manière dont les auteurs traitent de cette thématique. Dans un deuxième temps, il s'agira d'analyser plus spécifiquement la place occupée par le patrimoine dans les stratégies piétonnes en l'inscrivant dans un champ d'étude plus global qu'est le repérage en milieu urbain. Une importance particulière sera accordée à la dimension sensible dans la relation qu'établit le citoyen avec son repère. L'étude des appréhensions sensorielles composant les ambiances des lieux permet de s'interroger sur les significations et les représentations des espaces urbains mobilisées par les piétons (Duarte et al, 2011).

Peu d'études analysent conjointement mobilité piétonne et patrimoine. Pourtant, si nous considérons le patrimoine, tel qu'évoqué dans le chapitre premier, comme un objet dynamique, une ressource territoriale, celui-ci joue un rôle important dans la construction des territoires et de la qualité urbaine. Cet objet peut prendre de multiples formes et est façonné et approprié par différents acteurs. A ce titre, nous avons distingué le patrimoine qui s'effectue « *par le bas* », par les usagers (Stein, 2003 : 192) et le patrimoine dit « *officiel* » mis en place par les institutions étatiques (Soderström, 1988 : 100 ; Stein, 2003 : 193). En effet, ce dernier est reconnu par l'organe étatique, puisque faisant l'objet de mesures de protection résultant de dispositions légales et institutionnelles. A l'inverse, souvent le patrimoine construit par les usagers eux-mêmes, par leurs pratiques et leurs représentations n'est pas toujours reconnu par les institutions. Ainsi, « *le patrimoine d'usage ne fait pas forcément l'objet de mesures*

*particulières, mais traduit des liens identitaires et sociaux fondamentaux* » (Soderström, 1988 cité par Stein, 2003 : 89).

Le patrimoine occupe donc une place prépondérante dans l'organisation et la structuration de l'environnement urbain. Il influe lui aussi sur les comportements piétons. Dans cette perspective, il paraît important d'octroyer une place plus importante au patrimoine dans les réflexions sur la mobilité piétonne.

Bien que souvent le patrimoine dit « officiel » (Soderström, 1988 : 100 ; Stein, 2003 : 193) est mentionné comme étant un gage de qualité en matière de marche urbaine (Ghorra-Gobin, 2010 ; Lavadinho, 2011), il ne fait pas l'objet d'une étude plus approfondie. Souvent, les auteurs opposent la ville du piéton du Moyen-Âge et de la Renaissance à celle du XX<sup>ème</sup> siècle. Ils érigent le tissu urbain moyenâgeux en un modèle à suivre pour construire la ville du XXI<sup>ème</sup> siècle (Ghorra-Gobin, 2010) : *« tout au long de l'histoire urbaine, la durée de vie d'un bâtiment pouvait être jugée limitée (pour des raisons diverses et variées) mais sa disparition entraînait rarement l'effacement du tracé viaire (et donc des espaces publics) assurant la pérennité de l'îlot ou d'un quartier, même si les fonctions n'étaient plus vraiment les mêmes. Aussi cette représentation des espaces publics assurant la continuité de la ville dans l'histoire ainsi que sa durabilité tout en ayant la fonction de support matériel de la marche à pied et du piéton, a disparu à l'heure du triomphe de l'urbanisme de réseaux et de l'architecture moderne »* (Ghorra-Gobin, 2010 : 85). Ainsi, les bâtiments patrimoniaux étaient souvent détruits. La trame urbaine était cependant conservée et elle se constituait alors en patrimoine, assurant la pérennité de la marche urbaine.

Toutefois, aucune étude à une échelle plus fine des éléments patrimoniaux autres qu'officiels, ni même une analyse approfondie du rôle des objets patrimoniaux et de leur appropriation actuelle par les marcheurs n'ont été menées.

Cluzeau (1998) et Ehret (2006) analysent dans une perspective strictement économique les projets de requalifications des centres villes français, notamment dans la région Rhône-Alpes. Ils étudient les aménagements piétons conçus en vue de promouvoir l'attractivité touristique. L'accent est porté sur les objets officiels du patrimoine dans une perspective plus architecturale qu'urbanistique. Aucune attention n'est portée au sens qu'attribuent les marcheurs à ces éléments et à leur mode d'appropriation. Dans cette étude, il est uniquement question des haut-lieux patrimoniaux à vocation touristique qui font l'objet d'une revalorisation à travers les aménagements de mobilité douce. En outre, aucune analyse s'intéressant aux pratiques piétonnes n'a été menée dans le cadre de ces travaux (Ehret, 2006).

Dans une perspective plus sensorielle, quelques recherches ont été menées mettant en évidence la dimension sensible dans les parcours touristiques piétons (Frivau et Laplace-Treytore, 2009 ;

Acquier, 2011). Dans l'optique de revaloriser des lieux culturels chargés d'histoire, les auteurs adoptent un point de vue plus artistique en proposant un certain éclairage de la ville, une mise en scène à travers des aménagements urbains spécifiques et un discours particulier. Toutefois, cette mise en scène ne correspond pas forcément aux stratégies de marche des piétons et usagers des lieux. Ces projets à vocation touristique sont déconnectés des pratiques du quotidien. Dans le cadre des parcours proposés sur les quais de Bordeaux, « [...] mobilisant une approche tantôt normative, tantôt narrative, l'urbaniste et l'auteur de guide proposent une mise en scène particulière de la ville qui accorde une large place au corps en mouvement » (Frivau et Laplace-Treytore, 2009 : 3). Acquier (2011) étudie dans une même perspective sensible mais intégrant les pratiques *bottom-up* des usagers, les comportements des piétons et les obstacles à leurs déplacements. L'auteur s'intéresse à la fois à la place du piéton dans le système viaire, aux éléments de vulnérabilité et aux aménagements urbains entravant la mobilité. Ici encore, l'analyse du lien entre patrimoine et déplacements piétons est partielle. L'auteur identifie une série d'objets constituant un obstacle ou encourageant la marche à l'échelle de la ville tout entière, dont les objets patrimoniaux.

Si des références littéraires exhaustives établissant un lien entre le patrimoine et les déplacements piétons manquent, nous pouvons, à l'image de l'ouvrage d'Acquier (2012), identifier quelques auteurs ayant traité de l'insertion des objets patrimoniaux dans les stratégies piétonnes. Dans cette perspective, l'objet patrimonial fait partie d'un ensemble d'éléments identifiés comme pertinents dans les déplacements piétons (Stein, 2003 ; Lavadinho, 2011). L'objet patrimonial doit posséder un certain nombre de caractéristiques pour pouvoir être considéré comme important dans les stratégies piétonnes (Lynch, 1976 ; Davies et al, 2001 ; Stein, 2003 ; Winter, 2003 ; Lavadinho, 2011). Ainsi, comme nous l'analyserons plus en détail plus loin dans le travail, la prégnance, la verticalité de l'élément patrimonial dans l'espace ou encore sa faculté à créer des ambiances, à susciter des souvenirs constituent autant d'éléments permettant le façonnement des repères (Lynch, 1976 ; Lavadinho, 2011).

Comme évoqué précédemment, les composantes formelles, fonctionnelles et sensibles des repères interagissent entre elles et doivent être analysées conjointement. Toutefois, chacune de ces dimensions possède un ensemble de caractéristiques qui lui sont propres, qui permettent de comprendre leur rôle dans la création des repères. Cependant, il ne s'agit pas d'exclure la dimension sensible de l'analyse formelle et fonctionnelle, puisque comme nous le verrons, elle est omniprésente. Les dimensions formelles et fonctionnelles créent et suscitent des impressions et agissent sur les représentations des individus. Dans la suite de notre analyse, nous étudierons les caractéristiques formelles et fonctionnelles des éléments de repères, pour ensuite nous intéresser plus spécifiquement à la dimension sensible, d'appropriation et d'usage des objets d'orientation par le piéton.

### 2.3 - LES MODALITÉS FORMELLES ET FONCTIONNELLES DE CRÉATION DES REPÈRES

D'un point de vue formel et fonctionnel, le repère, par son emplacement, sa taille, sa visibilité et sa qualité architecturale balise les itinéraires piétons en assurant sécurité et confort (Winter, 2003 ; Lavadinho, 2011). Il permet donc au piéton de s'orienter en milieu urbain et de s'insérer dans le système de navigation complexe du marcheur composé d'autres objets de repères. Les auteurs identifient une série de critères pertinents que doivent posséder les repères piétons. Les objets saillants et localisés de manière visible permettent de réduire le stress cognitif engendré par le sentiment de désorientation. De même, une distance équitable entre les éléments de repères (Winter, 2003 ; Lavadinho, 2011) promulgue un sentiment de sécurité, puisque le marcheur peut lire et interpréter les nouveaux éléments de navigation au fur et à mesure qu'il avance dans son parcours (Winter, 2003 ; Lavadinho, 2011). Selon Lynch (1976), la localisation est importante, puisqu'elle va susciter des impressions visuelles et des sensations de confort ou d'inconfort. Plus particulièrement, ceux-ci sont importants aux « *nœuds d'inflexion* » (Lavadinho, 2011 : 130). Ce sont des lieux dans lesquels le piéton est confronté à une série de choix de cheminement ou dans un environnement souvent peu lisible. La localisation de repères à ces endroits précis permet d'indiquer au piéton le parcours qu'il doit suivre.

La différenciation architecturale des objets de repères est également importante, car elle apporte différentes ambiances que le piéton peut identifier aisément (Winter, 2003 ; Lavadinho, 2011). Pour Lynch (1976), c'est ce paramètre de contraste et qui joue un rôle fondamental dans la création des repères. Le contraste entre objets permet d'établir une différenciation d'ambiances et de sensations propice à une reconnaissance immédiate des lieux par le marcheur, élément essentiel à son orientation. En effet, « *la caractéristique essentielle d'un bon point de repère est sa signification, sa façon de contraster avec le contexte et l'arrière-plan* » (Lynch, 1976 : 125). La dimension du contraste est étroitement liée à celle des échelles. Ainsi, en fonction de leur dimension, de leur visibilité et de leur localisation, les objets de repères s'inscrivent dans des échelles locales ou plus globales du territoire. Par conséquent, les piétons utilisent ces éléments de manière différenciée, selon l'échelle à laquelle ils se situent : de la proximité à la ville toute entière (Lynch, 1976 ; Stein, 2003 ; Lavadinho, 2011). Ainsi, il existe des points de repères de la proximité, à l'échelle du quartier mais également à l'échelle d'une ville (Lynch, 1976). A l'échelle locale, les éléments de repères se constituent en poches d'identité et de signification, alors qu'à une échelle plus vaste, les repères constituent des éléments structurants directionnels, entretenant un rapport affectif différent avec les piétons (Lynch, 1976). Mais les éléments de détails du milieu urbain sont particulièrement importants à toutes les échelles, puisque « *ce sont les détails du paysage urbain qui remplissent l'image des observateurs et qui sont fréquemment utilisés pour identifier et même structurer leur environnement* » (Lynch, 1976 : 192). Ces objets

ont un pouvoir de rayonnement à l'échelle de l'ensemble de la ville. De même, « [...] si un point de repère peut être vu sur une grande ou petite distance, il devient un point d'ancrage stable pour la perception et la force de l'image croît » (Lynch, 1976 : 126). Dans une perspective plus patrimoniale, Yves Chalas (2010) considère les monuments historiques comme éléments de repères actifs et de mémoire, mais également de centralité. Le repère, par son importance et son appropriation par l'utilisateur, devient une centralité en termes d'activités, de fonctions, mais également en matière de représentations (Chalas, 2010).

#### 2.4 - LA DIMENSION SENSIBLE DANS LA CONSTITUTION DES REPÈRES

Dans une optique sensible, Lavadinho (2011) analyse la manière dont les éléments de repères sont appropriés par les usagers. En effet, les repères ne constituent pas uniquement des stimuli visuels ou des lieux d'activités, mais ils se révèlent également être dans la plupart des cas, des repères faisant l'objet d'une appropriation par les piétons et sur lesquels ils s'appuient pour se déplacer les constituant en « *points d'ancrage* » (Lavadinho, 2011 : 310). Les repères peuvent devenir des éléments à forte signification pour les usagers en fonction de leurs pratiques et de leurs représentations. Les objets de repères font donc sens pour les usagers si ceux-ci y associent des souvenirs et des éléments de leur vécu propices à la remémoration d'expériences sensibles ayant marqué leurs représentations (Lavadinho et Winkin, 2004). La création de sens d'un objet de repère passe également par l'intensité des expériences sensibles déterminant l'appropriation de l'élément d'orientation.

A cet effet, Lavadinho et Winkin (2004) étudient plus spécifiquement le rôle de l'imaginaire et des représentations collectives dans l'appropriation des repères et dans les déplacements des citoyens. Les auteurs considèrent le territoire comme étant un espace de communication entre l'utilisateur et les objets qui l'entourent (Lavadinho et Winkin, 2004). Les signaux émis par l'environnement doivent toucher le piéton, l'interpeller, susciter son imagination ou entrer en résonance avec ses représentations. Les auteurs relèvent les différents moyens de « *ludification de l'espace* » (Lavadinho et Winkin, 2004 : 40) au travers des performances artistiques notamment, permettant de créer une expérience, une impression, un sentiment qui sera ensuite utilisé par le marcheur dans ses déplacements et lui donnera envie de se mouvoir différemment dans le milieu urbain. Toutefois, il faut que les moyens de ludification puissent toucher émotionnellement le piéton, afin qu'il puisse comprendre son environnement. Celui-ci doit pouvoir s'approprier le lieu au travers de ses sensations, de ses impressions et de son imagination, puisque « *saisir la ville c'est à la fois la comprendre et la faire sienne* » (Lavadinho et Winkin, 2004 : 40).

Dans cette même optique, Lynch (1976) considère la ville comme un ensemble d'images et d'imaginaires superposés et façonnés par les usagers. Ce sont les usagers qui permettent de révéler les éléments faisant repère dans leur environnement urbain, puisque ce sont eux qui le pratiquent et se l'approprient collectivement. Pour Lynch (1976), l'environnement transmet des indications sensibles aux citoyens que ceux-ci vont utiliser dans leurs déplacements quotidiens. Les signaux sont plus ou moins forts, structurés et ils participent à donner une image de la ville. Celle-ci est produite « *par les sensations immédiates et par les souvenirs d'expériences passées et elle sert à interpréter l'information et à guider l'action* » (Lynch, 1976 : 5). Mais c'est une image de la ville collectivement partagée par le plus grand nombre de citoyens qui est analysée, permettant de comprendre les représentations mentales des piétons, leurs systèmes d'orientation et leurs points focaux. En définitive, « *le fait de trouver son chemin est le résultat de l'utilisation et d'une organisation logique des indications sensorielles fournies par l'environnement extérieur* » (Lynch, 1976 : 4).

Ainsi, l'orientation interroge avant tout la perception du citoyen vis-à-vis de son milieu et les représentations qui en résultent. Le piéton développe un sentiment de bien-être et de sécurité s'il parvient à structurer ce qui l'environne, facilitant ainsi son orientation. La désorientation produit, à l'inverse, angoisse et anxiété. C'est donc à travers ses impressions et représentations, que l'utilisateur crée en partie l'image de la ville et la modifie en fonction de ses besoins en constante évolution (Lynch, 1976 ; Lavadinho et Winkin, 2004).

Toutefois, un repère ne peut être compris s'il est considéré dans son individualité (Lynch, 1976 ; Lavadinho, 2011). Les repères fonctionnent ensemble, en système : « *les repères tissent entre eux des fils conducteurs permettant aux marcheurs de s'orienter de manière intuitive* » (Lavadinho, 2011 : 195). Au même titre que les repères pris dans leur individualité, ce sont les représentations qui guident les combinaisons de repères que créent les citoyens. En effet, « *les associations d'idées et les significations, qu'elles soient sociales, historiques, fonctionnelles, économiques constituent tout un domaine qui s'étend au-delà des qualités physiques des objets de repères pris dans leur individualité* » (Lynch, 1976 : 127).

## 2.5 - LE PATRIMOINE AU SERVICE DE L'ORIENTATION PIÉTONNE

Dans cette perspective, Lynch (1976) et Lavadinho (2011) considèrent les objets patrimoniaux comme faisant partie intégrante du système de repérage des piétons, participant activement à la production d'indications sensorielles. Il fait partie de ces éléments d'une ville qui « [...] ne sont pas forcément constitués de hauts-lieux mais propices à l'imagination, laissent des souvenirs, des impressions qui permettent de renforcer son image » (Lynch, 1976 : 9). Les éléments patrimoniaux de repères se combinent avec d'autres balises qu'identifient les marcheurs et qui ne sont pas rattachés spécifiquement au patrimoine, pour former un système d'orientation cohérent.

Les repères, quels qu'ils soient, constituent en quelque sorte un alphabet dans lequel les usagers peuvent puiser lors de leurs déplacements (Lavadinho, 2011). C'est donc bien le sens attribué aux objets par l'utilisateur qui se révèle décisif dans la définition des repères. Plus précisément, le marcheur se constitue sa propre carte mentale des espaces qu'il pratique en fonction de ses représentations (Lynch, 1976). C'est une approche par l'utilisateur, par conséquent, par le bas qui rend compte des stratégies d'appropriation et de production de sens des éléments de repères. Les hauts lieux sont considérés comme objets d'orientation uniquement s'ils font sens pour l'utilisateur. Ces éléments font système entre eux et se déclinent à différentes échelles : « *les piétons privilégient la continuité (Hillman, 2001) offerte par la proximité et la connectivité non seulement entre les hauts lieux de la ville mais aussi entre les lieux ordinaires au sein des quartiers qu'ils fréquentent au quotidien. Il faut pour pouvoir mieux aménager les espaces, comprendre comment ceux-ci fondent la quotidienneté de la ville et par quels processus d'appropriation les espaces de circulation pédestre peuvent ancrer les usages qui vont les investir* » (Lavadinho, 2011 : 206).

Si les analyses de Lynch (1976) et Lavadinho (2011) ne s'intéressent pas spécifiquement aux objets du patrimoine dans l'orientation piétonne, l'analyse de Stein (2003) révèle à quel point le patrimoine s'avère être un élément fondamental dans la relation qu'entretient l'utilisateur avec l'espace urbain.

Le patrimoine joue un rôle déterminant dans les pratiques des citoyens (Stein, 2003). Ces objets possèdent une valeur d'usage mais également mémorielle et économique. Elle va permettre de créer un lien affectif entre l'environnement et l'utilisateur. Ce n'est donc pas tant l'esthétique d'un objet qui prédomine mais plutôt son appropriation quotidienne, permettant de l'ériger en lieu d'ancrage et en vecteur identitaire. Les objets du patrimoine d'usage représentent des témoins historiques importants auxquels les usagers accordent parfois plus d'importance qu'aux hauts lieux patrimoniaux (Stein, 2003). S'ils sont investis de sens et d'émotions, les objets patrimoniaux sont à même de s'ériger en repères à différentes échelles. Les objets patrimoniaux

créés par le bas ne se réfèrent pas uniquement à l'espace du quartier et peuvent occuper une place importante à une autre échelle. En outre, le patrimoine est mis en valeur grâce à l'attention que lui portent les usagers (Stein, 2003).

Ainsi, les repères sont caractérisés par leur aspect fonctionnel, formel et sensible, se complétant mutuellement. Le patrimoine s'inscrit dans le système d'orientation des usagers, s'il possède les qualités l'érigeant en repères, à savoir, une forte capacité à contraster et à signifier pour les usagers. Il s'inscrit dans le vaste répertoire des éléments de repères à disposition des piétons. Toutefois, malgré son importance dans le quotidien des citoyens en matière d'appropriation et d'usage (Stein, 2003), peu d'études analysent de manière exhaustive son rôle dans les cheminements urbains. Pourtant, comme le montre Stein (2003), les citoyens se saisissent et s'approprient le patrimoine dans leurs activités quotidiennes. Ils lui donnent sens au travers des représentations, valeurs et souvenirs qu'ils lui attribuent, l'érigeant en vecteur d'expériences sensorielles et créateur d'émotions.

Dans le chapitre suivant, nous proposons d'analyser plus spécifiquement les manières de marquer l'espace, grâce à la signalétique. Nous étudierons la signalétique classique avant de nous intéresser à la signalétique intuitive, qui constitue une nouvelle façon de baliser l'espace. Nous analyserons également le rôle joué par le patrimoine dans les dispositifs de signalétique classique et intuitive.



### III - PATRIMOINE ET SIGNALÉTIQUE

La signalétique fait partie des éléments de repères, comme le montre très justement Lavadinho (2011). Elle se décline en deux formes principales : la signalétique classique et la signalétique intuitive. Prise dans son acception classique du terme, « *la signalétique étudie l'ensemble des systèmes de signes agissant au sein de la vie sociale* » (Tallon et Jeudy, 1977). Mais la signalétique constitue également un repère, car « *elle participe à la production d'un environnement hybride qui relève à la fois de l'architecture et du langage* » (Denis et Pontille, 2012 : 2). Cette forme de marquage urbain joue donc un rôle essentiel dans la production d'un environnement circulaire. A cet égard, il nous semble donc particulièrement intéressant d'analyser la signalétique, puisqu'elle constitue un agent puissant d'ordonnement de l'espace dont le but premier est de guider le marcheur dans ses déplacements. Elle pose également des questions de lisibilité de l'espace et de compréhension des codes que nous l'analyserons plus loin dans ce chapitre. En vue de remédier aux problèmes engendrés par la signalétique classique, un nouveau type de signalétique a émergé il y a quelques années (Lavadinho, 2011). La signalétique intuitive se révèle être une alternative à la signalétique classique (Lavadinho, 2011). Suivant une logique *bottom-up*, celle-ci promeut un nouveau système d'orientation basé sur les besoins réels des usagers et sur les éléments du cadre architectural et du bâti urbain dans l'élaboration de leurs parcours.

Dans ce chapitre, nous étudierons également la signalétique patrimoniale (Jacobi et Le Roy, 2013), puisqu'il s'agit de comprendre le lien unissant le patrimoine et la signalétique. Nous confronterons l'approche de la signalétique patrimoniale classique à celle que nous nommerons la signalétique patrimoniale intuitive (Jacobi et Le Roy, 2013). La signalétique patrimoniale classique peut être définie comme étant l'ensemble des supports matériels rattachés à un objet patrimonial, censé informer et orienter les visiteurs. Par ce biais, la signalétique patrimoniale vise à valoriser l'objet patrimonial (Jacobi et Le Roy, 2013). Les deux types de signalétique se distinguent à bien des égards, comme nous aurons l'occasion de l'analyser.

#### *3.1 - DÉFINITION DE LA SIGNALÉTIQUE CLASSIQUE ET MODALITÉS DE SON FONCTIONNEMENT*

La signalétique classique peut être définie comme étant un aménagement graphique de l'espace (Denis et Pontille, 2012). Elle s'inscrit toujours dans une volonté d'aménager et de structurer l'espace urbain à grande et à petite échelle géographique. Dans nos villes contemporaines, la signalétique est omniprésente et elle est utilisée dans différents domaines : culture, sécurité et protection ou encore mobilité. La signalétique a fait l'objet d'un grand nombre d'études (Tallon et Jeudy, 1977 ; Denis et Pontille 2010 ; 2011 ; 2012 ; Jacobi et Le Roy, 2013), principalement

dans le domaine des transports publics (métro, bus et trains). Toutefois, depuis quelques années, ce champ de recherche s'élargit à la signalétique patrimoniale, liée à la mise en valeur du patrimoine bâti (Jacobi et Le Roy, 2013). Alors que la signalétique patrimoniale poursuit l'objectif d'informer et de faciliter la navigation des piétons en milieu urbain (Jacobi et Le Roy, 2013), le but premier de la signalétique des transports publics vise plutôt à proposer une carte générale, qui permette de saisir la structuration urbaine globale d'un espace (Lavadinho, 2011). Ce dernier type de signalétique, dans son intention première, ne constitue pas un support d'orientation piétonne, mais plutôt d'information générale. Malgré tout, il nous paraît intéressant d'inclure l'ensemble de ces études à notre réflexion, pour dans un premier temps, comprendre les mécanismes sous-jacents à l'élaboration de la signalétique. Puis, nous présenterons rapidement les principales caractéristiques de la signalétique patrimoniale classique. Enfin, nous mettrons en évidence les dysfonctionnements et les limites induites par la signalétique classique.

L'ensemble des auteurs s'accorde pour dire que la signalétique est composée d'un système de signes, tels un langage, permettant de s'orienter dans un espace (Tallon et Jeudy, 1977 ; Eco, 1992 ; Denis et Pontille, 2010 ; 2011 ; 2012 ; Jacobi et Le Roy, 2013). Ces signes peuvent être tant graphiques que langagiers. C'est le code composé de ces signes qui influence la structure du comportement des personnes amenées les lire. Toutefois, le changement de comportement des individus ne s'opère que si le code est compris. La maîtrise du code requiert un processus d'apprentissage permettant de développer les compétences cognitives des lecteurs. Ces derniers assimileront et intégreront une série de règles de sémiotique que Pierce nomme « *la syntaxe des signaux* » (Pierce, 1978, cité par Tallon et Jeudy, 1977 :35). A l'image des règles de grammaire d'une langue, Pierce montre que les signes sont régis par trois principes fondamentaux. Un signe ne fonctionne jamais seul, il fait système avec un ensemble d'autres signes. C'est le signe placé dans son contexte qui permettra d'être interprété à bon escient. Les signes doivent être répétés selon le principe de redondance, afin de privilégier leur reconnaissance et leur interprétation. Le respect de ces trois principes entraîne la création de signes monosémiques structurés sans ambiguïté de compréhension. Dans cette perspective, « *le système signalétique doit viser à réduire au minimum l'activité de représentation de l'utilisateur dans son orientation* » (Tallon et Jeudy, 1977 : 43).

La signalétique classique entraîne donc un processus d'apprentissage constamment renouvelé, puisque la création de codes et de signes nouveaux requiert des compétences continues d'adaptation cognitive au nouveau langage proposé (Tallon et Jeudy, 1977 ; Eco, 1992). Ainsi, « *la performativité* » (Denis et Pontille, 2012 : 4) de la signalétique, sa capacité à faire correspondre les besoins des usagers à la signalétique en place, est en constante mutation et redéfinition (Denis et Pontille, 2012).

La signalétique classique requiert une attention maximale de la part de l'utilisateur vis-à-vis des signes de l'environnement. A cet effet, Denis et Pontille (2012) parlent de « *politique de l'attention* » (Denis et Pontille, 2012 : 6) développée par les agences de transports ferrés et routiers à Paris (SNCF et RATP). L'utilisateur doit être en mesure de pouvoir récolter les signes lui permettant de progresser dans son orientation. Les signes constituent des « *prises* », au sens de Gibson (Gibson, 1977 cité par Lavadinho, 2011 : 319), facilitant l'orientation de l'utilisateur (Denis et Pontille, 2010 : 5). L'utilisateur est coproducteur du système signalétique et il joue un rôle actif de collecte d'information, même si lui-même ne produit pas les signes, puisqu'ils lui sont fournis par l'environnement. Les agences de transports publics françaises se sont basées sur quatre modèles-types d'utilisateurs différents dans l'élaboration de leur signalétique. Ces modèles symbolisent quatre comportements différents d'utilisateurs susceptibles d'utiliser le système signalétique : le voyageur étranger ne connaissant pas l'environnement dans lequel évolue, le voyageur occasionnel ayant déjà fréquenté le lieu, le voyageur étranger ou occasionnel inquiet et peu certain de son parcours et l'habitant, maîtrisant ses déplacements et son territoire. Ces modèles engagent différemment l'attention des utilisateurs du système. Dans ces quatre modèles, la signalétique joue différents rôles. Elle agit comme aide aux déplacements auprès du voyageur connaissant mal son environnement. Elle opère comme outil d'aide au calcul d'itinéraire chez le voyageur planifiant son voyage et contrôlant son environnement. Enfin, elle constitue une aide à la résolution des problèmes auprès du voyageur inquiet et peu sûr de son itinéraire, car peu familier avec les lieux. De ce point de vue, la signalétique est censée agir sur les comportements et produire les réactions convenables. Dans chacun de ces modèles-types, la signalétique est considérée comme un appui solide collectif organisant les déplacements (Denis et Pontille, 2010 : 4).

Dans les trois cas, intervient le problème du « *bruit* » (Denis et Pontille, 2012 : 10). L'ensemble des autres types de signes tels que les affiches publicitaires et la signalétique réglementaire, liée aux réseaux techniques d'électricité, de gaz et d'eau (Jacobi et Le Roy, 2013) entravent la lecture des signes et les comportements censés en découler. Ainsi, « *la signalétique ne peut réussir qu'à la condition d'une implication forte des usagers, c'est-à-dire de leur capacité à se plier aux formes d'engagement inscrites dans le dispositif à s'aligner aux figures qui le fondent. C'est dans la rencontre heureuse entre usagers convenablement engagés et modules signalétiques convenablement dessinés et installés que la fluidité peut être améliorée* » (Denis et Pontille, 2012 : 11).

La signalétique classique s'applique à différents domaines qu'ils soient techniques, culturels ou de mobilité, comme nous l'avons déjà mentionné dans l'introduction de ce chapitre. Bien que la signalétique classique possède de nombreux points communs avec la signalétique patrimoniale, cette dernière désigne strictement les supports de type culturels. La signalétique patrimoniale

nous intéresse tout particulièrement, car elle établit un lien explicite entre le marquage de l'espace et les objets culturels patrimoniaux d'un site.

### *3.2 - LA SIGNALÉTIQUE PATRIMONIALE CLASSIQUE : TYPOLOGIE ET ÉLÉMENTS DE DÉFINITION*

L'analyse de Jacobi et Le Roy (2013) au sujet de la signalétique patrimoniale et des modalités de son fonctionnement, rejoint en grande partie les propos de Denis et Pontille (2010, 2012). Jacobi et Le Roy (2013) insistent sur le fait que la signalétique patrimoniale signale et commente ce qui est donné à voir, à savoir l'objet ou le site patrimonial. A l'image de la théorie de Pierce (cité par Tallon et Jeudy, 1977), Jacobi et Le Roy (2013) considèrent les repères signalétiques patrimoniaux comme étant des unités discrètes qui, mises en système, créent la signalétique. Cette dernière est principalement initiée par les organisations culturelles ou étatiques désirant « *la mise en valeur et la diffusion du patrimoine ou d'un contenu culturel à haute valeur symbolique* » (Jacobi et Le Roy, 2013 : 10). La signalétique patrimoniale est un projet culturel et politique, puisque certains objets sont valorisés au détriment d'autres. Il s'agit de « [...] *créer un espace de communication dans lequel se produit une action de va-et-vient entre la production de ces supports et les actions de reconnaissance de ces dispositifs par le public* » (Jacobi et Le Roy, 2013 : 94). Dans l'analyse des parcours culturels au sein des musées et sur les sites extérieurs, les auteurs mentionnent l'impact de la signalétique patrimoniale sur le temps de visite et de progression des promeneurs sur le lieu culturel. La signalétique permet de donner un rythme, d'imposer un ordre et une hiérarchie aux objets culturels dignes d'intérêt. Par sa présence ou son absence, elle régule le parcours du visiteur. Elle encourage des déplacements plus ou moins rapides en fonction des aires de visite. En outre, elle marque les temps forts et faibles du parcours en imposant des arrêts devant des objets culturels sélectionnés, jugés dignes d'intérêt et, par conséquent, mis en valeur. Toujours dans cette même perspective, la signalétique produit un processus de mise en visibilité ou d'invisibilité (Denis et Pontille, 2012 ; Jacobi et Le Roy, 2013). La signalétique vient donc en appui à ce processus de mise en visibilité ou d'invisibilité des objets patrimoniaux et oriente par conséquent la déambulation du visiteur et ses temps d'arrêt ou de marche. Une sélection, puis une hiérarchisation des objets patrimoniaux sont opérées par les organismes culturels ou étatiques à l'origine des projets : « *toute signalétique propose et construit un monde dans lequel sont distingués en permanence ce qui exige d'être contemplé et au contraire, tout ce qui n'est ni indexé, ni mis en avant et qui peut donc être considéré comme secondaire, négligeable ou dépourvu d'intérêt* » (Jacobi et Le Roy, 2013 : 45).

Jacobi et Le Roy (2013) s'interrogent sur la difficulté de la signalétique à proposer un code univoque, compréhensible par tous quelles que soient les cultures d'où proviennent les visiteurs.

En effet, tout comme Denis et Pontille (2010, 2012), Jacobi et Le Roy (2013) montrent que la signalétique requiert systématiquement un apprentissage du code qui, élaboré, puis négocié sera diffusé, enseigné et appris par ses récepteurs, produisant les comportements adéquats. Dans cette optique, chaque signe ou combinaison de signes devrait correspondre à une indication toujours identique et celle-ci devrait également toujours être représentée par ce même signe. En effet, la continuité, la cohérence et la stabilité déterminent la compréhension d'une signalétique.

En d'autres termes, « *tout ce qui mérite d'être signalisé l'est de façon proactive, selon une économie minimaliste, sans que l'utilisateur n'éprouve de difficultés ou que ce système provoque de l'incertitude ou de l'indécision* » (Jacobi et Le Roy 2013 : 44).

Dans cette optique, Jacobi et Le Roy (2013 : 35), élaborent une typologie de repères signalétiques permettant de distinguer différents types de signalétique patrimoniale classique. Malgré sa logique *top-down*, la typologie de Jacobi et Le Roy (2013), discerne les différents types d'informations disponibles sur les supports. Cette typologie nous sera utile dans la suite de notre travail, principalement dans la dernière partie de notre cadre théorique, dédiée à la signalétique intuitive.

La signalétique patrimoniale, telle que la définissent Jacobi et Le Roy (2013), joue un rôle dans l'orientation des visiteurs ou des marcheurs d'une ville ou d'un site culturel et patrimonial. La preuve en est que la typologie reprend en partie les modèles-types des usagers définis plus haut par Denis et Pontille (2012), mais en se focalisant plus spécifiquement sur le type d'informations délivrées par les supports. Nous retiendrons ici « *la signalétique conceptuelle, d'interprétation et orientationnelle* » (Jacobi, Le Roy, 2013 : 35) constituant les trois principaux types de signalétique patrimoniale (Jacobi, Le Roy, 2013). La signalétique conceptuelle regroupe l'ensemble des supports permettant de donner les informations culturelles et patrimoniales essentielles aux piétons ou visiteurs d'un lieu. Elle peut prendre la forme d'un menu détaillé de l'offre culturelle d'une ville ou d'un site ou de panneaux d'introduction. Souvent, c'est un texte sous forme de mots-clés accompagnés d'icônes qui compose le panneau. Ce type de signalétique est en général placé à l'entrée de sites touristiques ou des villes proposant une vue d'ensemble d'un site ou d'un espace urbain. A l'image de la figure-type de l'utilisateur planificateur étudié par Denis et Pontille (2012), cette signalétique est destinée à l'utilisateur souhaitant planifier son parcours et récolter les informations dont il a besoin. La signalétique d'interprétation est composée principalement de texte. Elle informe de manière ponctuelle le visiteur à propos d'un objet spécifique. Ce type de signalétique peut être utilisé de manière ciblée dans l'orientation d'un usager. Enfin, la signalétique orientationnelle patrimoniale se compose principalement de panneaux directionnels constitués de codes visuels (flèches, numérotations, pictogrammes) ou de repères implicites tels que l'éclairage, les

revêtements de sols particuliers, permettant d'orienter l'utilisateur dans l'espace. Ce type de signalétique s'apparente à la figure-type du voyageur défini par Denis et Pontille (2012) contrôlant son trajet en déchiffrant les informations qui lui sont proposées tout au long de celui-ci. Ces différents types de signalétique ne doivent pas être uniquement analysés dans leur singularité. Ils peuvent se combiner entre eux formant des objets hybrides. Ainsi, une signalétique orientationnelle peut s'associer avec la signalétique d'interprétation ou conceptuelle. Ce sont principalement, les organismes culturels et étatiques qui mettent en place ces différents types de signalétique (Jacobi et Le Roy, 2013). La typologie de Jacobi et Le Roy (2013), revêt un intérêt certain pour notre analyse, car elle permet de comprendre quels sont les différents types de signalétique patrimoniale classique, jouant un rôle dans l'orientation des visiteurs d'un site ou des piétons d'une ville.

Ainsi, à l'image de la signalétique classique, ce sont les usagers qui doivent s'appropriier le code de la signalétique patrimoniale qui régleront leurs comportements en fonction du message perçu. Le visiteur, le marcheur ou l'utilisateur des lieux est pris en charge par un système de signes le guidant tout au long de son déplacement. Il en ressort donc que la signalétique classique patrimoniale oriente l'utilisateur de manière stricte, puisque « *toute signalétique oscille entre deux mouvements contradictoires : un macro dispositif qui gouverne « les bonnes pratiques » de visite et un micro instrument de discipline qui instruit un temps, rassure et sécurise le public, stimule son attention et l'encourage à persévérer, lui faisant découvrir de l'inattendu* » (Jacobi et Le Roy, 2013 : 200).

Ce dernier point nous conduit à nous intéresser aux limites induites par la signalétique classique et patrimoniale, permettant de s'interroger quant à l'utilité et à l'efficacité de ce système de balisage (Denis et Pontille, 2010 ; 2012 ; Lavadinho, 2011 ; Baziz et Chabbi-Chemrouk, 2014).

### 3.3 - LES LIMITES DE LA SIGNALÉTIQUE CLASSIQUE

L'analyse du fonctionnement de la signalétique classique qu'elle soit patrimoniale ou non, a rendu possible la mise en évidence d'un certain nombre de limites. Même si celles-ci ont déjà été analysées à plusieurs reprises par un bon nombre d'auteurs (Lavadinho, 2011 ; Baziz et Chabi-Chemrouk, 2014), il nous semble important de les présenter. Cela nous amènera à comprendre, dans la suite de notre travail, tout l'intérêt que revêt l'analyse de la signalétique intuitive, notamment en matière de lisibilité de l'espace et d'orientation (Hamilton-Baillie, 2004 ; Denis et Pontille, 2010, 2012 ; Lavadinho, 2011 ; Baziz et Chabbi-Chemrouk, 2014).

La première limite souvent évoquée par les auteurs (Denis et Pontille, 2010 ; 2012 ; Lavadinho, 2011) est celle de la logique *top-down* animant la signalétique classique, que nous avons déjà évoquée plus haut. Ce sont les services de mobilité, dans le cadre de la signalétique des

transports, ou les organismes étatiques, dans le cadre de la signalétique patrimoniale, qui imposent un système de signes aux usagers et aux marcheurs. Le marcheur est donc pris en charge par un système de signes, lui laissant peu de marge de manœuvre quant au choix de son parcours, de ses repères et de l'interprétation de la signalétique. A cet effet, les modèles d'usagers-types présentés par l'étude de Denis et Pontille (2012) et les différents supports de signalétique classique analysés par Jacobi et Le Roy (2013), démontrent que le mode d'appropriation des signes par les individus est occulté. Si Jacobi et Le Roy (2013) prônent une meilleure coopération entre acteurs dans le but de produire un système signalétique cohérent, leur analyse se limite à la collaboration au sein des institutions étatiques. La participation de l'utilisateur comme acteur proactif de la signalétique n'est pas envisagée : « [...] *il faut l'adoption d'une charte graphique et visuelle qui doit être adoptée par l'ensemble de l'institution, c'est une tâche collective et partagée* » (Jacobi et Le Roy, 2013 : 198). Pour qu'une signalétique soit efficace, elle doit implicitement faire l'objet d'un apprentissage de la part du récepteur. Ainsi, même si Denis et Pontille (2012) définissent la signalétique classique comme processus de coproduction, au sein de laquelle « [...] *chacun est sensé pouvoir y trouver une forme d'engagement qui lui convient* » (Denis et Pontille, 2012 : 11), celle-ci demeure orientée. Ce sont en effet, les quatre modèles-types d'utilisateurs qui sont pris comme base de l'organisation du système de signalétique. Ces quatre archétypes ont été élaborés par l'organisme des transports dans une logique unilatérale.

Une seconde limite relevée par Lynch (1976), Lavadinho (2011), Denis et Pontille (2012), Jacobi et Le Roy (2013) est liée à la lisibilité de l'espace. L'environnement urbain est surchargé d'informations de différents types, créant par là-même des situations dans lesquelles l'information est brouillée ou mal perçue par les usagers. Comme déjà évoqué, l'ensemble des signes produit du « *bruit* » (Denis et Pontille, 2012 : 10), conduisant les usagers à redoubler d'efforts pour sélectionner les informations dont ils ont besoin. Ces derniers sont confrontés à différents registres de signes et ne sont pas toujours en mesure de sélectionner ceux dont ils ont besoin. Or, la signalétique doit pouvoir se distinguer de ce « *bruit* » (Denis et Pontille, 2012 : 10) pour être efficace. Le manque de lisibilité de l'espace produit des usagers moins réactifs à l'environnement, puisqu'ils ne parviennent pas à reconnaître les signes leur délivrant des informations intéressantes. Les publicitaires ont bien compris les problèmes de saturation sémiotique des espaces publics et la difficulté posée par une transmission simultanée d'informations venant de différents supports (Bruno, 2011). Pour remédier à ce problème, ces professionnels tentent de proposer de nouvelles formes de dispositifs publicitaires basées sur l'interactivité entre l'utilisateur et le message véhiculé, notamment à travers les nouvelles technologies de l'information (Bruno, 2011). La publicité devient dynamique et flexible, s'adaptant aux différents usagers. La rapidité avec laquelle le message est délivré et sa

compréhension instantanée par le consommateur déterminent la qualité du support publicitaire. Le message est généralement présenté sous forme d'une image simple, dénué de codes sémiotiques ou linguistiques complexes, jouant sur des codes implicites, permettant la création d'émotions fortes. La publicité sollicite parfois plus l'attention de l'utilisateur que les dispositifs de signalétique classique (Bruno, 2011). Les supports publicitaires font donc eux aussi partie d'un processus de planification précis, au même titre que la signalétique classique (Bruno, 2011). Les informations contenues dans l'espace public posent un problème en termes de lisibilité et par extension, d'orientation des usagers dans l'espace. La qualité visuelle de la ville et l'équilibre des « *écologies graphiques* » (Denis et Pontille, 2012 : 13) des espaces, à savoir l'organisation des signes, s'en trouvent menacés (Denis et Pontille, 2012). A propos de la signalétique patrimoniale, Jacobi et Le Roy (2013) établissent ce même constat, puisqu'ils considèrent que « [...] *la sur-signalisation décrédibilise les repères et encombre inutilement l'espace tout en faisant douter l'utilisateur de leur rôle et fonction* » (Jacobi et Le Roy, 2013 : 44). En effet, la superposition de différents systèmes de signes produit des espaces illisibles. Dans ces cas, le système signalétique devient incohérent et ne participe plus à orienter l'utilisateur et le marcheur.

Une troisième limite de la signalétique classique est celle de sa maintenance, de sa viabilité et de sa stabilité (Denis et Pontille, 2010). Celles-ci sont étroitement rattachées à la question, déjà évoquée plus haut par Jacobi et Le Roy (2013) de l'univocité des signes d'un système. Au-delà des problèmes de compréhension des signes, prédomine la difficulté à maintenir ce système signalétique opérationnel et « *performatif* » (Denis, Pontille, 2010 : 10) pour les usagers. Faire fonctionner un système signalétique requiert un lourd travail en coulisses garantissant son existence. L'immutabilité des objets n'est en réalité qu'apparente. Elle est le résultat de processus sans cesse renouvelés de maintenance (Denis et Pontille, 2010). Ces processus consistent en une série d'opérations difficiles de stabilisation du système signalétique et d'entretien des objets. L'ordonnement et le maintien de la hiérarchisation initiale des signes, nécessaire à leur visibilité assurent la stabilité du système. En outre, cette dernière est également garantie par un ensemble de signes univoques et homogènes censé faciliter l'orientation des usagers. Mais au-delà de l'homogénéité des signes, c'est leur position dans l'ensemble du système de signalétique qui doit être maintenue. En effet, les supports signalétiques s'inscrivent dans un vaste dispositif de repérage et d'orientation. C'est dans leur fonctionnement en système qu'ils acquièrent toute leur signification, facilitant le repérage des usagers. Pour reprendre les termes de Gibson (1977) et Lavadinho (2011), « *les prises* » (Gibson, 1977, cité par Lavadinho, 211 : 314), comme éléments de repères, doivent constituer des appuis stables et durables pour les usagers. Ces objets doivent pouvoir conserver leur état et leur forme au sein même du système, produisant une stabilité des relations entre les signes. Ainsi, « *loin d'être des qualités des artefacts graphiques en tant que tels, la fixité ou la pérennité sont les résultats fragiles et*



*provisoire d'un travail délicat qui doit être continuellement recommencé* » (Denis et Pontille, 2010 : 3). De même, lorsque la signification d'un support signalétique est modifiée, les opérations de maintenance permettent d'introduire de nouveaux signes, tout en respectant la stabilité du système tout entier. *« C'est le cœur du travail de maintenance : une série d'opérations très concrètes, qui consistent à assurer, au jour le jour, une stabilité et une permanence à des objets graphiques, en mettant en œuvre les conditions de reconnaissance de leurs transformations incessantes »* (Denis et Pontille, 2010 : 12). Les tâches de maintenance sont généralement invisibles mais nécessaires à la visibilité des supports signalétiques et par extension, à leur performativité (Denis et Pontille, 2010). En conséquence, le travail de maintenance s'avère être une tâche très complexe permettant d'assurer le fonctionnement d'un système de signalétique.

Une autre problématique inhérente à la signalétique classique, spécifiquement patrimoniale est celle de l'intégration architecturale des supports à leur environnement bâti (Jacobi et Le Roy, 2013 ; OPS, 2014). En effet, nombreuses sont les tentatives de créer des systèmes de signalétique intégrés au bâti, tout en répondant aux besoins des usagers. La signalétique est souvent conçue et installée après la construction des bâtiments ou des stations de transports, ce qui requiert une réflexion sur *« [...] l'identité visuelle des lieux (ambiances architecturales et urbaines), sur la charte graphique du site et sur l'emplacement des supports »* (Jacobi et Le Roy, 2013 : 42). Le signaléticien a donc la difficile tâche de trouver un équilibre entre sa visibilité et son intégration. *« Un repère signalétique au double sens du mot une unité discrète : discrète au sens des linguistes, c'est-à-dire perçue sans ambiguïté par le destinataire ; discrète au sens commun, c'est-à-dire aussi peu tapageuse que possible »* (Jacobi et Le Roy, 2013 : 36). Il faut donc que la signalétique soit faite avec talent pour pouvoir créer une identité visuelle et assurer une intégration optimale de la signalétique à son environnement. La plupart du temps, les projets de signalétique ne font pas l'unanimité quant à l'intégration architecturale. Les objets patrimoniaux ou les sites sont souvent soumis à des lois de protection contraignantes (Jacobi et Le Roy, 2013 ; OPS, 2014). La pose d'un système de signalétique classique patrimonial s'avère donc délicate. Il faut du talent, un savoir-faire et une bonne compréhension du site dans lequel se trouve l'objet. La tâche s'avère donc complexe et difficile à réaliser.

Suite à ces constats, tout porte à croire qu'en réalité la signalétique classique ne constitue pas une solution optimale dans l'orientation et le repérage des marcheurs. Considéré comme trop complexe à de nombreux égards (Lynch, 1976 ; Denis et Pontille, 2010 ; Lavadinho, 2011 ; Jacobi et Le Roy, 2013), le système de signalétique devrait tendre vers plus de simplicité et d'intuitivité. Cela faciliterait à la fois la compréhension des signes, tout en permettant de rendre l'espace urbain plus lisible et, par extension, plus intelligible. De nombreuses études tentent d'identifier les modalités de création d'un système signalétique classique univoque, pouvant

être aisément compris par tous (Eco, 1992 ; Jacobi et Le Roy, 2013). Toutefois, cette entreprise demeure difficile, puisque par définition, les signes doivent faire l'objet d'un apprentissage préalable. A cet effet, Nadine Seumenicht (2008) analyse la signalétique réglementaire utilisée dans les situations d'urgence (sorties de secours, indications du matériel d'urgence, etc). L'auteur étudie la signification que lui attribuent les usagers. Elle examine également l'emplacement de cette signalétique, au sein d'un ensemble de bâtiments. Après avoir constaté des ambiguïtés quant à la compréhension de ces panneaux par les usagers, Seumenicht (2008) propose l'élaboration d'un système signalétique plus intuitif, permettant de délivrer un message clair et compréhensible. Plus précisément, l'auteur analyse l'impact de la morphologie des bâtiments et de leur agencement intérieur sur l'orientation des visiteurs. Les bâtiments aux formes relativement simples (carrées et rectangulaires dépourvues d'annexes), tels que les centres commerciaux, posent moins de problème aux consommateurs dans leur orientation. L'agencement intérieur y est plus lisible et visible. En effet, les individus s'y déplacent de façon plus aisée, reconnaissant intuitivement la localisation des sorties de secours, des entrées, ou des cages d'escaliers par exemple. En définitive, pour l'auteur, une signalétique performante se composerait d'éléments de repères intuitifs (liés à la configuration du bâtiment), situés dans l'environnement immédiat des visiteurs, auxquels viendraient s'ajouter des éléments de signalétique plus classiques comme appui.

L'étude de Seumenicht (2008) s'inscrit dans une perspective *bottom-up*, plaçant les usages et les comportements des individus au centre de la réflexion : « *cette volonté de proposer un système fort et régulier dont on apprend les usages en s'en servant, est un exemple remarquable de théorème en acte et d'apprentissage fondé sur l'implicite* » (Jacobi et Le Roy, 2013 : 198). Ainsi, au vu des limites évoquées plus haut, ne serait-il pas plus efficace de revenir à un système de signalétique plus simple, orienté par les pratiques de l'espace des usagers eux-mêmes ? Dans la lignée de l'étude de Nadine Seumenicht (2008), le mouvement de signalétique intuitive, propose une alternative à la signalétique classique. Il s'inscrit dans une logique *bottom-up* et s'inspire des éléments existant dans l'environnement, qui agencés les uns aux autres, forment des systèmes d'orientation innovants et efficaces (Lavadinho, 2011). Plus précisément, les éléments du patrimoine bâti pourraient former ce que nous proposons de nommer la signalétique patrimoniale intuitive (Lavadinho, 2011 ; Jacobi et Le Roy, 2013), à savoir des bâtis ou des objets considérés comme patrimoniaux utilisés comme repères dans l'orientation des piétons. C'est donc l'attention portée à l'environnement lui-même comme producteur de repères et de sens pour les usagers qui est central pour comprendre le fonctionnement de la signalétique patrimoniale intuitive.

### 3.4 - LA SIGNALÉTIQUE INTUITIVE, UNE ALTERNATIVE À LA SIGNALÉTIQUE CLASSIQUE

La pertinence de la signalétique classique est donc remise en question au sein d'un espace qui se complexifie de plus en plus. Dans cette perspective, la signalétique intuitive constitue un apport en matière de lisibilité de l'espace urbain et d'orientation. Fondée exclusivement sur le paysage existant et non sur un fléchage artificiel calqué sur le territoire, la signalétique intuitive s'ancore dans les pratiques et les usages des marcheurs. La signalétique intuitive fait appel aux compétences sensibles des piétons, mobilisant leur imaginaire et leurs usages de l'espace. « *La signalétique intuitive s'organise à partir des pratiques de l'utilisateur et des lieux qu'il fréquente au quotidien* » (Lavadinho, 2011 : 216). Cette signalétique comporte plusieurs avantages. Elle ne contraint pas l'utilisateur dans l'apprentissage de nouveaux signes. La signalétique intuitive est plus flexible et adaptable, puisque ce sont les piétons qui choisissent leurs éléments de repères dans l'environnement qui les entoure, leur permettant de tisser un lien étroit avec le milieu urbain. En outre, la signalétique intuitive amène une plus grande qualité des espaces publics et une plus grande lisibilité de l'environnement urbain grâce à une meilleure mise en valeur des objets existants, évitant l'adjonction de supports d'informations et d'orientation. La qualité identitaire d'un lieu est également préservée grâce aux aménagements minimaux requis par la signalétique intuitive (Jacobi et Le Roy, 2013). C'est ce que Ruedi Baur nomme « *l'identité des lieux* » (Baur, 2010 cité par Jacobi et Le Roy, 2013 : 37) à savoir la capacité à créer une identité visuelle et à produire une ambiance mémorable, qui est conservée. Dans cette optique, le problème lié à l'intégration architecturale ne se pose plus, puisque la signalétique intuitive fait partie intégrante de l'environnement et participe activement à l'identité du lieu.

La signalétique intuitive a été analysée dans le cadre d'études sur la mobilité en milieu urbain (Hass-Klau, 1990 ; Vahl and Giskes, 1990 ; Detr, 1998 ; Hamilton-Baillie, 2004 ; Lavadinho, 2011). Plusieurs travaux ont été effectués sur les démarches de négociation entre les différents modes de transport en ville, remettant en question la signalisation routière. D'autres auteurs ont plus spécifiquement analysé le rôle de la signalétique intuitive dans les pratiques de marche (Lavadinho, 2011). Afin de contextualiser la signalétique intuitive, nous présenterons d'abord brièvement son rôle dans la mobilité urbaine. Puis, nous nous intéresserons plus spécifiquement à la fonction jouée par la signalétique intuitive dans les déplacements piétons.

L'ensemble des auteurs (Hass-Klau, 1990 ; Vahl and Giskes, 1990 ; Detr, 1998 ; Hamilton-Baillie, 2004), traitant de la mobilité urbaine s'accorde sur le fait que la signalisation routière doit être abandonnée. Celle-ci est dense et peu lisible, mais elle entrave avant tout l'attention que portent les usagers à leur environnement. La signalétique réglementaire leur confère un faux sentiment de sécurité, puisque les individus se fient aux éléments de signalétique, sans

appréhender eux-mêmes leur environnement et les signaux qu'il émet. Dans cette perspective, c'est un système de négociation « *inter- modes* » (Hamilton-Baille, 2004 : 12) qui doit être adopté, permettant d'éliminer le système de ségrégation des modes. La signalisation routière classique doit être abandonnée au profit d'un système plus intuitif, dans lequel les acteurs jouent un rôle actif dans leurs déplacements. A l'image de « *la politique de l'attention* » de Denis et Pontille (2010 : 13), les usagers doivent être en mesure de se réappropriier leur environnement et d'adopter un comportement attentif et plus adapté aux différentes situations.

Dans cette optique, l'organisation de la mobilité doit s'appuyer sur le design et sur le mobilier urbain pour pouvoir gagner en lisibilité et en efficacité. Pour reprendre les termes de Denis et Pontille (2011), la signalétique intuitive modifie « *l'écologie graphique d'une ville* » (Denis et Pontille, 2011 :14), améliorant sa lisibilité et sa capacité à orienter les marcheurs. C'est grâce à l'analyse visuelle de leur environnement que les usagers de la voirie changent leurs comportements. Cela requiert une attention particulière et des capacités de négociation lors de situations d'incertitude. Cette négociation s'opère à travers le contact visuel entre les différents usagers de la voirie.

De plus, dans leur analyse visuelle des lieux, les usagers vont pouvoir créer des repères, grâce à l'identification de formes particulières de bâtiments ou d'espaces affectés à différentes fonctions (écoles, hôpitaux, églises, etc). Ces repères influent sur les comportements des usagers, qui règlent leur comportement en fonction de la perception visuelle des espaces qu'ils traversent. C'est donc l'environnement lui-même qui dicte les changements de comportements des usagers. Dans cette perspective, le contrôle de l'espace par l'entité étatique est absent, puisque la signalétique intuitive repose entièrement sur des conventions informelles et sur la lisibilité de l'espace : « *the guiding control of the state is absent : it relies entirely on informal convention and legibility* » (Hamilton-Baillie, 2004 : 7).

Souvent, la signalétique intuitive ne requiert pas d'aménagements particuliers. Parfois de petites interventions sont nécessaires pour mieux caractériser un lieu, à l'image d'un carrefour particulièrement dangereux dans la ville de Christianfeld au Danemark (Hamilton-Baillie, 2005). Le revêtement agit comme le signal d'un changement d'environnement (arrivée dans une petite ville et carrefour important) sur les automobilistes qui réduisent leur vitesse. Ces petits aménagements sont nécessaires, car ils permettent d'agir indirectement sur les comportements des usagers. En effet, grâce au revêtement et à la texture du lieu, les propriétés perçues de l'espace changent. Le contact visuel des usagers avec leur environnement rend possible la régulation de leurs comportements de mobilité. (Hamilton-Baille, 2004).

La signalétique intuitive rend possible la création d'un espace continu, cohérent et moins ségrégué, favorisant une interaction accrue entre usagers (Hamilton-Baillie, 2004). En définitive,

la signalétique patrimoniale apporte une plus grande qualité dans l'aménagement des espaces publics et des voiries, promulguant la création de villes sûres et lisibles.

La signalétique intuitive pour piétons s'inspire en grande partie des différents arguments présentés plus haut dans le cadre de la mobilité urbaine. Toutefois, quelques précisions supplémentaires peuvent être amenées quant aux modalités de l'utilisation de la signalétique intuitive dans les itinéraires des marcheurs (Lavadinho, 2011).

Le phénomène de négociation déjà évoqué, s'opère constamment entre l'environnement et le marcheur. En effet, à travers le contact visuel, le piéton récolte les informations qui lui sont nécessaires tout au long de sa progression. Avec celles-ci, il va planifier et orienter son parcours (Lavadinho, 2011). Le marcheur sélectionne « [...] *les séquences de données pertinentes et contextualisées en fonction du moment et du lieu dans lequel il se trouve* » (Lavadinho, 2011 : 218). Le piéton va se saisir uniquement des informations dont il a besoin en temps réel, lors de son déplacement. Il les actualisera continuellement tout au long de sa progression (Lavadinho, 2011). Il s'opère donc un processus de constante négociation entre les besoins de l'utilisateur et les informations fournies par l'environnement. Le marcheur reconnaît des signes et des formes dans son environnement immédiat qui vont lui permettre de s'orienter. Pour reprendre les termes de Jacobi et Le Roy (2013) le piéton recherche « *des formes expressives* » (Jacobi, Le Roy, 2013 : 123) univoques et lisibles dans son environnement. Lavadinho (2011) parle de « *la logique nomade de chasse-cueillette* » (Lavadinho, 2011 : 224), car au fur et à mesure de son parcours, le piéton cueille les informations qu'il juge nécessaires. Il récolte l'information uniquement quand il en a besoin, où il veut et autant qu'il le souhaite (Lavadinho, 2011). Il faut, bien entendu, que ces signes revêtent un sens pour les individus qui les utilisent et qu'ils occupent une place prédominante dans les usages des piétons. « *Ce sens émerge avant tout du cadre cognitif auquel se réfère le piéton pour accomplir ses pratiques quotidiennes. Il est donc crucial que la signalétique adopte cette posture cognitive qui s'appuie sur les connaissances pratiques fondées sur la kinesthésie ressentie et appropriée par les marcheurs aux cours de leurs déplacements et non sur des références abstraites qui resteraient extérieures à leur vécu quotidien* » (Lavadinho, 2011 : 227).

Les objets de repères chargés de sens peuvent ensuite être utilisés dans le cadre de dispositifs de signalétique classique, comme c'est le cas à Londres dans le cadre du projet *Legible City* (Lavadinho, 2011). Les repères intuitifs des individus ont été reportés sur un support orientationnel (Jacobi et Le Roy, 2013), donnant la possibilité aux personnes de s'orienter dans l'espace. Ce sont donc les repères des usagers qui ont fait l'objet d'une réappropriation de la part des organismes étatiques. Cette méthode réduit le décalage existant entre représentations schématiques d'un espace et la conception des lieux des usagers (Lavadinho, 2011).

Dans cette perspective, ce sont les objets eux-mêmes qui deviennent partie prenante d'un système de signalétique permettant par là-même « [...] *d'accompagner le piéton dans ses intuitions* » (Lavadinho, 2011 : 226).

### 3.5 - LA SIGNALÉTIQUE PATRIMONIALE INTUITIVE, UN SYSTÈME D'ORIENTATION NOVATEUR

En fin de compte, pour reprendre les termes de Baziz et Chabbi-Chemrouk (2014), « [...] *toutes les composantes de l'espace urbain constituent en quelque sorte des éléments de signalétique, certaines ayant plus d'impact que d'autres* » (Baziz et Chabbi-Chemrouk, 2014 : 112). Toutefois, la signalétique intuitive peut être analysée à travers deux grandes familles : le minéral et le végétal (Chabbi-Chemrouk, 2014). Ces familles se composent tant du marquage au sol que du mobilier urbain, de la végétation, de points d'eau ou encore de détails architecturaux des bâtis.

Les éléments patrimoniaux, tant bâtis que naturels se constituent en signalétique orientationnelle au sens de Jacobi et Le Roy (2013), car ils agissent en tant qu'éléments de repères. Toutefois, notre travail se concentrera sur l'analyse des objets patrimoniaux, principalement minéraux et bâtis, que l'on trouve en grande quantité dans les centres urbains. Cela nous permettra de comprendre comment ils contribuent à leur valorisation grâce à leur appropriation et l'usage qu'en font les piétons, conférant par là-même une identité au lieu.

Les objets du patrimoine bâti, auxquels nous nous intéressons dans ce travail, qu'ils soient des hauts lieux ou du patrimoine d'usage (Stein, 2003 ; Hamilton-Baillie, 2004) peuvent, comme déjà analysé dans le chapitre précédent, se constituer en repères et plus précisément, ils deviennent partie prenante du système de signalétique intuitive (Lavadinho, 2011 ; Jacobi et Le Roy, 2013). Par la relation visuelle que l'utilisateur tisse avec son repère patrimonial, se développe « *un rapport de familiarité et d'appartenance entre le piéton et son environnement* » (Baziz et Chabbi-Chemrouk, 2014 : 112). La dimension perceptive joue un rôle fondamental, car l'utilisateur perçoit les espaces pour ensuite les expérimenter et se les approprier. A ce titre, « *les ambiances constituent un système de repérage, puisqu'elles sont porteuses d'émotions et forgent ainsi les représentations collectives* » (Baziz et Chabbi-Chemrouk, 2014 : 110). Lavadinho (2011) soutient que les hauts lieux sont des éléments d'orientation peu appropriés par les usagers de l'espace urbain. En effet, « *au-delà des repères consacrés de type monumental, qui restent génériques et impersonnels, les usagers retrouvent aussi des repères uniques et personnels qui composent leurs univers quotidien* » (Lavadinho, 2011 : 222). Toutefois, nous affirmons que les hauts lieux peuvent également constituer des objets aisément appropriables par les usagers, possédant une valeur identitaire et d'usage (Stein, 2003 ; Baziz et Chabbi-Chemrouk, 2014),

d'où l'importance de les considérer dans les parcours des piétons. L'appropriation produit en effet, un lien profond entre le lieu et les usagers, au travers de leurs pratiques, de leurs représentations et de leurs habitudes. L'identité d'un lieu est donc déterminée par sa capacité d'appropriation et de marquage de son appartenance à un espace particulier (Stein, 2003).

Les repères sont constamment redéfinis en fonction des besoins d'orientation des usagers. Ainsi, dans les stratégies de déplacement des marcheurs, certains éléments patrimoniaux seront rendus visibles au détriment d'autres, moins importants (Denis et Pontille, 2012 ; Baziz et Chabbi-Chemrouk, 2014). Cela provient d'une démarche de classification, d'organisation et de hiérarchisation qu'effectue constamment le marcheur au fil de ses parcours.

En définitive, le patrimoine est producteur de valeur pour le piéton. Par ses qualités sensibles, il acquiert une signification dans l'espace, permettant par là-même sa mise en valeur. Il faut donc considérer les qualités intrinsèques du patrimoine liées à sa morphologie, à sa forme, à sa structure et à son emplacement : « *c'est la capacité à hiérarchiser un espace, à rompre la continuité, à se placer en point de mire, enfin à devenir un point de repère qui devient alors essentiel* » (Debray, 1999, cité par Stein, 2003 : 100). Mais il faut également tenir compte de la capacité du patrimoine à signifier, à produire du sens pour les marcheurs (Stein, 2003). A ce titre, « *la réussite d'une composition passe par la connaissance du fonctionnement et des réactions de l'individu tant au niveau des perceptions visuelles, auditives, olfactives, gustatives, tactiles, que cognitives* » (Baziz et Chabbi-Chemrouk, 2014 : 113). Dans cette perspective, les objets patrimoniaux s'instaurent en éléments de signalétique intuitive, ce qui nous conduit à employer le terme de signalétique patrimoniale intuitive (Jacobi et Le Roy, 2013).

# CADRE EMPIRIQUE

## IV - ANALYSE DU PÉRIMÈTRE D'ÉTUDE DE LA VIEILLE VILLE DE GENÈVE

Notre travail s'inscrit donc dans une perspective durable. Il met en lumière le rôle du patrimoine et de la marche urbaine dans la ville soutenable. Plus précisément, nous avons montré en quoi les objets du patrimoine pourraient servir de repères dans les stratégies de cheminements piétons. En nous intéressant à la signalétique d'abord classique, puis intuitive et enfin patrimoniale intuitive, nous avons mis en exergue le potentiel que revêt le patrimoine à se constituer en repère intuitif. Ce sont l'expérience sensible de l'espace et les usages des marcheurs qui déterminent l'aptitude du patrimoine à s'ériger en repère.

Dans cette deuxième partie, nous allons présenter notre travail de terrain situé dans la ville de Genève. Il nous permettra de tester empiriquement nos hypothèses. Le choix du terrain s'est porté sur la zone de la vieille ville de Genève, située au cœur de la cité, concentrant l'essentiel du patrimoine bâti officiel genevois et de la signalétique patrimoniale. Cette zone est intéressante, car elle constitue à la fois un lieu touristique et un espace du quotidien, par sa proximité avec les institutions genevoises, les diverses aménités urbaines et les espaces verts (Stein, 2011). De plus, outre les limitations d'accès en transport motorisé, cette zone possède un tissu bâti dense, propice aux modes doux (Stein, 2003). Dans le cadre de l'étude de terrain, nous mobiliserons plusieurs méthodes, principalement qualitatives, mais également quantitatives, afin de produire une analyse riche mobilisant différentes méthodologies complémentaires. Dans le cadre de la méthode quantitative, nous nous baserons principalement sur le recensement effectué lors du stage à l'OPS de Genève. Cette méthode sera complétée par une perspective plus qualitative faisant intervenir différents types de méthodes telles que : des observations de terrain, une série d'entretiens semi-directifs avec des usagers et des professionnels de l'aménagement du territoire et de l'Office du patrimoine ou encore la méthode des cartes mentales. Enfin, à travers notre analyse de terrain, il s'agira de vérifier les hypothèses de travail énoncées dans l'introduction.

### 4.1 - MÉTHODOLOGIE

Notre étude mobilisera différents outils permettant, dans un premier temps, de répondre aux hypothèses et, dans un deuxième temps, d'esquisser quelques pistes d'action en toute fin du travail. Celui-ci s'inscrit essentiellement dans une perspective qualitative, comme mentionné précédemment, même si nous serons amenés à utiliser une méthode quantitative dans l'analyse



des supports de signalétique (Miles et Hubermann, 2003 ; Bertrand et al, 2007 ; Blanchet, 2007 ; Billard et al, 2010).

- Les observations de terrain nous seront utiles pour comprendre les dynamiques spatiales et sociales à l'œuvre dans l'utilisation de la signalétique patrimoniale dans la vieille ville genevoise (Blanchet, 2007). Grâce à elle, nous pourrons d'étudier les caractéristiques morphologiques, sociales et sensibles liées aux stratégies de cheminement de mobilité douce et aux usages de l'espace.
- Les cartes mentales effectuées par les piétons touristes ou autochtones, nous amèneront à comprendre les représentations liées au territoire de la vieille ville et la relation qu'ils entretiennent au patrimoine. Les cartes mentales constituent également un moyen de comprendre les points de repères des individus dans leurs déplacements piétons (Blanchet, 2007).
- Les entretiens semi-directifs sont intéressants à mener dans le cadre d'une analyse qualitative, car ils laissent une certaine liberté aux interviewés, permettant à l'expert de saisir les représentations et les usages des espaces urbains des citoyens et touristes ainsi que les projections des professionnels de l'aménagement (Miles et Hubermann, 2003 ; Bertrand et al, 2007). Des interviews menées auprès de 20 spécialistes de l'aménagement du territoire et du patrimoine genevois et de 20 usagers de la vieille ville de Genève, touristes et habitants, nous permettront de confronter les projections des experts aux usages et à la réalité du terrain.
- Le recensement statistique des objets de signalétique<sup>1</sup> constitue l'unique méthode quantitative de notre travail. Il représente un apport pour les différentes méthodes qualitatives, puisqu'il propose un panorama exhaustif des objets de signalétique existant dans le périmètre d'étude. Il viendra compléter l'analyse observatoire par une série de données précises liées à l'emplacement et au nombre de supports. Ce recensement est le point de départ de notre analyse et nous permettra de comprendre les enjeux en matière de localisation de la signalétique, de densité et de lisibilité de l'espace (Billard et al, 2010).

#### *4.2 - LE CHOIX DU PÉRIMÈTRE D'ÉTUDE*

Le périmètre choisi englobe l'ensemble de la vieille ville s'étendant de la rue de la Confédération à la rue de la Croix-Rouge, en passant par la rue de la Corratierie. A l'Est, nous

---

<sup>1</sup> Notre recensement s'appuie en partie sur le recensement des supports signalétiques effectué en août-septembre 2013 dans le cadre du stage à l'Office du patrimoine et des sites de Genève.

avons choisi la place du Bourg-de-Four, la Promenade Saint-Antoine et la rue Théodore-De-Bèze, comme tracés circonscrivant notre périmètre. Nous avons choisi des axes structurants, aisément reconnaissables, délimitant le périmètre. Comme relevé précédemment, c'est dans celui-ci que se concentrent la majorité des supports signalétiques culturels et l'essentiel du patrimoine officiel.



Figure 3: Notre périmètre d'étude situé en vieille ville et circonscrit par quatre axes structurants. Source : Infographie réalisée sur la base de données issue du Système d'information du territoire à Genève (SITG), extrait en date du 02.08.2014.

La délimitation du périmètre a également fait l'objet d'un choix pratique. En effet, lors d'un stage effectué à l'Office du patrimoine et des sites de Genève, au service de l'Inventaire des monuments d'art et d'histoire (IMAH), d'août 2013 à mai 2014, un recensement des supports signalétiques a été réalisé dans le secteur choisi. Le recensement a permis de comprendre et d'analyser ce territoire de manière fine en matière de projets de signalétique, mais également en termes de pratiques de déplacements par les touristes et les habitants. C'est dans cette optique que notre choix s'est porté sur ce périmètre d'étude. L'analyse de terrain s'appuiera donc en partie sur le rapport de stage réalisé en mai 2014.

Le périmètre choisi se trouve au cœur de la ville de Genève. Il se compose essentiellement du noyau du centre-ville initial historique de Genève. Notre territoire mesure environ 2 km de long atteignant une surface de 15 hectares. Le périmètre s'étend au Nord depuis les rues de la Confédération et de la Croix d'Or et de Rive jusqu'à la rue de la Croix-Rouge située au Sud de

la vieille ville. A l'Ouest le périmètre est délimité par la rue de la Corratierie et à l'Est par la rue Théodore-de-Bèze et la Promenade Saint-Antoine. Ce choix a été motivé par la forte concentration de patrimoine officiel bâti et d'usage ainsi que par la présence d'une multitude d'objets signalétiques culturels présents sur cette portion restreinte de territoire (Stein, 2003). En effet, l'étude des communes périphériques telles que Bernex et Carouge, a révélé que peu de projets de signalétique patrimoniale y ont été développés comparativement à la ville de Genève<sup>2</sup>. En outre, l'éclatement des objets patrimoniaux officiels sur l'ensemble des communes rend difficile une étude détaillée de la signalétique patrimoniale intuitive allée à la marche. De plus, les communes plus rurales, telles que Bernex, possèdent essentiellement un patrimoine naturel riche et protégé, auquel sont également associés quelques projets de signalétique<sup>3</sup>. Bien que ce champ d'étude s'avère également intéressant, la signalétique végétale n'est pas l'objet de ce présent travail, puisqu'il s'agit de comprendre principalement le rôle du patrimoine bâti dans l'orientation des piétons en milieu urbain.

D'autre part, contrairement à d'autres villes européennes (Lavadinho, 2011), le centre-ville historique de Genève est le lieu d'une grande activité quotidienne des habitants comme des touristes, ce qui constitue un facteur attracteur pour les piétons. Cela tient au fait qu'outre les opportunités de marche qu'elle propose, la vieille ville est traversée par un axe transversal Est-Ouest important (rue de la Cité, Grand-Rue et rue de l'Hôtel-de-Ville) faisant à la fois office de porte d'entrée dans le noyau historique de la cité et constituant un important point de passage permettant de rejoindre des quartiers situés plus à l'Est. La vieille ville de Genève combine donc fonction patrimoniale et usages multifonctionnels (Stein, 2003). Les fonctions d'habitats, d'emplois, de loisirs, de commerces et de loisirs sont présentes dans l'ensemble du périmètre (Stein, 2003).

Par ailleurs, le périmètre que nous avons choisi s'avère intéressant, car il fait l'objet de réflexions auprès des institutions genevoises concernant la lisibilité de cet espace fortement symbolique et touristique. La multitude de projets de signalétique culturelle situés en vieille ville, initiés par différents acteurs du territoire pose en effet problème en matière de cohérence et de coordination des informations et des supports. A ces difficultés en matière de lisibilité viennent s'ajouter celles liées à l'intégration architecturale des supports dans une zone classée, dont les objets sont protégés ou mis à l'inventaire. Il existe donc une volonté de la part de l'Office du patrimoine et des sites de mieux organiser la signalétique culturelle patrimoniale en vieille ville de Genève dans les années à venir<sup>4</sup>. Comme relevé précédemment, les communes

---

<sup>2</sup> Une étude de la signalétique patrimoniale dans les communes périphériques de Genève réalisée dans le cadre du stage à l'OPS.

<sup>3</sup> A ce propos voir le chapitre III du Rapport de stage intitulé *La signalétique patrimoniale à Genève : diagnostic et perspectives*, 2014, réalisé dans le cadre d'un partenariat entre l'OPS et l'Université de Lausanne, sous la direction du Prof. Antonio Da Cunha et de M. Matthieu De La Corbière (coordinateur a.i. IMAH).

<sup>4</sup> Ces propos s'inspirent d'une interview réalisée avec la directrice de l'Office du patrimoine et des sites du canton de Genève, en août 2013.

périphériques genevoises ne sont pas en proie à une telle densité de projets signalétiques. Par conséquent, la nécessité d'agencer les différents projets entre eux ne constitue actuellement pas une préoccupation majeure<sup>5</sup>. A cet égard, l'analyse du centre-ville de Genève nous paraît pertinente, puisqu'elle nous permet de comprendre à la fois les limites induites par la signalétique culturelle classique, notamment à travers les usages des supports, mais elle nous offrira également l'occasion de proposer un système de signalétique plus efficace.

#### 4.3 - ANALYSE FORMELLE ET FONCTIONNELLE DU PÉRIMÈTRE D'ÉTUDE

A l'image du palimpseste, la vieille ville de Genève se caractérise par une juxtaposition de tissus urbains de différentes époques. Le noyau historique le plus ancien, datant du Moyen-Age, est situé au cœur de la ville. Il se compose de la Cathédrale et des différents bâtiments contigus l'entourant. L'extension progressive de la vieille ville au fil des siècles, ainsi que les nombreuses destructions et reconstructions ont produit une superposition de tissus urbains différenciés datant pour la plupart, du XVII<sup>ème</sup>, XVIII<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> siècle (De La Corbière et al, 2010). Une grande partie de la vieille ville a fait encore l'objet de transformations tout au long du XX<sup>ème</sup> siècle. « *Dans l'entre-deux guerres, de nombreux bâtiments étaient très vétustes. Ainsi les maisons médiévales qui occupaient la place de la Madeleine, entre la rue Verdaine et celle du Vieux-Collège ont été démolies pour faire place à des constructions nouvelles. Comme à cette époque on utilisait encore de la pierre de taille, leur architecture s'intègre plutôt bien à la ville ancienne* »<sup>6</sup>. Il ne demeure donc que peu de bâtiments antérieurs au XVIII<sup>ème</sup> siècle en vieille ville.

La trame bâtie se compose essentiellement d'îlots aux façades uniformes et austères (De La Corbière et al, 2010). La trame viaire plutôt tortueuse aux alentours de l'ancien quartier religieux, se caractérise par des tracés rectilignes et dégagés dans la partie basse de la vieille ville. Notre périmètre d'étude est traversé par un tissu urbain et viaire orthogonal datant lui aussi du XIX<sup>ème</sup> siècle qui rappelle la politique d'assainissement que mena à l'époque le Général Dufour. A titre d'exemple, les rues de la Corraterie et de la Croix-Rouge rectilignes datent de 1823 (Stein, 2003). Notre périmètre d'étude possède plusieurs espaces publics qu'il convient de présenter brièvement. Ceux-ci se sont développés dès le XVIII<sup>ème</sup> siècle. La place de la Madeleine et la Cour de Saint-Pierre sont des espaces à caractère minéral, alors que la Promenade de la Treille, le micro-espace de la rue du Perron et la terrasse Agrippa d'Aubigné situées devant la Cathédrale constituent les uniques espaces verts (Stein, 2003). La Place du Bourg-de-Four s'érige en espace végétal et minéral au début du XX<sup>ème</sup> siècle.

<sup>5</sup> A ce propos voir le chapitre IV du rapport de stage intitulé *La signalétique patrimoniale à Genève : diagnostic et perspectives*, 2014, réalisé dans le cadre d'un partenariat entre l'OPS et l'Université de Lausanne, sous la direction du Prof. Antonio Da Cunha et de M. Matthieu De La Corbière (coordinateur a.i. IMAH).

<sup>6</sup> Propos tirés d'une interview de Sabine Nemeç-Piguet, directrice de l'Office du patrimoine et des sites, parue dans la revue *Immoscope*, de décembre-janvier 2013, n° 114, page 9.

Notre périmètre d'étude se caractérise par une forte déclivité, car le tissu urbain moyenâgeux restant se situe dans la partie haute de la vieille ville.



Figure 4: La vieille ville compte cinq espaces verts principaux et trois espaces minéraux importants.

Au niveau fonctionnel, la vieille ville est composée d'une multitude de commerces, de restaurants, de cafés, de musées, mais également de bâtiments administratifs et politiques. Elle se compose également d'habitations et d'activités tertiaires. Mais c'est également un lieu culturel important, puisqu'elle recèle d'une multitude d'objets patrimoniaux officiels. Ceux-ci font l'objet de degrés de protection différenciés. Le classement d'un objet ou bâtiment se fonde sur la loi cantonale sur la protection des monuments et des sites (LPMNS) datant de 1977 et impose la sauvegarde de l'objet ou sa remise en état selon sa structure initiale. La mise à l'inventaire des objets se base également sur la LPMNS et s'applique à tout monument ou bâtiment qui présente un intérêt historique, archéologique, artistique, scientifique ou éducatif. Des mesures de protection portent sur les objets inscrits à l'inventaire, mais ils peuvent faire l'objet de modifications ou de transformations architecturales, pour autant qu'une autorisation de construire soit délivrée par l'autorité compétente. Les périmètres protégés permettent de conserver une aire bâtie ou naturelle particulièrement remarquable. Les sites bâtis font l'objet de plans de site plus ou moins contraignants. Ceux-ci doivent respecter les prescriptions édictées dans la LPMNS<sup>7</sup>.

<sup>7</sup> Pour plus de précisions se référer au chapitre I du Rapport de stage intitulé *La signalétique patrimoniale à Genève : diagnostic et perspectives*, 2014, réalisé dans le cadre d'un partenariat entre l'OPS et l'Université de Lausanne, sous la direction du Prof. Antonio Da Cunha et de M. Matthieu De La Corbière (coordinateur a.i. IMAH).

Bâtiments et objets classés et mis à l'inventaire dans le périmètre étudié

- Bâtiments et objets classés
- Bâtiments inscrits à l'inventaire

Auteur : Zoé Codeluppi

Source :  
Infographie réalisée sur la base de données issues du Système d'information du territoire à Genève (SITG), extrait en date du 02.08.2014.

1 : 3500



Figure 5: Les objets patrimoniaux protégés et mis à l'inventaire dans notre périmètre d'étude.

Zone protégée dans le périmètre d'étude

- Périmètre protégé

Auteur : Zoé Codeluppi

Source :  
Infographie réalisée sur la base de données issues du Système d'information du territoire à Genève (SITG), extrait en date du 02.08.2014.

1 : 3500



Figure 6: Le périmètre protégé de la vieille ville.

Les premières lois de protection du patrimoine datent du début des années 1920 (Stein, 2003). C'est l'époque à laquelle Genève se dote véritablement d'un appareil légal de sauvegarde du

patrimoine. Toutefois, celui-ci n'empêche pas de nombreuses transformations et reconstructions d'anciennes bâtisses. Ce n'est qu'avec la création du Service des monuments et sites en 1976 qu'une réelle politique de protection des objets et de leur environnement patrimonial dans leur intégralité voit le jour (Stein, 2003). Dans les années 1970, de nouveaux acteurs se mobilisent, principalement des associations (ATE, l'association Action Patrimoine Vivant ou encore l'Association pour la sauvegarde du patrimoine lémanique), dans l'optique de défendre le patrimoine d'usage. Cette mobilisation par le bas permet la protection et la conservation d'objets dits mineurs, mais importants pour les usagers des lieux, tels que des cinémas de quartiers ou des immeubles de logements (Stein, 2003).

#### 4.4 - LA POLITIQUE GENEVOISE DE MOBILITÉ

En ce qui concerne la marche urbaine en ville de Genève, elle a fait l'objet de plusieurs planifications que nous allons rapidement présenter ici. Genève possède la part modale piétonne la plus élevée de Suisse avec environ 47% de déplacements piétons en 2009 au centre-ville, selon les chiffres indiqués dans le plan directeur cantonal *Mobilités 2030* de Genève. Une augmentation de près de 15 000 piétons est prévue d'ici 2030 avec l'augmentation de la population. Même si la part modale globale de la marche restera stable, cette augmentation de population nécessitera des aménagements urbains performants. Dans cette optique, la marche urbaine se révèle progressivement être un enjeu majeur de planification urbaine (Stein, 2003). La densité de la ville est la plus élevée de Suisse avec « *une population de 6'400 à 7'000 habitants par km<sup>2</sup> de zones à bâtir destinées au logement entre 1994 et 2005* ». (De Maria, 2009 : 62). La marche urbaine constitue donc un moyen privilégié de déplacement, principalement en vieille ville, avec de courtes distances de parcours. Toutefois, malgré ces paramètres optimaux propices à la mise en place de mesures pour piétons, il faut attendre 1995 pour qu'un premier Plan Piétons voie le jour. Celui-ci a le statut d'un plan directeur d'intentions impliquant les autorités genevoises dans la réalisation annuelle d'une série d'étapes de mise en œuvre de mesures. Ce plan est proposé par le Service d'urbanisme communal et s'étend sur l'ensemble de la ville. Il permet d'identifier les lacunes en matière de sécurité des piétons, ainsi que les tronçons discontinus, nécessitant la mise en place de liaisons et d'espaces publics. Ce plan a pour vocation l'amélioration de l'accessibilité du centre-ville de Genève aux piétons. Sur la base de ce plan est élaboré par la Ville de Genève en 2000 le Plan directeur des chemins pour piétons, reconnu par la loi genevoise (Stein, 2003). Ce Plan Piétons poursuit plusieurs objectifs tels que : « [...] *la modification des comportements de la population en matière de mobilité, une amélioration de l'animation urbaine et le développement d'une ville plus conviviale et plus sûre avec laquelle les habitants nouent des liens identitaires plus*

conséquents » (Stein, 2003 : 233). En fin de compte, ce Plan Piétons est considéré comme « une démarche d'appropriation démocratique de la ville par ses habitants » (Stein, 2003 : 233).

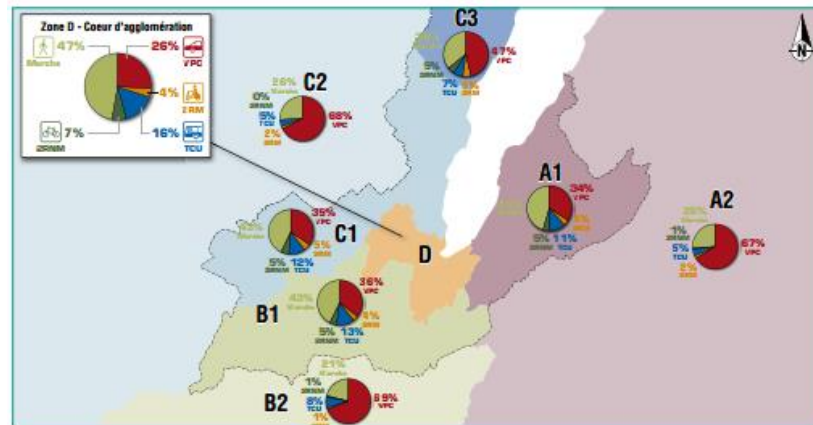


Figure 7 : Illustration de la part modale des piétons en 2013 au centre de Genève (Zone D). Source : Rapport Mobilités 2030- Stratégie multimodale pour Genève

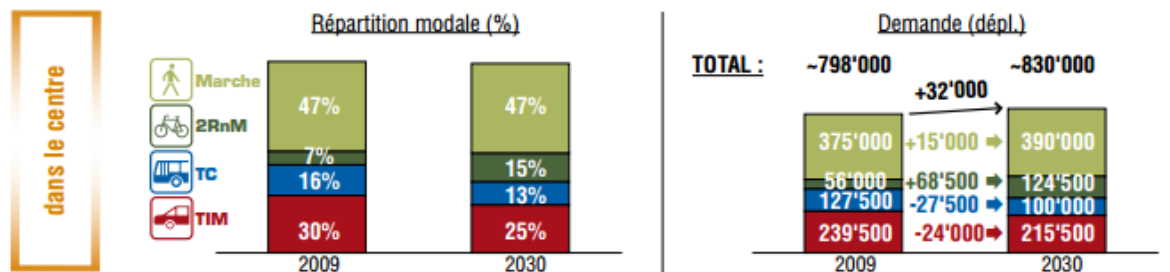


Figure 8: Projection de l'évolution de la part modale de la marche à Genève d'ici 2030. Source : Rapport Mobilités 2030

Ce plan a depuis été révisé à plusieurs reprises avec la volonté de créer un Plan directeur des chemins piétons dont les principaux objectifs sont l'encouragement de la promenade piétonne, l'aménagement de la ville pour les piétons, la réduction des obstacles pour la mobilité douce et la modération du trafic dans différents quartiers. D'autres outils ont permis d'encourager le développement de la marche urbaine à Genève avec, en 2008, la parution d'un guide de promenades urbaines également réalisé par la Ville de Genève. D'autres supports telles que les cartes papiers ou encore la signalétique culturelle, sur laquelle nous reviendrons plus loin, constituent d'autres mesures mises en œuvre dans la promotion de la marche urbaine. Fin 2009, conformément aux objectifs du Plan Piétons, le Conseil administratif de la Ville de Genève a présenté un projet de piétonisation des rues basses permettant d'assurer la sécurité des piétons et d'améliorer la convivialité de la ville.

Enfin, en 2012 paraît le document intitulé *Mobilités 2030* publié par le canton de Genève. Il a un statut de plan directeur cantonal en matière de mobilité. Ce document présente l'intégralité des objectifs de développement des modes de transport, dans l'optique d'encourager la



multimodalité dans l'ensemble du canton et, à l'échelle plus large de l'agglomération transfrontalière. Cette planification directrice étudie également la manière dont les différents modes de transport peuvent s'articuler dans une logique de complémentarité entre territoires de l'agglomération. Il s'agit spécifiquement d'analyser l'articulation des modes doux aux transports publics et aux transports individuels motorisés. La marche y est étudiée dans l'optique d'une requalification et d'une revalorisation des espaces et des fonctions urbaines du centre-ville mais également de l'ensemble des centres identifiés comme secondaires. Le rôle de l'aspect environnemental et paysager influençant l'organisation des mobilités y est également analysée.

#### *4.5 - LES PROJETS DE SIGNALÉTIQUE PATRIMONIALE EN VIEILLE VILLE DE GENÈVE*

Dans les années 1990, l'ensemble des planifications piétonnes suscite l'intérêt des responsables du tourisme genevois qui considèrent ces démarches intéressantes. Les planifications développées autour de la mobilité piétonne à Genève sont un argument de promotion touristique fort, permettant de revendiquer la dimension humaine de la Genève internationale (Stein, 2003). C'est dans ce cadre-là que les premiers projets officiels mettant en lien patrimoine et marche urbaine vont être initiés. C'est la signalétique patrimoniale piétonne qui va faire office de trait d'union entre patrimoine et marche. Cette signalétique regroupe l'ensemble des supports délivrant des informations au sujet des objets du patrimoine officiel. Elle s'adresse exclusivement aux piétons.

Un premier projet de signalétique patrimoniale piétonne est initié dans les années 1990 par la Ville de Genève, suite à une série d'études préexistantes faisant état de l'insuffisance du balisage des institutions, objets et lieux culturels en ville. Sont compris dans les lieux culturels, les objets patrimoniaux officiels (Cathédrale Saint-Pierre, site archéologique de Saint-Pierre, Auditoire Calvin, Hôtel de Ville, Tour Baudet, Ancien Arsenal et canons, Eglise Saint-Germain, Promenade de la Treille, Temple de la Madeleine, Collège Calvin, Place du Bourg-de-Four). Cette signalétique a pour but de renseigner les piétons, principalement les touristes et les résidents étrangers, sur les différents points d'intérêt culturels présents dans l'ensemble de la ville. Mais cette signalétique s'adresse également aux habitants de Genève, connaissant mal ou peu les lieux culturels genevois. Il est prévu de poser la signalétique dans des lieux d'accueil, c'est-à-dire à proximité des transports publics et des parkings. Elle doit ensuite être en mesure de guider les individus jusqu'aux institutions, aux objets et aux lieux culturels. La signalétique proposée est strictement orientationnelle pour reprendre les termes de Jacobi et Le Roy (2013). Elle indique les lieux culturels et la direction qu'il faut suivre en vue de les rejoindre. Mais ce

sont les institutions ou les services culturels qui sont en charge de la signalétique d'interprétation posée sur leurs sites. (Jacobi et Le Roy, 2013).

Mais ce projet ne sera véritablement concrétisé qu'en 2009, sous l'impulsion de Genève Tourisme, qui se constitue en partenaire dans le cadre de ce projet avec la Ville de Genève et les autorités cantonales. Un projet pilote composé de dix supports signalétiques sous forme de totems situés dans le périmètre de la Rade de Genève, à proximité de la gare Cornavin et au pied de la vieille ville (rue de la Madeleine et rue de la Cité) voit le jour. La Ville de Genève a conçu et organisé la mise en place de ces supports<sup>8</sup>. En 2010, Genève-Tourisme se retire du projet et la Ville poursuit l'implantation d'autres totems au cœur de la vieille ville. La Ville a également été à l'origine de plusieurs tables d'informations situées au bord du lac datant de 2010. Toutefois, le manque d'études concernant l'usage et l'utilisation des supports signalétiques, ne permet pas de savoir si les supports installés sont efficaces et satisfaisants pour les piétons.<sup>9</sup>



Figure 9: Les totems directionnels situés en vieille ville. A gauche totem de la place de la Taconnerie et à droite totem de la rue de la Confédération. Tous sont munis d'un plan et d'une légende situant les monuments et les sites ainsi que les institutions culturelles. Sources : Photos réalisées par Zoé Codeluppi, mai 2014.

<sup>8</sup> Informations tirées des interviews réalisées en août 2013 avec le responsable de la promotion culturelle de la ville de Genève avec un responsable du Service des aménagements urbains de la ville de Genève (SAM).

<sup>9</sup> Informations tirées des interviews réalisées en août 2013 avec le responsable de l'Office du tourisme genevois et une ancienne responsable du Département des affaires culturelles de la ville de Genève.

D'autres projets de signalétique patrimoniale ont été réalisés en vieille ville de Genève durant ont été élaborés sur des initiatives d'organismes, de fondations privés ou sur demande de la Ville de Genève. Toutefois, pour reprendre les termes de Jacobi et Le Roy (2013), ce sont des projets de signalétique d'interprétation situés devant les monuments ou les bâtiments du patrimoine officiel. Ces éléments ont pour vocation de renseigner le visiteur ou le passant sur l'histoire de l'objet ou du monument. Malgré le fait que notre travail porte sur l'orientation piétonne et sur les supports directionnels (Jacobi et Le Roy, 2013), il nous semble important de présenter rapidement ces projets de signalétique d'interprétation, afin de proposer une vue d'ensemble des différents objets existants<sup>10</sup>. Les plaques commémoratives constituent un premier type de signalétique d'interprétation que l'on trouve en vieille ville de Genève. Elles sont composées de divers matériaux (marbre, acier ou plexiglas). Certaines sont très anciennes et datent du début du siècle. Le deuxième type de signalétique existant en vieille ville est représenté par les totems culturels. A l'image de la plaque commémorative, ces totems constituent également une signalétique d'interprétation. Un des projets de totem culturel a été lancé par la Ville de Genève en 2012 à l'occasion du tricentenaire du philosophe et écrivain Jean-Jacques Rousseau. Ce projet prend la forme d'un parcours composé de sept totems situés dans différents lieux de la ville et, notamment, sur la promenade de la Treille. On y trouve des informations relatives à la vie et aux œuvres de Rousseau. Le troisième type de signalétique d'interprétation est situé exclusivement dans le périmètre de la vieille ville et, plus précisément, sur le site de la Cathédrale Saint-Pierre, devant les objets du patrimoine officiel. Ces totems renseignent sur l'histoire des différents édifices patrimoniaux. Ils ont été posés entre 2008 et 2009, à l'initiative de la Fondation des Clés de Saint-Pierre et de la Ville de Genève.



Figure 10: Les différents supports de signalétique d'interprétation posés en vieille ville. Le support à gauche est situé devant la Cathédrale, celui du milieu sur la promenade de la Treille et la plaque commémorative se trouve sur la place du Bourg-de-Four. Sources : Photos réalisées par Zoé Codeluppi en août 2013.

<sup>10</sup> Ces informations sont tirées du recensement des supports signalétiques effectué en août-septembre 2013 dans le cadre du stage à l'Office du patrimoine et des sites de Genève.



Figure 11: Localisation de la signalétique orientationnelle dans le périmètre d'étude.

La vieille ville, regroupe donc un nombre important d'objets signalétiques patrimoniaux qu'ils soient orientationnels ou d'interprétation. Si nous comptons l'ensemble des supports présents, tous types confondus, il existe 42 objets de signalétique posés dans notre périmètre d'étude. Parmi ceux-ci 60% sont situés dans un rayon de 350 mètres autour de la Cathédrale. Il existe donc une grande densité d'informations sur un périmètre restreint. En considérant uniquement la signalétique directionnelle, douze supports figurent dans notre périmètre d'étude. La signalétique d'orientation représente à elle seule environ 30% de l'ensemble de la signalétique présente en vieille ville<sup>11</sup>. La carte ci-dessus, illustre la localisation et la densité de supports directionnels présents dans le périmètre de travail. Cette carte permet de mettre en évidence les choix opérés par la Ville en matière d'implantations des différents supports. Ceux-ci se situent, dans la plupart des cas, aux intersections de plusieurs tracés au sein de la vieille ville, ainsi qu'aux différentes voies d'accès y menant. Quelques totems ont également été érigés dans des zones moins fréquentées telles que la Promenade Saint-Antoine, avec pour but, tel qu'énoncé dans les orientations du projet, d'éveiller l'attention ou la curiosité du piéton.

La signalétique, telle qu'évoquée dans le chapitre III de notre travail, se réfère également à d'autres domaines. Elle peut être réglementaire, mais également commerciale ou encore professionnelle (plaques professionnelles). Dans cette perspective, afin de rendre compte de la

<sup>11</sup> Les chiffres sont tirés du recensement d'août 2013 effectué dans le cadre du stage à l'Office du patrimoine et des sites.

densité d'objets présents dans les rues et, plus précisément, en vieille ville, nous avons produit une carte où figurent les différents types de signalétique énoncés plus haut. Nous avons choisi la Grand-Rue qui se situe dans notre périmètre d'étude et qui constitue un point important de passage, reliant l'Est et l'Ouest de la vieille ville. Il apparaît donc que la densité d'objets y est extrêmement élevée, puisque 113 objets ont été posés sur une surface d'environ 1000 m<sup>2</sup>. Nous constatons toutefois que les signalétiques patrimoniales orientationnelles et d'interprétation n'y figurent que minoritairement<sup>12</sup>.

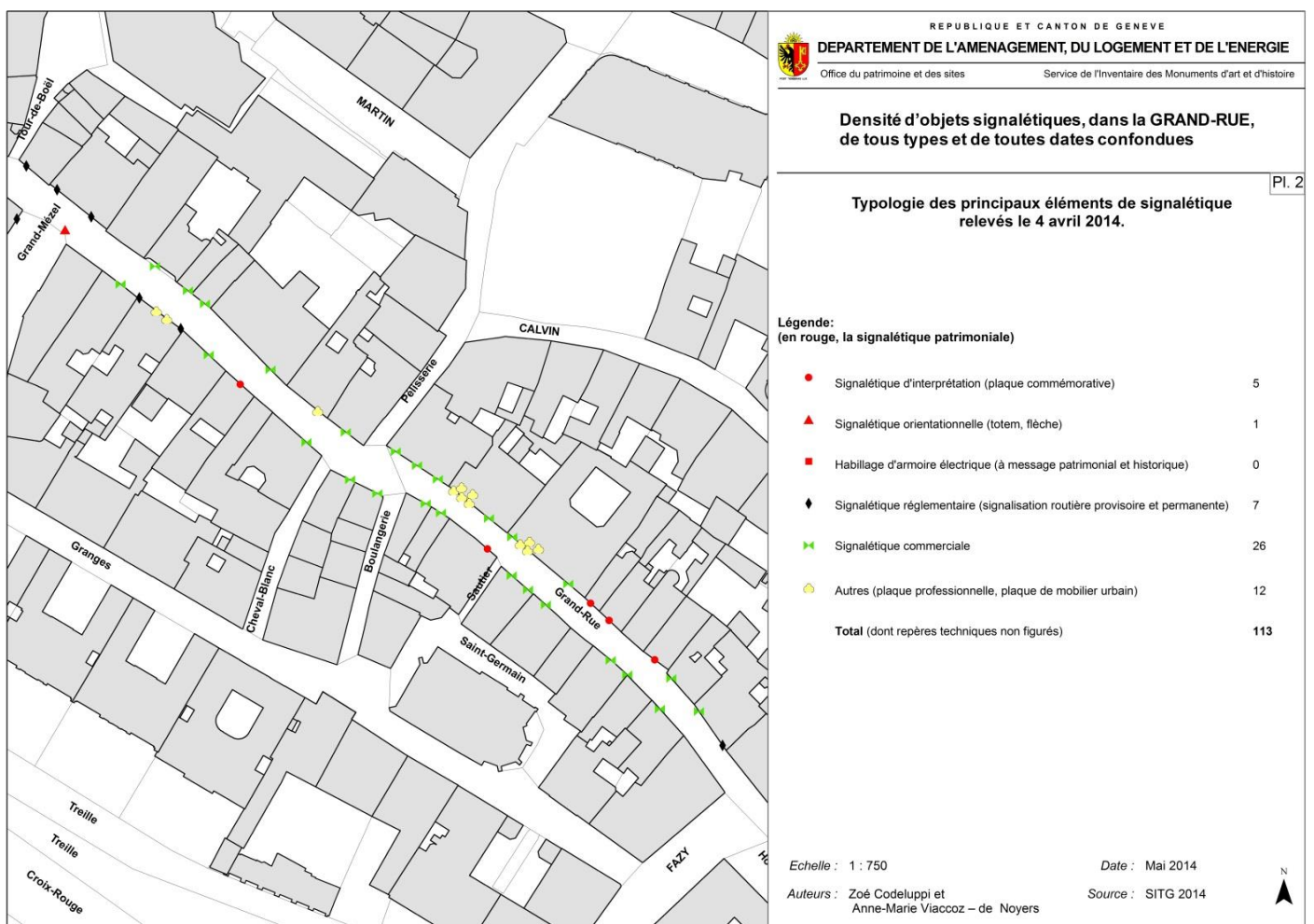


Figure 12 : Carte figurant la Grand-Rue et les différents types de signalétique (commerciale, réglementaire, patrimoniale). Source: Rapport intitulé *La signalétique patrimoniale à Genève : diagnostic et perspectives*, réalisé à l'Office du patrimoine et des sites de Genève 2014 : 24, Planche 2.

<sup>12</sup> Ces estimations sont issues du rapport de stage, du chapitre 1, page 10.

Les interviews menés, d'une part avec les initiateurs des projets de signalétique orientationnelle et d'interprétation et, d'autre part, avec les responsables de l'Office du patrimoine et des sites, montrent qu'il existe une forte volonté de marquer et de valoriser les objets patrimoniaux officiels dans l'espace urbain. La Ville de Genève, principale initiatrice des projets de signalétique, considère qu'une diversité de supports et d'informations est essentielle pour une meilleure lisibilité de l'espace urbain. Le responsable en charge du projet des totems directionnels estime que la signalétique doit être visible et qu'elle se doit d'établir un contraste avec ce qui l'entoure. Le contraste permet au support de se distinguer d'avec son environnement, l'érigant en élément attracteur pour les piétons. De manière générale, la signalétique doit être en mesure de produire ce que Ruedi Baur nomme « *l'identité des lieux* », c'est-à-dire un ensemble d'éléments de l'environnement urbain formant un espace sensible unique<sup>13</sup>. La signalétique doit donc être vue, mais elle doit demeurer minimaliste, composée de peu d'informations. Selon le responsable du projet, « *il n'y a pas de raisons d'unifier la signalétique, il faut simplement que les pictogrammes soient semblables pour que les piétons puissent se repérer* »<sup>14</sup>. L'Office du Tourisme de Genève partage cette opinion puisque, selon le responsable marketing, « *cette signalétique permet d'améliorer la qualité d'accueil de Genève par rapport aux visiteurs étrangers. En effet, chaque année ce sont plus de 300 000 touristes qui viennent visiter la vieille ville de Genève* »<sup>15</sup>. Plusieurs points stratégiques dans les parcours piétons ont été identifiés par les autorités genevoises en vieille ville et aux abords de la gare Cornavin. Ces lieux se sont vus dotés de totems directionnels. C'est dans cette perspective que l'Office du Tourisme a été partie prenante des projets des totems directionnels mis sur pied entre 2008 et 2009 par la ville. La signalétique est complétée durant les mois de forte affluence touristique par « *les Geneva Angels* »<sup>16</sup>, qui sont des personnes de référence circulant dans les zones touristiques. Elles ont pour fonction d'aider les touristes à s'orienter dans la ville (Genève Tourisme et Congrès, 2012).

Du point de vue de l'Office du patrimoine et des sites, la ville de Genève manque de lisibilité, d'une part par la densité de supports proposés dans les différents espaces et, d'autre part, par l'absence de coordination entre les différents projets. La juxtaposition de projets entraîne une forte densité de supports hétéroclites, parfois redondants et peu lus par les marcheurs. La question de l'intégration de la signalétique aux objets du patrimoine officiel demeure centrale pour l'Office, qui souhaiterait mieux réguler les différents projets et tendre vers une unité graphique permettant une meilleure coordination entre projets, avec l'avantage de rendre reconnaissable les objets du patrimoine pour les piétons et pour les visiteurs. La partie basse de

---

<sup>13</sup> Propos tirés de l'interview avec M. Ruedi Baur, designer-graphiste HEPIA Genève en mai 2014.

<sup>14</sup> Propos tirés de l'interview avec le responsable du Service d'aménagement et de la mobilité à la ville de Genève en août 2013.

<sup>15</sup> Propos tirés de l'interview avec le responsable marketing de l'Office du tourisme de Genève en avril 2014.

<sup>16</sup> Propos tirés de l'interview avec le responsable marketing de l'Office du tourisme de Genève en avril 2014.

la vieille ville composée des rues de la Confédération, Croix d'Or et Rive sont d'autant plus problématiques que la signalétique commerciale vient s'ajouter aux supports orientationnels. Pour la directrice actuelle de l'Office du patrimoine et des sites de Genève, la signalétique patrimoniale doit faire l'objet d'une réflexion concertée. Actuellement, la ville de Genève souffre d'un manque de lisibilité en matière de signalétique patrimoniale, qu'il s'agit d'améliorer. Toutefois, la signalétique patrimoniale doit selon elle, demeurer principalement en vieille ville. De même, pour l'ancien directeur de l'Office du patrimoine et des sites, « *le patrimoine est un point de repère et sa signalétique permet de conserver une valeur historique, de garder une trace dont le contenu a parfois été perdu. La signalétique fait en sorte d'ouvrir les yeux aux gens, tout en valorisant le patrimoine* »<sup>17</sup>. Dans cette perspective, la signalétique délivre des informations en vue d'expliquer les caractéristiques historiques de la ville aux genevois et aux visiteurs. Ces informations sont, selon l'ancien directeur de l'OPS, garantes d'une qualité urbaine. Ainsi, même s'il n'existe pas de consensus quant au support à utiliser, ces acteurs jugent nécessaires de marquer l'espace urbain.

Enfin, l'hétérogénéité et la diversité de la signalétique amènent les services cantonaux à repenser la signalétique patrimoniale orientationnelle et d'interprétation qui demeure, mais sous une autre forme. Le Service de la mensuration officielle du canton de Genève (SEMO), développe des applications Smartphone pour la mise en valeur du patrimoine grâce aux nouvelles technologies de l'information (NTIC). Selon le responsable du SEMO, la diversité d'informations peut s'avérer intéressante, mais elle doit rester pertinente. Les applications sont considérées par le responsable comme une alternative au marquage tangible de la signalétique classique, alors même qu'elles constituent en réalité un nouvel instrument permettant de baliser le territoire et de fournir des informations relatives au patrimoine officiel. Dans cette optique, « *les moyens de navigation embarqués* » (Lavadinho, 2011 : 146) sont censés améliorer la lisibilité du territoire<sup>18</sup>.

#### 4.6 - LA SIGNALÉTIQUE OFFICIELLE VERSUS LES REPÈRES D'USAGERS

Tant les services de la ville de Genève que l'Office du patrimoine s'accordent sur les objets qu'ils considèrent comme étant patrimoniaux. Ce sont des objets définis en fonction de critères dits « *objectifs* », de qualité architecturale, artistique et historique dignes d'intérêt et de protection<sup>19</sup>. Les totems directionnels installés par la Ville de Genève sont placés devant ces éléments. Ils constituent, selon les organismes officiels, les repères culturels incontournables. Dans notre périmètre d'étude, on en compte dix : l'Ancien Arsenal et les canons, le site de Saint-Pierre composé de la Cathédrale, du site archéologique et de l'Auditoire Calvin, l'Eglise Saint-

<sup>17</sup> Propos tirés de l'interview avec l'ancien directeur de l'Office du patrimoine et des sites en août 2013.

<sup>18</sup> Propos tirés de l'interview avec le responsable du Service de la mensuration officielle (SEMO) en avril 2014.

<sup>19</sup> Propos tirés des discussions avec le responsable du Service de l'inventaire des monuments d'art et d'histoire en avril 2014.

Germain, le Temple de la Madeleine, l'Hôtel de Ville, la promenade de la Treille, le Collège Calvin, la place du Bourg-de-Four. Ces objets appartenant au patrimoine officiel figurent sur la carte présentée ci-dessous. Il est intéressant de relever que la promenade de la Treille est classée dans les espaces verts, mais que ni la terrasse Agrippa d'Aubigné, ni la promenade Saint-Antoine n'y figurent.

*Patrimoine officiel dans le périmètre étudié*

★ Objets du patrimoine officiel figurant sur les totems directionnels

1. Temple de la Madeleine
2. Eglise St-Germain
3. Ancien arsenal
4. Hôtel de Ville
5. Promenade de la Treille
6. Cathédrale St-Pierre
7. Auditoire Calvin
8. Place du Bourg-de-Four
9. Collège Calvin
10. Salle Frank Martin

Auteur : Zoé Codeluppi

Source :  
Infographie réalisée sur la base de données issues du Système d'information du territoire à Genève (SITG), extrait en date du 02.08.2014.

1 : 3500



Figure 13 : Les objets du patrimoine officiel figurant sur les supports de signalétique directionnelle posés par la ville de Genève.

Malgré l'approche patrimoniale officielle qui prédomine dans le choix de la signalétique et en matière de lisibilité de l'espace urbain à Genève comme dans l'ensemble des autres cantons suisses<sup>20</sup>, le conservateur cantonal vaudois, considère la signalétique patrimoniale comme étant l'affaire de tous. Selon lui, le patrimoine peut aussi bien être officiel que d'usage, puisque caractéristique du vécu d'un espace et empreint de sens, évolutif et dynamique. Le patrimoine et sa signalétique relèvent également de la responsabilité des usagers, puisqu'ils représentent des éléments structurants de leur espace<sup>21</sup>. Dans cette même perspective, des projets de signalétique orientationnelle intégrant le patrimoine, développés à Londres et à Milan notamment, étudient les repères urbains constitués par les usagers eux-mêmes (Lavadinho, 2011 ; Bruno. 2012). Ces repères sont intégrés aux éléments de plan. Ils figurent dans différents quartiers de la ville et indiquent les temps de marche à l'aide des cercles concentriques. Ces exemples constituent des

<sup>20</sup> Propos tirés de l'interview avec le conservateur cantonal vaudois en mai 2014.

<sup>21</sup> Propos tirés de l'interview avec le conservateur cantonal vaudois en mai 2014.



preuves d'un changement progressif de la conception du patrimoine auprès des institutions étatiques.



Figure 14: Panneaux du projet piéton WalkMI intégrant la signalétique intuitive, développé à Milan depuis 2011 par l'association culturelle 8 planning minds. Source : <http://8planningminds.com/>

Ainsi, si la signalétique patrimoniale officielle demeure pour l'instant l'apanage des institutions officielles, qui opèrent elles-mêmes une sélection des objets patrimoniaux dignes d'intérêt à leurs yeux, la vision du patrimoine est en train d'évoluer. A l'image des exemples de Milan ou des propos du conservateur cantonal vaudois, la conception du patrimoine construit par le bas prend de l'importance. Elle se révèle d'autant plus intéressante pour les municipalités et les bureaux d'urbanisme en charge de la signalétique piétonne, puisqu'elle joue véritablement un rôle dans l'orientation des piétons usagers et des visiteurs. A la signalétique orientationnelle s'ajoute la dimension d'interprétation, car souvent l'objet directionnel s'accompagne d'une information didactique, à l'exemple du projet WalkMI<sup>22</sup>.

#### 4.7 - L'USAGE DE LA SIGNALÉTIQUE ET DU PATRIMOINE PAR LES PIÉTONS

Mais qu'en est-il des usagers ? Comment perçoivent-ils ces objets ? Qu'utilisent-ils comme repères ? Quel rôle joue le patrimoine dans leur orientation ?

Pour comprendre la manière dont les usagers se saisissent de ces supports ainsi que leur relation au patrimoine officiel et d'usage, nous nous sommes basés sur nos observations de terrain réalisées durant quatre mois, d'avril à juillet 2014 pendant différents jours de la semaine et à différentes heures de la journée. Afin de compléter nos observations, nous avons mené 20 entretiens qualitatifs auprès des usagers de la vieille ville et de la signalétique patrimoniale. Nous avons distingué les habitants de Genève des visiteurs ou touristes étrangers à la ville, afin

<sup>22</sup> Propos tirés d'une interview réalisée en mai 2014 avec Giorgio Wetzl, employé de l'association culturelle 8 planning minds à Milan.

de pouvoir plus précisément comprendre la manière dont s'orientent ces deux types de population. Dans un deuxième temps, cela nous a permis de cerner les besoins et les attentes de chaque type de population.

#### *4.7.1- Analyse sensible des pratiques d'orientation des usagers en vieille ville de Genève*

Sur la base des observations et des interviews menés dans notre périmètre d'études, nous avons été en mesure d'établir un certain nombre de constats que nous présentons ici. L'ensemble des personnes interviewées et des observations nous permettent d'affirmer avec certitude que la quasi-totalité des individus traversent ou visitent la vieille ville à pied. Ceci est dû principalement aux restrictions d'accès en matière de circulation. Mais cette pratique s'inscrit dans les habitudes des genevois et des tours opérateurs pour les touristes<sup>23</sup>. Les habitants comme les visiteurs préfèrent se déplacer le long des voies peu ou pas fréquentées par les voitures. Excepté les rues Basses au pied de la vieille ville, les usagers ne passent que rarement le long des rues de la Corraterie, de la Croix-Rouge et Théodore-de-Bèze. Pour les habitants, la vieille ville se constitue tant en lieu de transit que de séjour (Lavadinho, 2011). Pour les touristes ce sont les fonctions de séjour qui priment, puisque la majorité d'entre eux viennent en vieille ville pour y effectuer des activités culturelles et de loisirs (visites culturelles, restauration et commerces).

#### *4.7.2 - Une signalétique patrimoniale classique peu efficace*

En ce qui concerne la signalétique patrimoniale orientationnelle ou d'interprétation, celle-ci demeure de manière générale peu utilisée tant par les genevois que par les touristes.

Les habitants se repèrent en fonction de leur connaissance fine du territoire, basée principalement sur leurs expériences, leurs usages en termes de pratiques (loisirs, consommation, habitat ou emploi), ainsi que leurs souvenirs. La majorité d'entre eux se repèrent également grâce aux tracés viaires et aux itinéraires qu'ils empruntent usuellement. C'est donc en fonction d'autres repères que ceux proposés par la signalétique officielle que s'orientent les usagers, bien qu'initialement ces supports soient également pensés pour les habitants, comme mentionné précédemment. Il est toutefois, intéressant de relever que les habitants interviewés sont attentifs à la signalétique du chemin de Saint-Jacques de Compostelle qui figure sur le site de la Cathédrale, ainsi que dans les rues Basses, sans pour autant que celle-ci leur serve de point de référence dans leur orientation.

---

<sup>23</sup> Constats établis suite à des entretiens avec des guides touristiques ainsi que nos observations.

Les visiteurs sont eux aussi peu nombreux à utiliser la signalétique classique à disposition. En effet, les observations et les interviews nous montrent que les visiteurs ont de la peine à se repérer à l'aide de ces supports. En effet, selon les touristes interrogés, ces supports possèdent un certain nombre de faiblesses. La majorité des interviewés déplore le manque d'homogénéisation des différents supports de signalétique, rendant leur reconnaissance difficile dans l'espace. Le secteur de la Cathédrale est souvent cité, car surchargé de signalétique d'orientation et d'interprétation. A ce titre, un jeune touriste français regrette un système signalétique clair et reconnaissable tel que l'on en trouve à Paris notamment. De même, beaucoup de visiteurs sont frappés par la redondance de certains objets de signalétique, notamment par les supports situés à la rue de la Madeleine, ne sachant pas quel support choisir pour s'orienter.



Figure 15: Deux supports signalétiques redondants à la rue de la Madeleine.  
Source : Photo de Zoé Codeluppi, août 2013.

Un autre problème souvent évoqué est celui de la lisibilité des supports. En effet, la majorité des interviewés ne parvient pas à lire les supports, principalement à cause de la taille des caractères ou des marqueurs sur les plans des totems, mais également à cause d'un mauvais entretien des

supports (tags, tâches, encre effacée). En outre, ces objets signalétiques sont souvent encombrés de vélos, principalement lorsque les supports situés au pied de la vieille ville, rendant leur accessibilité difficile. La visibilité de cette signalétique pose également problème. Pour l'ensemble des touristes interviewés, la localisation des objets n'est pas optimale, car non adaptée aux besoins des usagers. Beaucoup citent en exemple, le totem situé à la rue du Perron qui est encadré de barrières et peu visible depuis la Cathédrale, puisque masqué par l'angle du bâtiment situé devant. Son accessibilité est donc difficile et sa lecture peu confortable.

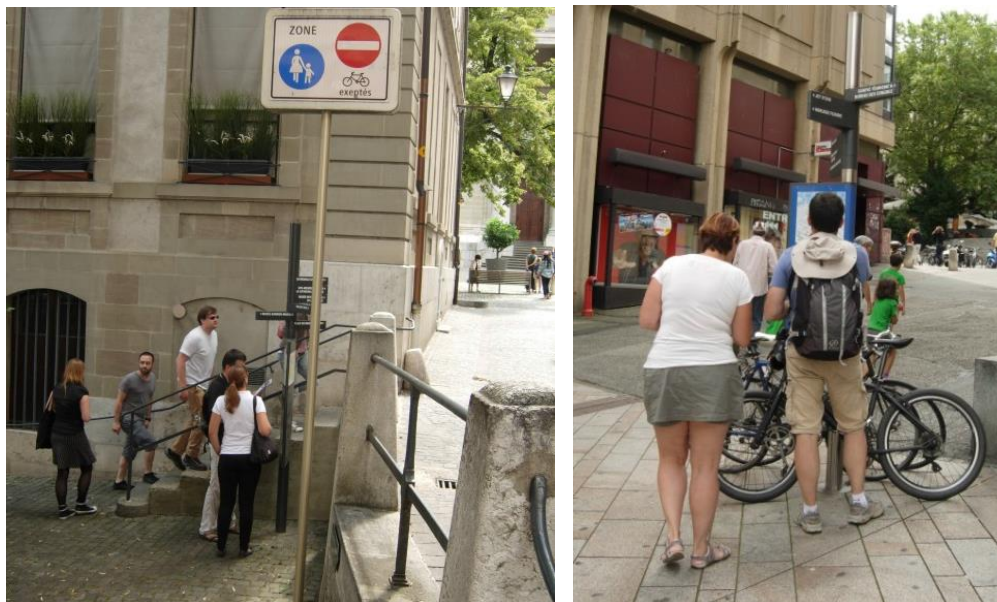


Figure 16: Totems situé à la rue du Perron et à la rue de la Madeleine à l'accessibilité difficile.  
Source : Photos de Zoé Codeluppi, juillet 2014.

Les visiteurs interviewés estiment qu'il manque des indications à certains noeuds d'inflexion peu lisibles de la vieille ville (Lavadinho, 2011). A l'extrémité Ouest de la rue Calvin par exemple, il n'existe aucune indication indiquant la partie basse de la vieille ville où se trouvent les rues marchandes ou la partie haute avec les points d'intérêt culturels. De même, la rue des Barrières située derrière la Cathédrale est illisible, selon les interviewés, car elle est en travaux et aucune indication n'indique que l'on peut rejoindre la place de la Madeleine depuis la Cathédrale. Enfin, les rues Colladon et Piachaud souffrent de ce même problème de lisibilité et aucune indication n'a été prévue dans cette zone. Cela pousse les visiteurs à emprunter uniquement les grands axes tels que la rue de l'Hôtel-de-ville ou encore la Grand-Rue. Nos observations nous ont permis de confirmer les déclarations des interviewés, puisque souvent dans les zones peu lisibles identifiées précédemment, la majorité des visiteurs revenait sur ses pas vers les axes fréquentés. La signalétique se révèle donc être dans l'ensemble, inadaptée aux besoins des visiteurs. Seuls 2 personnes sur les 20 interviewées ont dit avoir utilisé au moins

une fois un support, mais uniquement dans l'optique de confirmer leur direction lors de leurs déplacements. Quant aux moyens utilisés dans leur orientation, la majorité des visiteurs se sert de plans ou de cartes papier jugés plus pratiques, pour la planification des visites. Quelques touristes utilisent les applications cartographiques pour Smartphones téléchargées au préalable ne nécessitant pas de connexion internet, telles que OSMAnd ou encore MapFactor, par exemple. D'autres touristes parlant anglais ou français préfèrent demander leur chemin aux commerçants ou aux habitants qu'ils rencontrent, jugeant leurs explications parfois plus claires que celles indiquées sur les supports ou dans les guides.

Mais si une majorité des visiteurs utilise des cartes ou des applications cartographiques, la plupart des touristes avoue que, lorsque le temps le leur permet, ils préfèrent flâner dans la ville et se déplacer de manière plus intuitive. Ces personnes regardent ce qui les intéresse, les bâtiments, les arcades commerciales ou les éléments de végétation et se laissent porter au gré de leurs observations et de leurs impressions. Toutefois, les touristes veillent à conserver un point de repère global, souvent la Cathédrale ou le Jet d'Eau, leur permettant de se repérer, soit de façon intuitive, soit sur leur support cartographique.

#### 4.8 - LE REPÉRAGE INTUITIF DES USAGERS DE LA VIEILLE VILLE

Ainsi, si le système d'orientation classique se révèle peu efficace pour les touristes et les habitants, ceux-ci développent par contre un système de repérage intuitif qui leur permet de s'orienter de manière appropriée dans l'espace. De manière générale, les usagers captent des informations de l'environnement au fur et à mesure de leur progression lorsqu'ils en ressentent l'utilité (Lavadinho, 2011). Ils s'appuient sur les « prises » (Gibson, 1993, cité par Lavadinho, 2011 : 314) d'un environnement plus ou moins « texturisé » (Lavadinho, 2011 : 310) pour se déplacer. Toutefois, le repérage s'organise différemment chez les habitants et chez les visiteurs. Chez les habitants, les repères se constituent en fonction de leurs habitudes de loisirs, de consommation ou de cheminements. Ceux-ci sont pour la plupart liés à des souvenirs, à des usages particuliers et à des impressions sensibles marquantes. Par exemple, la fontaine Bel-Air située à la rue de la Confédération, constitue souvent un lieu de rendez-vous pour les genevois, souvent liée aux sorties nocturnes de loisirs. La bibliothèque de la Cité est également un repère, comme lieu de révisions pour les étudiants. Pour les genevois, d'autres espaces sont empreints de souvenirs, tels que le café Mortimer situé à proximité de la place du Bourg-de-Four, « lieu de rendez-vous avec les copains lorsque j'étais jeune »<sup>24</sup>, nous dit un habitant de la ville de Genève. La Cathédrale se révèle également être un lieu avec lequel les interviewés ont tissé un lien affectif fort à travers des manifestations culturelles ou sportives organisées par la Ville, comme c'est le cas d'une jeune genevoise pratiquant la course à pied pour qui « la Cathédrale

---

<sup>24</sup> Propos tirés de l'interview menée le 29 juillet 2014 dans le périmètre d'étude de la vieille ville.

rappelle la course de l'Escalade. On tourne autour et ensuite il y a la grande descente de l'arrivée de la course, le moment le plus difficile<sup>25</sup>». Pour d'autres encore, la Cathédrale est un lieu de souvenirs d'événements religieux, tels que les mariages, les baptêmes ou la confirmation. De même, la promenade de la Treille constitue un endroit important pour les genevois qui évoquent des souvenirs d'enfance liés à la petite place de jeux ou encore la promenade Saint-Antoine, « lieu de rendez-vous des amoureux lorsque nous étions au collège Calvin<sup>26</sup> » nous dit une habitante de Genève. La place de jeux de l'école Saint-Antoine rappelle également des souvenirs d'enfance à certains interviewés. Ces espaces et objets suscitent donc des souvenirs liés à des impressions et à des émotions personnelles ou collectives qui constituent des éléments du vécu et qui, par leur dimension sensible s'érigent en repères. De même, la déclivité de la vieille ville est considérée comme un repère chez la plupart des interviewés, puisque « lorsque l'on descend, on sait qu'on arrive vers le lac et lorsqu'on monte on se trouve dans la partie haute de la vieille ville vers la Cathédrale<sup>27</sup> » nous dit un jeune homme habitant le quartier de Champel. C'est l'expérimentation sensible du territoire qui produit des repères. Les objets du végétal jouent également un rôle dans la constitution des repères, à l'image des espaces verts tels que la promenade de la Treille ou encore la terrasse Agrippa d'Aubigné près de la Cathédrale. Les dégagements visuels sont un autre facteur déterminant dans le repérage des piétons genevois. Ainsi, les perspectives depuis la place de la Madeleine, la terrasse Agrippa d'Aubigné près de la Cathédrale ou encore la vue sur le parc des Bastions depuis la promenade de la Treille sont le plus souvent cités. Ces perspectives permettent aux genevois de se situer à la fois à l'échelle de la ville, notamment grâce au Jet d'Eau, tout en permettant de conserver un point d'ancrage local. Les voies d'accès jouent également un rôle dans le repérage des piétons. Même si une partie des interviewés n'était pas en mesure de nous donner le nom de rue servant de repère, il pouvait situer sans difficultés les trames viaires. Ainsi les accès par la rue Verdaine, la rue de la Madeleine, la rue de la Cité, la rue de la Fontaine et la Rampe de la Treille sont ceux le plus souvent cités. Les accès proches du Palais de l'Athénée ainsi que ceux situés à l'Est, proches du Collège Calvin ne sont que rarement mentionnés par les personnes interviewées. La carte mentale ci-dessous, élaborée par une habitante de Genève, atteste de la bonne « *imagibilité* » (Lynch, 1976 : 45) de la partie haute de la vieille ville, par une représentation graphique très détaillée de cette zone.

---

<sup>25</sup> Propos tirés de l'interview réalisée le 3 août 2014 dans le périmètre de la Cathédrale en vieille ville.

<sup>26</sup> Propos tirés de l'interview réalisée le 27 juillet 2014 dans le périmètre d'étude.

<sup>27</sup> Propos tirés de l'interview réalisée le 30 mai 2014 dans le périmètre d'étude.

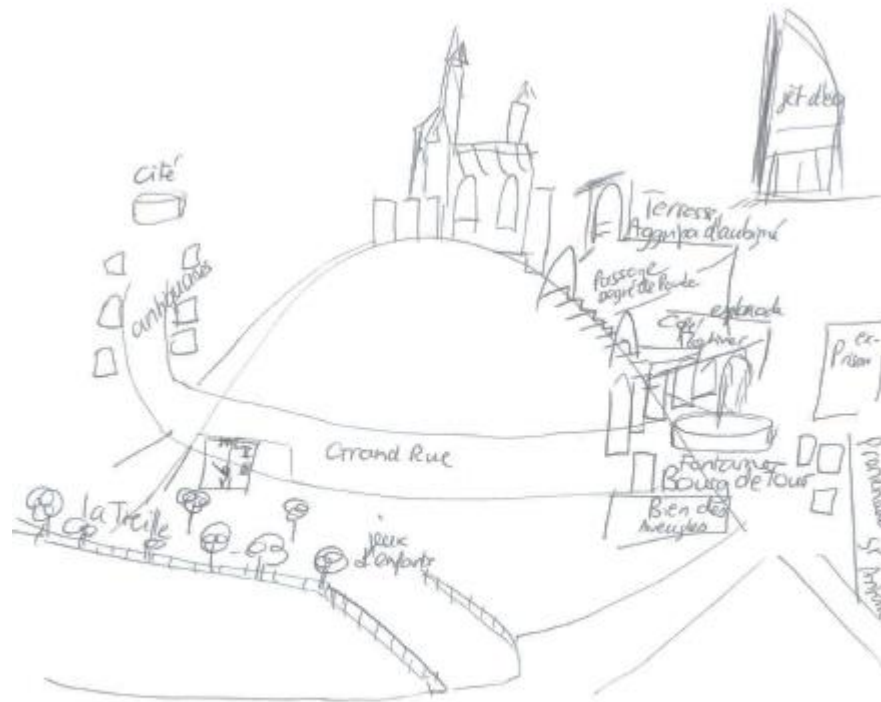


Figure 17 : Carte mentale d'une habitante de Genève sur laquelle figurent une série de noms de rue ainsi qu'un ensemble de repères patrimoniaux, commerciaux et d'éléments de verdure.

Les repères des touristes sont parfois identiques à ceux utilisés par les habitants. Toutefois, les visiteurs utilisent également d'autres repères que les genevois. Les voyageurs ont une connaissance plus restreinte du territoire et ils s'orientent principalement grâce à la dimension esthétique des objets ou des espaces. Ils prennent également souvent repère par rapport aux informations lues préalablement dans les guides ou dans d'autres supports touristiques. Mais parallèlement à cela, les visiteurs découvrent souvent de nouveaux espaces ou des rues qui se constituent en repères et qui appartiennent plutôt au patrimoine d'usage. Par exemple, les jeux sur la promenade de la Treille ou encore les différents espaces verts, tels que la terrasse Agrippa d'Aubigné ou des éléments isolés de végétation comme une glycine sur le toit d'une école sont autant d'éléments qui constituent des repères intuitifs pour les touristes. La dimension sensible est toujours présente, puisque les visiteurs attribuent une valeur esthétique ou d'usage à ces balises. La constitution de ces repères se base moins sur la dimension du vécu ou des souvenirs. Souvent les touristes comparent certains éléments à leur ville natale ou à d'autres lieux visités en Europe. Ils opèrent un rapprochement entre des souvenirs d'un autre espace et la vieille ville de Genève. A ce propos, Kevin Lynch (1976), mentionne le processus d'association d'idées qui

est souvent à l'origine de la création de repères chez les piétons. Notre étude de terrain montre que ce procédé agit principalement chez les touristes.

De même, il est intéressant de relever que la perception même de certains espaces est différente chez les touristes et les habitants. Par exemple, l'espace situé en contrebas de la place du Bourg-de-Four est fréquemment cité comme étant un point de repère végétal pour les touristes, car il constitue souvent un lieu de repos pour les visiteurs. Les genevois ne considèrent pas cet espace comme élément de repère, mais plutôt l'espace minéral de la place du Bourg-de-Four. Au même titre que les genevois, les touristes attachent une attention particulière aux échappées visuelles. Les plus fréquemment citées sont la vue sur le Jet d'Eau depuis la terrasse Aggripa d'Aubigné, ainsi que l'échappée visuelle depuis la place de la Madeleine sur le lac. La déclivité de la vieille ville s'avère également être un instrument de repérage, puisque comme nous explique un jeune espagnol, il sait que lorsqu'il suit la pente il arrive dans la rue marchande principale qui se trouve elle-même à proximité du lac.

Enfin, les touristes ne s'orientent pas tellement par rapport aux rues, dont ils ne retiennent pas les noms sauf exception lorsqu'ils jugent le nom amusant (notamment la rue de l'Enfer ou le passage des Degrés-de-Poules). Ce sont plutôt les objets architecturaux, végétaux ou les espaces et leur agencement qui leur permettent de s'orienter, comme le montre la carte mentale d'un touriste ci-dessous. Les aménagements temporaires constituent également un autre point de repère important. Les objets de mobilier urbain du projet temporaire d'Urbanature élaboré par la Ville de Genève au printemps 2014<sup>28</sup>, représentent également des éléments frappants pour les visiteurs par le contraste qu'ils induisent avec un environnement très minéral. Les visiteurs aiment s'y arrêter pour y prendre des photos ou s'y reposer. Ces objets sont présents un peu partout en ville, mais c'est principalement devant la Cathédrale et le long des rues de la Confédération et Croix d'Or que les touristes remarquent la présence de ces objets et les utilisent comme éléments de repères dans leur orientation. Les genevois préfèrent employer des repères plus immuables sur lesquels ils peuvent s'appuyer tout au long de l'année.

---

<sup>28</sup> Projet élaboré par la Ville de Genève en 2013-2014, dans le but de proposer une végétalisation temporaire le temps d'un été, à l'image de Lausanne jardins. Source : <http://www.urbanature.ch/>





Figure 18 : Les aménagements temporaires réalisés par la Ville de Genève devant la Cathédrale Saint-Pierre ou dans les rues Basses constituent des points de repère pour les visiteurs.

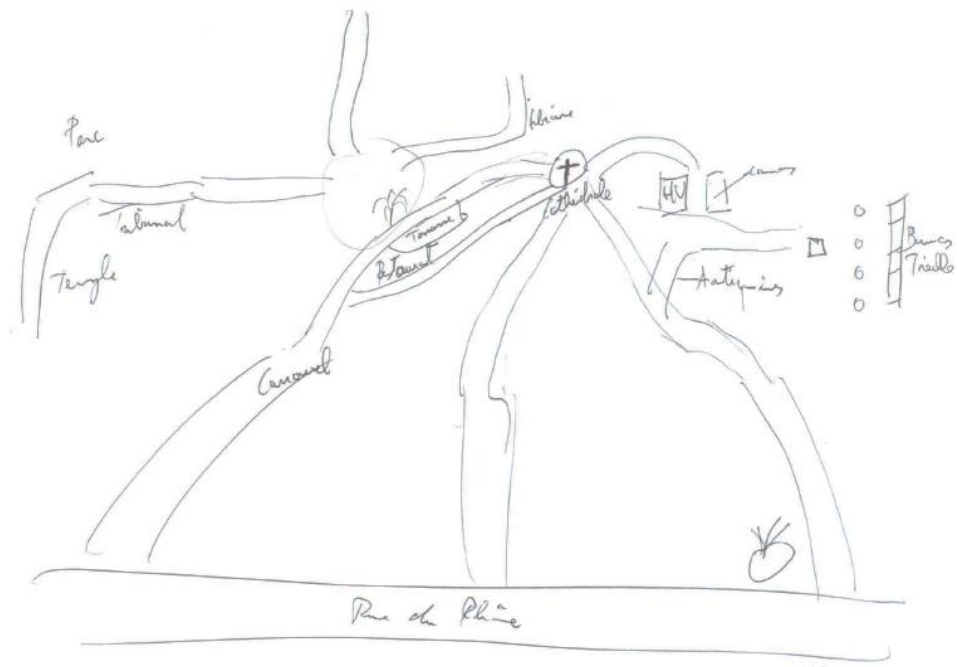


Figure 19: Carte mentale d'un touriste sur laquelle figure un seul nom de rue. Ce sont les objets patrimoniaux bâtis (Cathédrale, fontaines, édifices religieux) qui constituent les principaux repères de ce visiteur.

#### 4.8.1- Les objets patrimoniaux comme repères intuitifs

La majorité des repères utilisés tant par les habitants que par les visiteurs qui ont été cités dans nos interviews relèvent du patrimoine. Celui-ci est défini par les personnes comme étant à la fois un support mémoriel et identitaire ancien, parfois monumental à l'image du patrimoine officiel, mais également un espace ou objet porteur d'histoire et révélateur d'usages multiples, se référant plutôt au patrimoine d'usage. En effet, le patrimoine d'usage possède également une forte composante mémorielle et historique rattachée à des souvenirs et des expériences sensibles (Stein, 2003). Pour une partie des interviewés, le patrimoine est un élément faisant contraste, « *quelque chose d'ancien qui se distingue du reste de ce que l'on peut observer en ville*<sup>29</sup> » nous dit un touriste français. Dans cette perspective, le patrimoine revêt différentes formes. Il peut être constitué tant de lieux de consommation, que d'objets de mobilier urbain, de bâtiments ou encore d'objets végétaux (Lavadinho, 2011). Nos interviews ont toutefois révélé une prédominance des repères minéraux tels que les détails architecturaux du bâti, les façades, le revêtement du sol, les objets de mobilier urbain ou encore les éléments du viaire tels que les passages ou les escaliers. Dans cette optique, le patrimoine est une ressource territoriale. Il fait appel à diverses représentations et images collectives forgées par les piétons et conduit à leur appropriation (Lynch, 1976 ; Lavadinho, 2011).

Les genevois utilisent plusieurs repères patrimoniaux dans leur orientation, tant des objets de mobilier urbain que des bâtiments, des inscriptions ou des détails architecturaux. Plusieurs habitants de Genève nous mentionnent le Collège Calvin et le passage Isaac Causaubon situé derrière le Collège, lieux qui leur rappellent leur jeunesse, mais qu'ils trouvent également exceptionnels par « *l'ambiance intemporelle*<sup>30</sup> » qui s'y dégage. Ces lieux constituent des repères permettant de se situer dans la ville, mais ils sont parfois des destinations ou « *des lieux de séjour* » (Lavadinho, 2011 : 310), nous dit l'habitante « *je fais souvent des crochets par ces lieux que j'aime lorsque je me rends ailleurs et que je dois passer en vieille ville*<sup>31</sup> ». De même, le Home Saint-Pierre situé derrière la Cathédrale et son inscription en lettres dorées sur la façade sont souvent cités ainsi que le passage des Degrés-de-Poules, dégageant « *une atmosphère moyenâgeuse*<sup>32</sup> ». La bibliothèque et son ascenseur panoramique figurent aussi parmi les repères considérés comme patrimoniaux par une partie des genevois interviewés, puisqu'ils font partie intégrante du paysage urbain et semblent presque immuables. Pour la plupart des interviewés, la bibliothèque symbolise l'entrée dans la partie haute de la vieille ville, permettant de mieux s'orienter. Le café Mortimer, ainsi que les terrasses des cafés de la place du Bourg-de-Four sont également considérés comme patrimoniaux par les habitants interviewés. Ils

---

<sup>29</sup> Propos tirés de l'interview réalisée le 19 juin 2014 dans le périmètre d'étude de la vieille ville.

<sup>30</sup> Propos tirés de l'interview réalisée le 14 mai 2014 dans le périmètre d'étude de la vieille ville.

<sup>31</sup> Propos tirés de l'interview réalisée le 20 avril dans le périmètre d'étude de la vieille ville.

<sup>32</sup> Propos tirés de plusieurs interviews réalisées respectivement les 30 mai, 19 juin, 27 et 29 juillet 2014.

font partie intégrante de l'ambiance à la fois conviviale et moyenâgeuse de la vieille ville. De même, la Grand-Rue se caractérise par ses nombreux magasins d'antiquités et est elle aussi un repère important dans les déplacements des genevois. Parfois-même, nous dit un habitant, « nous ne nommons pas le nom de la rue lorsque nous discutons, nous préférons dire rue des antiquaires, la personne visualise mieux la rue <sup>33</sup> ». Enfin, les pavés couvrant le sol sont cités par la majorité des interviewés comme faisant partie des éléments de repères pour s'orienter. Ils délimitent la vieille ville des quartiers environnants plus récents aux trames viaires goudronnées. Outre la dimension visuelle, la dimension tactile est également présente, puisque les irrégularités des pavés et leur agencement influent sur le pas des piétons et leur rappellent qu'ils se situent en vieille ville.

#### *4.8.2- Le patrimoine officiel et d'usage au service de l'orientation piétonne*

Comme nous avons déjà pu le constater à travers l'analyse des repères utilisés, les genevois entretiennent également des liens étroits avec les hauts lieux du patrimoine officiel de la ville. Tant la Cathédrale, que le Collège Calvin, la place du Bourg-de-Four et sa fontaine, l'église Saint-Germain ou encore la maison Tavel constituent des repères dans leurs déplacements. Les habitants entretiennent une relation émotionnelle étroite avec ces lieux. La Cathédrale est souvent rattachée à des événements religieux tels les baptêmes ou la confirmation. Elle est également liée à des manifestations sportives ou culturelles comme la Course de l'Escalade ou la Fête de la Musique qui amène les habitants à fréquenter ces lieux, où ils se forgent des souvenirs et des représentations en fonction de leurs sensations. Ces hauts lieux s'érigeront par la suite en repères. Des endroits tels que la place du Bourg-de-Four sont souvent associés à des espaces de rencontres avec des proches ou des connaissances, tissant des relations sensibles avec l'environnement et amenant à la création de repères. Enfin, la maison Tavel et l'Ancien Arsenal sont eux également des points de référence fréquemment cités par les genevois qui considèrent la tour Tavel comme un repère structurant de l'espace. Plusieurs interviewés se remémorent des sorties scolaires qui avaient comme but la visite des expositions de la maison Tavel et les canons sous les archives d'Etat. La promenade de la Treille, plus particulièrement ses bancs sont également considérés comme des objets patrimoniaux de repères. Enfin, l'Hôtel de Ville est souvent rattaché aux événements ou aux manifestations politiques dans la mémoire des genevois.

A l'image des habitants, les visiteurs interviewés utilisent principalement des objets ou des espaces qu'ils considèrent comme patrimoniaux. Ainsi, tout comme les habitants, la Cathédrale, mais également la place du Bourg-de-Four, l'Hôtel de Ville, la maison Tavel, la Grand-Rue et

---

<sup>33</sup> Propos tirés de l'interview du 20 juin 2014 dans le périmètre étudié.

ses antiquaires sont autant de hauts lieux utilisés par les touristes dans leur orientation. Souvent ces lieux sont indiqués dans des guides ou des documents touristiques et les visiteurs considèrent ces éléments comme appartenant à l'histoire de Genève. De même, les rues ou les passages que les interviewés nomment « *typiques*<sup>34</sup> », tels que le passage du Degré-de-Poules ou la rue du Perron sont des tracés viaires qui agissent comme repères et aident les personnes à s'orienter. Ces objets dits « typiques » peuvent être assimilés aux « *éléments historiques frappants* » de Kevin Lynch mentionné dans notre chapitre II (Lynch, 1976 : 45). En effet, ces objets, qu'ils soient issus du patrimoine officiel ou d'usage, marquent les usagers par certaines de leurs caractéristiques formelles, fonctionnelles et sensibles.

Mais d'autres objets que les visiteurs considèrent également comme patrimoniaux s'insèrent dans leurs stratégies d'orientation et diffèrent de ceux utilisés par les habitants. En effet, les lampadaires, mais également les enseignes en fer forgé, les horloges dans les rues, les plaques commémoratives, les fontaines ou encore les drapeaux de la rue de l'Hôtel-de-Ville constituent les éléments les plus cités par les touristes interviewés. Plus précisément, selon les interviewés, l'horloge située à la rue James-Fazy est un repère insolite qui contraste avec l'environnement. La plaque commémorative de Jean Calvin, située à la rue Calvin est également mentionnée par une majorité de touristes, d'une part parce qu'elle est indiquée dans les guides, mais d'autre part parce qu'elle est visible de loin et qu'elle renseigne sur le nom de la rue. Les fontaines de la rue du Perron, de la place du Bourg-de-Four et de la rue Otto-Barblan sont celles qui frappent le plus les visiteurs par la végétation les ornant. Plusieurs interviewés jugent les escaliers de la place de la Madeleine impressionnants car raides et longs, mais utiles pour s'orienter et monter dans la vieille ville. De même, le manège situé sur cette même place fait également des points de repères, car étant « *même visible depuis l'esplanade de la Cathédrale et permettant de savoir où se trouvent les rues marchandes*<sup>35</sup> » note un touriste français. Dans les rues Basses circonscrivant la vieille ville, ce sont les lignes de tram qui font office de repères. Elles sont considérées comme patrimoniales par certains des interviewés, car comme le note le touriste français, « *le tram n'est pas simplement un moyen de transport, pour moi c'est le symbole des villes moyenâgeuses et modernes à la fois, dans lesquelles les transports doivent s'adapter au cadre bâti ancien et conserver un extérieur moderne*<sup>36</sup> ». La statue de Pictet de Rochemont sur la promenade de la Treille est également utile pour l'orientation des touristes, puisqu'elle est visible de loin. Les particularités architecturales comme les tourelles de la maison Tavel ou celle de la place de la Madeleine constituent un repère par leur verticalité et par leur visibilité. Enfin, la majorité des touristes interviewés considèrent les drapeaux de la rue de l'Hôtel-de-Ville comme des éléments d'orientation importants, puisqu'ils sont également visibles depuis les rues

---

<sup>34</sup> Propos tirés de plusieurs interviews réalisées respectivement les 30 mai, 19 juin, 27 et 29 juillet 2014.

<sup>35</sup> Propos tirés de l'interview du 19 mai 2014 réalisée dans le pourtour de la Cathédrale.

<sup>36</sup> Propos tirés de l'interview du 19 mai 2014 réalisée dans le pourtour de la Cathédrale.

adjacentes. Les drapeaux sont associés à la proximité avec la Cathédrale et à l'Hôtel de Ville lui-même. Ces observations rejoignent les propos de Kevin Lynch (1976) pour qui la verticalité des objets et leur capacité à contraster sont propices à la création de repères.

*Repères patrimoniaux dans le périmètre étudié*

- Repère touristique
- Repères des habitants
- Repère touristique et des habitants

1. Lampadaire
2. Statue
3. Fontaine
4. Plaque commémorative
5. Drapeaux
6. Prison de l'Evêché
7. Escaliers de la Madeleine
8. Tour de la Madeleine
9. Grand-Rue (antiquités)
10. Manège
11. Ligne de tram
12. Cathédrale - Eglise
13. Place de Jeux de la Treille
14. Hôtel de Ville
15. Canons
16. Passage des Degrés-de-Poules
17. Salle centrale de la Madeleine
18. Tourelle Tavel
19. Home St-Pierre
20. Auditorio Calvin
21. Arbre Cathédrale
22. Poste de police
23. Palais de justice
24. Collège Calvin
25. Ecole
26. Café Mortimer
27. Abri de la Madeleine

Auteur : Zoé Codeluppi

Source :  
Infographie réalisée sur la base de données issues du Système d'information du territoire à Genève (SITG), extrait en date du 02.08.2014.

1 : 3500



Figure 20 : Principaux repères intuitifs en vieille ville des touristes et habitants de Genève.

Un certain nombre de repères sont communs aux visiteurs et aux habitants, alors que d'autres se distinguent nettement. Il est intéressant de noter que certains objets patrimoniaux officiels indiqués sur les supports de signalétique classique jouent un rôle dans les déplacements tant des touristes que des genevois. Toutefois, l'ensemble des repères officiels tels qu'ils figurent sur les supports de signalétique patrimoniale classique ne font pas partie des points de références, ni des habitants, ni des touristes. L'auditorium Calvin et la salle Frank Martin située près du Collège Calvin ou encore le site archéologique de la Cathédrale ne sont jamais mentionnés par les interviewés. A ces points de référence s'ajoutent une série de repères liés au patrimoine d'usage qui aident à la fois les habitants, mais également les touristes dans leur orientation. Ainsi, la place de jeux de la Treille par exemple ou encore les lignes de tram sont autant d'éléments liés au patrimoine d'usage, mais précieux dans le système de repérage des individus. Les repères patrimoniaux d'usage s'articulent avec les objets du patrimoine officiel, formant un système cohérent permettant aux personnes de s'orienter. A cet effet, nous avons constitué une carte regroupant les principaux éléments de repères patrimoniaux des touristes et des genevois. Nous

avons également fait figurer leurs repères communs. Il est intéressant de constater que la partie Est de la vieille ville demeure peu fréquentée par les touristes, à l'inverse des habitants qui y possèdent des repères.

Les repères sont utilisés à différentes échelles par les touristes et les habitants. En effet, ce sont les façades des bâtiments, les détails architecturaux et les objets de mobilier urbain qui constituent les points de repères locaux, lorsque les personnes se déplacent en vieille ville. La Cathédrale et le Jet d'Eau permettent, pour la majorité des interviewés, un repérage plus large à l'échelle de la ville. Ils indiquent la direction à emprunter. Toutefois, nos interviews ont révélé que la Cathédrale est également un repère de la proximité, puisqu'elle est visible au sein même de la vieille ville. Par sa verticalité et sa monumentalité, elle s'intègre donc à différentes échelles dans le système d'orientation des usagers. De même, le Jet d'Eau situé hors périmètre, s'érige également en repère jouant à l'échelle du quartier et de la ville toute entière. Ces observations rejoignent le propos de Kevin Lynch (1976), pour qui un élément de repère est d'autant plus efficace et augmente la lisibilité de la ville s'il agit à différentes échelles : « [...] si un point de repère peut être vu sur une grande ou petite distance, il devient un point d'ancrage stable pour la perception et la force de l'image croît » (Lynch, 1976 : 126). La Cathédrale et le Jet d'Eau au sens de Lynch (1976) constituent des points de référence stables pour le piéton.

La tourelle de la Madeleine et la tour de la maison Tavel sont des éléments qui par leur verticalité peuvent être repérés depuis les rues situées au pied de la vieille ville. La promenade de la Treille est également aisément repérable depuis les quartiers environnant la vieille ville.

Mais ces différents points de repères ne fonctionnent pas de manière isolée les uns par rapport aux autres. Nos interviews nous ont montré, que non seulement ils s'articulent avec d'autres repères non patrimoniaux, tels que certains éléments du végétal ou les enseignes commerciales, mais ils s'inscrivent également dans un système d'orientation plus large, dépassant les limites de notre périmètre d'étude. Nos interviews nous ont permis d'identifier six repères principaux, de type minéral et bâti, tant pour les habitants que les touristes. Ces différents points de référence sont utilisés à différentes échelles. Plus l'objet est vertical ou surplombe un espace, et plus il sera apte à être utilisé à l'échelle locale et à celle du quartier, voire de la ville. Le principal repère du côté du lac demeure le Jet d'Eau, alors qu'au Sud de la vieille ville ce sont des édifices imposants tels que l'Université, l'Église Russe ou encore le Musée d'Art et d'Histoire qui prédominent. La tour de la télévision située derrière le quartier de Plainpalais surplombe la ville par sa verticalité et peut être aperçue depuis la promenade de la Treille.

*Repères patrimoniaux dans le périmètre étudié*

- Repère touristique
- Repères des habitants
- Repère touristique et des habitants
- Repère hors périmètre
- ▼ Repère hors périmètre

1. Jeu d'échecs (Parc des Bastions)
2. Université
3. Fontaine
4. Musée d'Art et d'Histoire
5. Eglise orthodoxe russe
6. Jet d'eau
7. Tour RTS

Auteur : Zoé Codeluppi

Source :  
Infographie réalisée sur la base de données issues du Système d'information du territoire à Genève (SITG), extrait en date du 02.08.2014.

1 : 3500



Figure 21 : Principaux repères des usagers (habitants et touristes) de la vieille ville hors et dans le périmètre d'étude.

#### 4.9 - VÉRIFICATION DES HYPOTHÈSES DE TRAVAIL

L'analyse de terrain nous a permis de mieux comprendre la manière dont les usagers se servent non seulement de la signalétique classique, mais également des différents objets de leur environnement dans leur orientation, ainsi que les liens qu'ils développent avec ces éléments. Ces relations sont pour la plupart de nature affective et sensible, étroitement rattachées à la façon dont les usagers appréhendent leur espace et lui attribuent une signification et une identité propre. Souvent, ce sont les souvenirs, les impressions et les ambiances qui déterminent les éléments qui seront retenus comme points de repère. Bien que, comme nous l'avons relevé tout au long de cette analyse, les stratégies d'orientation et de déplacement divergent en fonction du type d'utilisateur, qu'il soit touriste ou habitant, des similitudes existent quant aux repères utilisés et aux logiques de cheminement. Grâce aux différentes méthodes utilisées, nous sommes à présent en mesure de répondre aux hypothèses présentées dans l'introduction.

L'analyse de la signalétique patrimoniale classique d'orientation et d'interprétation (Jacobi et Le Roy, 2013) nous a permis de mettre en regard la représentation des institutions officielles des supports d'information dans l'espace urbain. Nous avons ensuite pu confronter la perspective professionnelle et technocratique aux usages et fonctions de ces supports par les habitants et les touristes. Notre étude de terrain composée d'observations effectuées pendant cinq mois et par 40

entretiens semi-directifs avec les usagers et les professionnels de la signalétique patrimoniale, a montré que ces supports s'avèrent, pour la majorité des individus, inadaptés à leurs besoins. L'absence de supports homogènes et clairs couplée à leur manque de lisibilité, à leur difficulté d'accessibilité et aux problèmes de localisation sont autant d'arguments jouant en défaveur de la signalétique classique. De même la densité de supports notamment sur le site de la Cathédrale, associée à une absence de balises dans des lieux moins fréquentés n'offrent pas d'appuis stables et clairs aux visiteurs. En outre, comme mentionné précédemment, les supports de signalétique classique ont également été installés pour les habitants de Genève. Or, nos interviews mettent en évidence l'absence d'intérêt et d'utilisation de ces objets par les genevois.

Suite à ces constats, nous nous sommes intéressés aux stratégies d'orientation des usagers (habitants et touristes) de la vieille ville, en analysant la manière dont ils façonnent leurs repères. Nous avons pu mettre en évidence que les piétons utilisent leur environnement de manière quasi intuitive dans leurs déplacements en fonction de leurs besoins. Ils captent des informations de l'environnement au fur et à mesure de leur progression lorsqu'ils en ressentent l'utilité (Lavadinho, 2011). Les usagers identifient une série d'objets auxquels ils attribuent une signification qui permet de spatialiser leurs actions et leurs itinéraires qu'ils mobiliseront au moment voulu. C'est une relation affective, sensible et émotionnelle qui lie l'utilisateur à l'objet de repère. Ce sont les souvenirs, les usages et les impressions d'un lieu qui créent le repère et lui octroient une signification et une identité (Stein, 2003). L'appropriation d'un lieu s'effectue en fonction des sensations éprouvées par l'individu. Pour les usagers, les points de référence sur le territoire sont multiples, mais ils varient selon si l'on a affaire à un touriste ou à un habitant. Ainsi, les enseignes commerciales, les cafés et restaurants, mais également les éléments de végétation, la pente du territoire, l'architecture et la morphologie de la trame bâtie ou encore le revêtement du sol sont autant de points de repères qui ont été identifiés par les usagers. Les visiteurs, comme nous l'avons analysé précédemment, s'ils en ont le temps, se déplacent majoritairement de manière intuitive, sans utiliser les supports à leur disposition, préférant demander leur chemin. Toutefois, la majorité des touristes utilise des supports embarqués, tels que les applications Smartphones ou les cartes papier qu'ils utilisent en cas de nécessité ou lorsque le temps de visite de la vieille ville est restreint. Comme le relève très justement un touriste français : *« je n'utilise ni plan, ni signalétique, puisque pour moi les bâtiments, les rues ou les parcs parlent d'eux-mêmes. Un bâtiment avec des drapeaux est une mairie, les églises ont un clocher, on s'oriente en fonction de ces éléments<sup>37</sup> »*.

Dans les repères majoritairement cités par les usagers interviewés, ce sont les objets patrimoniaux qui sont le plus souvent évoqués comme faisant partie des stratégies d'orientation.

---

<sup>37</sup> Propos tirés de l'interview du 19 mai 2014 réalisée dans le périmètre de la Cathédrale.



Le patrimoine identifié par les interviewés possède différentes facettes. Il fait très souvent référence aux éléments patrimoniaux officiels, tels que les bâtiments administratifs ou religieux, mais plusieurs habitants et touristes désignent les passages ou certaines ruelles « *typiques*<sup>38</sup> » qu'ils considèrent également comme patrimoniaux. De même, des objets du mobilier urbain comme les fontaines ou encore certains cafés ou restaurants sont considérés comme patrimoniaux par les usagers, puisque rattachés à l'histoire de la ville. Enfin, certains éléments végétaux, tels les arbres notamment, participent également du patrimoine selon quelques interviewés, tel que l'arbre situé derrière la Cathédrale. Les touristes s'orientent également en fonction du mobilier urbain temporaire qui a été posé par la Ville de Genève dans le cadre du projet Urbanature. A l'expérience sensible et d'usage d'un objet, s'ajoute sa capacité à contraster avec son environnement, ainsi que sa verticalité qui l'érige en point de référence. Ces observations de terrains rejoignent les propos de Kevin Lynch au sujet de la prégnance, du contraste et de la verticalité des points de référence territoriaux (Lynch, 1976). Les repères patrimoniaux identifiés remplissent ces fonctions, conformément aux propos recueillis auprès des interviewés.

Notre première hypothèse se trouve donc vérifiée à la fois par notre cadre théorique (Stein, 2003 ; Lavadinho, 2011) et empirique situé en vieille ville de Genève. Dans notre cadre théorique, nous avons pu mettre en évidence que « *la signalétique intuitive s'organise à partir des pratiques de l'utilisateur et des lieux qu'il fréquente au quotidien* » (Lavadinho, 2011 : 216), ce qui se révèle plus efficace (Denis et Pontille, 2010 ; Jacobi et Le Roy, 2013) qu'un système de signalétique classique abstrait déconnecté des pratiques des usagers, devant faire l'objet d'un apprentissage constant et renouvelé. Dans cette perspective, « *il est donc crucial que la signalétique adopte cette posture cognitive qui s'appuie sur les connaissances pratiques fondées sur la kinesthésie ressentie et appropriée par les marcheurs aux cours de leurs déplacements et non sur des références abstraites qui resteraient extérieures à leur vécu quotidien* » (Lavadinho, 2011 : 227). L'analyse de la vieille ville de Genève nous a permis de comprendre à quel point la signalétique intuitive se révèle être efficace dans l'orientation des piétons, leur proposant des repères de leur environnement immédiat. En outre, conformément aux observations et aux interviews menés avec les usagers, le patrimoine au sens large du terme se révèle être un élément de repère par sa dimension sensible. Il s'intègre dans les systèmes de navigation des usagers et facilite leur orientation au sein de l'espace urbain.

Notre analyse a également montré de manière plus fine, la diversité d'objets patrimoniaux faisant office de repères en vieille ville de Genève, tant chez les habitants que chez les visiteurs. Ainsi, malgré la forte densité de patrimoine officiel dans le centre historique genevois, il existe

---

<sup>38</sup> Propos tirés de plusieurs interviews réalisées respectivement les 30 mai, 19 juin, 27 et 29 juillet 2014.

un patrimoine d'usage façonné par les piétons faisant office de repère. Les hauts lieux acquièrent également une fonction de repère mais ils ne se substituent pas au patrimoine du quotidien. Notre deuxième hypothèse se trouve donc également vérifiée.

Les usagers utilisent les objets du patrimoine officiel tels que la Cathédrale, la place du Bourg-de-Four, la promenade de la Treille ou encore la maison Tavel comme points de repères. Les habitants nouent des relations affectives et personnelles et forgent des représentations avec ces éléments du patrimoine officiel à travers des souvenirs de manifestations culturelles, sportives ou religieuses. Les touristes entretiennent également une relation sensible avec ces lieux, mais moins personnalisée, puisqu'ils les ont fréquenté moins souvent. Mais les points de référence de la vieille ville sont également constitués d'éléments du patrimoine d'usage, plus communs et plus discrets (Stein, 2003). Les objets du patrimoine d'usage représentent en effet des témoins historiques importants auxquels les usagers accordent parfois plus d'importance qu'aux hauts lieux patrimoniaux (Stein, 2003). Au même titre que les hauts lieux, le patrimoine d'usage est investi de sens et d'émotions, étant à même de s'ériger en repère. Ainsi, des éléments du mobilier urbain tel que les fontaines situées à la place du Bourg-de-Four et à la rue du Perron, mais également les drapeaux de la rue de l'Hôtel de Ville, les lampadaires de la Grand-Rue, la statue Pictet de Rochemont sur la promenade de la Treille ou encore le passage du Degré-de-Poules menant à la Cathédrale sont autant d'éléments de repères dont se servent à la fois les habitants, mais également les visiteurs de Genève. Les repères utilisés s'inscrivent à différentes échelles à la fois locales et urbaines en fonction de leur visibilité. La Cathédrale est, quant à elle, un repère utilisé à la petite comme à la grande échelle par les usagers. Elle constitue donc un repère stable au sens de Lynch (1976). Notre deuxième hypothèse se trouve donc également vérifiée, puisque nous avons été en mesure de démontrer que les piétons, qu'ils soient visiteurs ou habitants utilisent tant des points de référence du patrimoine officiel que du patrimoine d'usage. C'est la subtile articulation entre ces deux types de repères patrimoniaux et leur capacité à s'emboîter en fonction des déplacements effectués qui permet de créer des systèmes d'orientation performants.

Enfin, dans un dernier temps, nous avons montré que les différents repères s'agencent entre eux en fonction des besoins des usagers. Ceux-ci s'articulent avec d'autres points de référence situés hors de notre périmètre, permettant de comprendre que les pratiques d'orientation fonctionnent de façon systémique, engageant une série d'objets situés dans un environnement plus ou moins proche.

# CONCLUSION

A travers notre analyse, nous avons pu mettre en évidence le rôle joué par l'environnement dans l'orientation des piétons en milieu urbain. Plus précisément, nous avons été amenés à répondre à deux hypothèses de travail rappelées ici :

H1 : La signalétique intuitive représente un moyen efficace permettant de guider les piétons dans leurs déplacements. Le patrimoine constitue un élément de repère et facilite leur orientation.

H2 : La forte densité de patrimoine officiel dans la vieille ville de Genève n'empêche pas la constitution d'un patrimoine d'usage par les visiteurs et les habitants.

Plus globalement, notre travail s'inscrit dans la perspective du développement durable urbain visant à promouvoir une ville de qualité. La qualité urbaine possède différentes facettes et parmi elles la dimension sensible développée dans la relation que l'individu tisse avec son environnement (Da Cunha et al, 2014). La question de la lisibilité de la ville est centrale dans l'aménagement d'espaces de qualité. Dans une optique durable, nous nous sommes également intéressés à la pratique de la marche urbaine et au rôle du patrimoine dans la ville soutenable (Guinand, 2009 ; Lavadinho, 2011). Considérant le patrimoine comme ressource territoriale (Landel et Senil, 2008), nous nous sommes interrogés au rôle joué par le patrimoine dans les déplacements piétons en milieu urbain. Le patrimoine est un vecteur identitaire et mémoriel et il fait partie « *des éléments historiques frappants* » d'une ville, chargés de représentations et de souvenirs (Lynch, 1976). Associer patrimoine et marche urbaine est relativement novateur, puisque peu d'études traitent de la place de l'objet patrimonial dans les pratiques de marche (Stein, 2003 ; Lavadinho, 2011). L'analyse des stratégies de marche couplée à une étude des repères utilisés par les piétons (Lynch, 1976 ; Lavadinho, 2011), nous a permis de mettre en évidence la manière dont l'environnement urbain agit sur l'orientation du marcheur. Les éléments de contraste, de verticalité, d'usage ou encore d'ambiances sensibles se sont révélés essentiels dans la constitution des points de référence (Lynch, 1976 ; Lavadinho, 2011). Nous avons également pu mettre en évidence le rôle joué à la fois par le patrimoine d'usage, façonné par les usagers et par le patrimoine officiel des institutions (Stein, 2003).

Une étude approfondie de la signalétique, et plus précisément de la signalétique patrimoniale (Jacobi et Le Roy, 2013) en milieu urbain, nous a permis de mettre en évidence l'approche classique *top-down* de la création du marquage urbain par les autorités officielles (Denis et Pontille, 2010, 2012) ainsi que ses limites. Celles-ci ont révélé l'absence de choix laissé à l'utilisateur ainsi que la nécessité d'un apprentissage des signes et des pictogrammes utilisés par les

professionnels (Tallon et Jeudy, 2001). Outre les questions de contenu, l'analyse des limites a mis en évidence les problèmes en matière de localisation des supports. Il existe donc un décalage entre les stratégies de repérage des individus et les supports proposés, les rendant inefficaces (Lavadinho, 2011).

Dans cette perspective, nous nous sommes intéressés à analyser la signalétique intuitive, qui propose une alternative à la signalétique classique. Ce sont les objets de l'environnement eux-mêmes qui constituent des repères à part entière, ce qui ne nécessite plus la mise en place de supports signalétiques classiques. La signalétique intuitive laisse le choix aux piétons de se saisir d'objets situés dans leur environnement proche, au gré de leurs besoins. Le marcheur se saisit des informations que lui fournit le milieu urbain au fur et à mesure de sa progression (Lavadinho, 2011). Ce sont les objets auxquels il attribue des représentations, une signification particulière et une identité propre, qui seront retenus et insérés dans son système d'orientation. La dimension sensible et d'usage est fondamentale, puisque c'est grâce à elle que l'objet ou l'espace s'érige en repère pour le marcheur. A travers plusieurs exemples tels que Londres ou Milan, nous avons montré l'efficacité d'un tel système et son succès, lorsque les autorités se saisissent de la signalétique intuitive dans la création des supports classiques (Lynch, 1976 ; Lavadinho, 2011). Ces exemples prouvent que la logique *bottom-up* des repères situés et façonnés par l'utilisateur est plus performante qu'une signalétique classique, *top-down* officielle désincarnée et abstraite.

La deuxième partie de notre travail a été consacrée à notre étude de terrain de la vieille ville de Genève, permettant de tester nos hypothèses de travail. Notre choix s'est porté sur le centre-ville de Genève, connu pour « *sa marchabilité* » (Lavadinho, 2011 : 320) et les nombreux objets et espaces patrimoniaux officiels et d'usage. En outre, la vieille ville est un secteur dense en matière de signalétique classique, ce qui nous a amené à la mettre en regard avec les stratégies d'orientation des piétons. Le périmètre d'étude défini est entouré par la rue de la Corraterie à l'Ouest, les rues Basses au Nord et la rue Théodore De-Bèze et la promenade Saint-Antoine à l'Est. Au Sud, ce sont la rue de la Croix-Rouge et la rue René-Louis Piachaud menant à la place du Bourg-de-Four qui délimitent notre périmètre. Nous avons employé des méthodes à la fois qualitatives (observations et entretiens semi-directifs) et quantitatives (recensement), afin de produire une analyse la plus complète possible.

Après une analyse formelle de notre terrain, permettant de présenter les différentes politiques de protection du patrimoine, de mobilité douce et les projets de signalétique, nous avons analysé les pratiques des usagers des lieux. Nous avons pu confronter l'approche officielle de la signalétique classique à l'usage de ces supports. Nous avons tout d'abord constaté que les supports signalétiques classiques se révélaient peu utilisés, car ils ne répondent pas aux besoins

des usagers. De plus, des problèmes de localisation, de lisibilité et de visibilité de la signalétique découragent les personnes, majoritairement les touristes, à utiliser ces supports orientationnels. Suite à ce constat, nous nous sommes intéressés aux stratégies d'orientation des genevois et des touristes en vieille ville. Nous avons constaté que tant les habitants que les visiteurs utilisent les objets de leur environnement de façon intuitive pour se repérer dans l'espace urbain. Ils puisent dans leur environnement, les repères dont ils ont besoin au fur et à mesure de leur progression. Ce sont les visiteurs qui choisissent quels objets sont retenus (Lavadinho, 2011). Ces objets sont multiples tels les enseignes commerciales, les objets du végétal ou encore les tracés viaires. Mais les repères s'érigent principalement grâce à la relation sensible que l'utilisateur tisse avec son objet. Ainsi, la capacité à contraster avec l'environnement et la verticalité des édifices ou des bâtis sont des éléments souvent cités par les interviewés, rejoignant les propos de Kevin Lynch (1976).

Ce sont les éléments du patrimoine qui constituent l'essentiel des repères pour l'ensemble des usagers de la vieille ville. Ces objets de différentes natures sont rattachés tant aux éléments du bâti, qu'au revêtement du sol ou au mobilier urbain. Certains repères sont utilisés à la fois par les touristes et par les habitants. Les objets du patrimoine officiel, tels que la Cathédrale ou l'Hôtel de Ville et qui figurant sur les supports signalétiques orientationnels en vieille ville, sont souvent cités comme étant des points de références pour les usagers.

Toutefois, la totalité du patrimoine officiel ne fait pas office de repère chez les usagers interviewés. Seuls, la Cathédrale, la promenade de la Treille, l'Hôtel de Ville, la maison Tavel et les canons de l'Ancien Arsenal s'intègrent dans le système d'orientation des piétons. Ce sont en effet, des éléments moins monumentaux, appartenant au patrimoine d'usage, comme la place de jeux de la promenade de la Treille ou encore les fontaines, les escaliers et passages qui sont cités comme repères, à la fois par les visiteurs et par les genevois. Toutefois, ces derniers entretiennent un rapport étroit avec leur patrimoine officiel, développant des relations sensibles liés aux souvenirs, aux représentations ou aux usages de ces lieux dans le cadre de manifestations culturelles, sportives ou religieuses. Ces hauts lieux patrimoniaux font véritablement partie du quotidien des habitants. Les visiteurs développent également des relations sensibles avec les repères façonnés, mais c'est souvent l'aspect strictement esthétique qui est évoqué par les touristes ou leur capacité à comparer Genève à d'autres villes, grâce au mécanisme d'association d'idées (Lynch, 1976). La dimension du vécu joue donc un rôle moindre dans la constitution de leurs points de référence. Les piétons utilisent donc à la fois des éléments du patrimoine officiel et d'usage dans leur système d'orientation, qu'ils articulent en fonction de leurs besoins. C'est dans cette perspective que nous définissons ces objets de repères comme éléments de signalétique patrimoniale intuitive (Jacobi et Le Roy, 2013). Les marcheurs utilisent différents repères en fonction des échelles (locales et globales) utilisées tout

au long de leurs parcours. Les repères s'inscrivent donc dans un système d'orientation plus large comprenant d'autres échelles et dépassant notre périmètre, comme nous l'avons justement mis en évidence dans le dernier chapitre de notre travail. A l'image des propos de Lynch, les repères agissant à plusieurs échelles, telles que la Cathédrale ou le Jet d'Eau situé hors du périmètre sont stables, sécurisants et efficaces.

Au terme de notre analyse, nous sommes en mesure d'affirmer que nos deux hypothèses ont été vérifiées, à la fois à travers l'analyse théorique menées aux chapitres I, II et III, mais également par notre étude de terrain.

Ainsi, la signalétique intuitive constitue bien une alternative efficace à la signalétique classique. Elle permet d'orienter les piétons, grâce à la flexibilité et à l'adaptation qu'un tel système offre et grâce à la place qu'elle laisse à l'utilisateur dans l'appropriation de ses points de référence. En outre, le patrimoine se révèle bel et bien un point de repère important en milieu urbain qu'il soit officiel ou d'usage. C'est la relation sensible que tisse l'utilisateur avec son objet qui le constitue en patrimoine et en élément de repère. Les points de référence jouent à différentes échelles, selon leur visibilité. Ainsi, certains points de repère de petite dimension permettent à l'utilisateur de s'orienter localement et précisément, alors que d'autres objets patrimoniaux plus imposants ou surélevés constituent des points de références à l'échelle de la ville, voire de l'agglomération.

Enfin, la dernière hypothèse est également vérifiée par notre analyse de terrain, puisque les objets patrimoniaux officiels n'entravent pas l'émergence d'un patrimoine d'usage élaboré par les piétons. Tant des éléments du patrimoine officiel que d'usage s'érigent en points de repères, pour les visiteurs et pour les genevois. Les habitants s'orientent en fonction des hauts lieux patrimoniaux de leur ville et se les approprient grâce à au vécu et aux souvenirs qu'ils y développent. Les touristes considèrent également les éléments du patrimoine officiel dans leurs déplacements, tout en intégrant des objets du patrimoine d'usage, constituant des vecteurs identitaires et mémoriels importants (Stein, 2003) qui sont parfois analogues aux repères utilisés par les genevois. A ce titre, nous pouvons considérer ces repères comme appartenant à la signalétique patrimoniale intuitive (Jacobi et Le Roy, 2013).

Bien que nous ayons pu vérifier l'ensemble de nos hypothèses, notre travail comporte un certain nombre de limites qu'il convient de présenter brièvement ici. En premier lieu, le périmètre sélectionné a fait l'objet d'un choix motivé par la densité en matière de signalétique classique et par la présence de nombreux objets patrimoniaux existant en vieille ville. Toutefois, comme mentionné précédemment, nous avons constaté que les repères identifiés se constituent en système avec des points de référence situés hors de notre périmètre d'étude. Par conséquent, il aurait par exemple été intéressant d'élargir le périmètre aux rives du lac et aux quartiers de

Plainpalais et de la Jonction, qui concentrent une quantité d'objets patrimoniaux d'usage et qui sont des zones moins touristiques (Stein, 2003).

Dans cette étude, nous nous sommes focalisés principalement sur les objets du patrimoine bâti comme points de référence dans le système d'orientation des usagers. Toutefois, lors de nos entretiens nous avons pu constater l'importance accordée par les genevois et par les visiteurs aux objets du végétal dans leurs stratégies de déplacement. Même si certains des interviewés considèrent certains éléments du végétal comme patrimoniaux, à l'exemple de l'arbre centenaire situé derrière la Cathédrale, il serait intéressant d'analyser de manière plus fine le rôle des espaces verts et des éléments isolés de végétation du milieu urbain dans le système de repérage des piétons.

En outre, faute de temps, nous n'avons pas pu interroger plus d'une vingtaine d'usagers, touristes et habitants compris. Il aurait été intéressant d'élargir notre échantillon d'interviewés, afin de pouvoir affiner nos affirmations. De même, s'agissant de l'origine des personnes interrogées, nous avons interviewé des résidents originaires de Genève, ainsi que des visiteurs au séjour relativement bref (2 à 5 jours). Dans cette perspective, il aurait été intéressant d'interroger des résidents étrangers vivant à Genève pour quelques années, tels que les fonctionnaires internationaux, puisqu'ils constituent environ 20% de la population genevoise selon les statistiques cantonales datant de 2013<sup>39</sup>.

Enfin, bien que nous ayons analysé la signalétique dans deux communes périphériques de Genève, Bernex et Carouge, il aurait été intéressant de mener une étude plus approfondie des communes peu « *marchables* » (Lavadinho, 2011 : 230), de leur patrimoine et de leurs projets de signalétique culturelle. Cela permettrait de mettre en évidence la manière dont les stratégies d'orientation se déploient dans des espaces moins aménagés du point de vue de la marche.

Malgré les limites de notre analyse énoncées plus haut dans notre étude, nous sommes tout de même en mesure de pouvoir proposer quelques pistes d'actions destinées aux autorités genevoises en matière de signalétique patrimoniale.

En premier lieu, une signalétique mieux adaptée aux besoins des usagers, située aux nœuds d'inflexion du territoire et dans des lieux peu lisibles devrait être mise sur pied en vue de faciliter principalement les déplacements des visiteurs.

De plus, la restriction du nombre de supports permettrait d'améliorer la lisibilité du territoire et de réduire l'encombrement de l'espace public. Cela faciliterait la gestion des supports et la

---

<sup>39</sup> Données tirées du rapport des Statistiques cantonales de la République et du canton de Genève datant du 20 janvier 2013, disponibles sur : <http://www.ge.ch/statistique/>

coordination entre les différents acteurs des projets. Diminuer la densité de la signalétique aurait également comme avantage d'améliorer la qualité des espaces publics et de conserver le cadre architectural et bâti de certains espaces ainsi que leurs ambiances.

Une homogénéisation des supports signalétiques utiles aux usagers située dans différents lieux de la ville serait souhaitable, afin que l'utilisateur puisse repérer sans difficultés les supports qui peuvent lui être utiles.

Le développement d'applications Smartphones officielles complétant les informations disponibles sur les différents supports pourrait également représenter une piste intéressante œuvrant pour une réduction de la densité de supports.

Enfin, la solution qui nous paraît la plus intéressante est celle déjà développée par les villes telles que Londres et Milan, qui intègrent la signalétique intuitive à la signalétique classique (Lavadinho, 2011). A l'image du projet WalkMI à Milan, il serait souhaitable d'installer des panneaux amovibles composés de plans de grandes dimensions posés aux nœuds d'inflexion du territoire et dans des espaces peu lisibles. En outre, l'insertion des éléments de signalétique intuitive aux supports classiques, permettrait de gagner en efficacité. Une approche *bottom-up* serait souhaitable, laissant le choix aux individus de se saisir des repères de l'environnement qu'ils se sont appropriés et qui revêtent un sens dans leurs stratégies de déplacement. Il est donc important que la signalétique intègre les pratiques et les usages des piétons forgés par leurs émotions et leur ressentis, car ils s'avèrent déterminant dans le choix des individus de marcher ou non (Lavadinho, 2011).



# BIBLIOGRAPHIE

## *Ouvrages, articles scientifiques et rapports*

Acquier, F., (2009). *Le piéton: nouvelles connaissances, nouvelles pratiques et besoins de recherche*. In Granié, M-A., et Auberlet J-M. (Eds), *Actes du 2e colloque francophone de la plate-forme intégratrice COPIE*, novembre 2009, Lyon : Editions Lavoisier.

Ascher, F., (2001). *Les nouveaux principes de l'urbanisme*, Paris : Editions de l'aube.

Arquati, D. (2008). Pedestrians in central London lost and found: the legible London wayfinding system. *PTRC and Contributors* [en ligne]. Disponible sur : <http://www.eltis.org/docs/studies/Pedestrians%20in%20central%20London.pdf>

Barrelet, J. (2000). *Photos des plaques commémoratives de la ville de Genève*. Genève.

Baur, R. (2005). *Identité de lieux*. Paris : Éditions Pyramid.

Baur, R. (2010). *Anticiper, Questionner, Traduire, Irriter, Distinguer, Orienter, Inscrire*. Paris : Éditions Lars Müller.

Baur, R. (2013). *Les 101 mots du design graphique à l'usage de tous*. Paris : Editions Sautereau.

Baur, R. et Thierry, S. (Eds) (2013). *Face au Brand Territorial - Sur la misère symbolique des systèmes de représentation des collectivités territoriales*. Paris : Lars Muller Publishers.

Barthélémy, D., Nieddu, M., Vivien, F-D. (2003). Le patrimoine : accumulation d'externalités positives ou régulation de la relation marchande ? Les enseignements de travaux récents sur l'agriculture et l'environnement. *Forum de la Régulation*, 28, Paris.

Berard, L., Hirczak, M., Marchenay, P., Mollard, A., Pecqueur, B. (2006). Complexité patrimoniale et territoire : le panier de biens en Bresse. *Economie et Sociétés*, 28/5, 633-647.

Bertrand, M., Blot, F., Dascon, J., Gambino, M., Milian, J., Molina, G. (2007). Géographie et représentations : de la nécessité des méthodes qualitatives. *Recherches qualitatives*, 3, 316-334.

Billard, G. et Madoré, F. (2010). Une géographie de la fermeture résidentielle en France. Quelle(s) Méthode(s) de recensement pour quelle représentation du phénomène ? *Annales de Géographie*, 675, 492-514. doi : 10.3917/ag.675.0492

Blanchet, A. et Gotman A. (2007). *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*. Paris : Armand Colin.

Bonerandi, E. (2005). Le recours au patrimoine, modèle culturel pour le territoire ? *Géocarrefour*, 80/2, 91-100. doi : 10.4000/geocarrefour.991

Bruno, D. (2011). *Comunicare in movimento*. Milan : Skyra.

Chalas, Y. (2010). Centre, centralité et polycentrisme dans l'urbanisation contemporaine. *Urbia*, 11, 23-41.

Choay, F. (1985). Production de la ville, esthétique urbaine et architecture. *Histoire de la France urbaine*, tome V, Paris : Editions du Seuil.

Codeluppi, Z. (2014). Rapport de stage de l'Office du patrimoine et des sites de Genève (DALE) *La signalétique patrimoniale à Genève : diagnostic et perspectives*, non édité. Genève, 108p.

Commission des monuments de la nature et des sites (2006). *Rapport de législature du canton de Genève 2002-2006*. Genève : Edité par le Département de l'aménagement de l'équipement et du logement.

Commission des monuments, de la nature et des sites (2010). *Rapport de législature du canton de Genève 2006-2010*. Genève : Edité par le Département de l'urbanisme.

Da Cunha, A., Knoepfel, P., Leresche, J-P., Nahrath, S. (2005). *Enjeux du développement urbain durable : transformations urbaines, gestion des ressources et gouvernance*. Lausanne : PPUR.

Da Cunha, A., Matthey, L. (2007), *La ville et l'urbain: des savoirs émergents*, Lausanne : PPUR.

Da Cunha, A. et al. (2014). *Temporalités urbaines et projet*. Observatoire universitaire de la Ville et du Développement durable, IGD, Lausanne : PPUR.

Da Cunha, A., et Guinand S. (Eds). (2014). *Qualité urbaine, justice spatiale et projet*. Lausanne : PPUR.

Dal Sasso, A., Pandakovic, D. (2013). *Saper vedere il paesaggio* (2<sup>e</sup> Ed). Milan : CittàStudi.

Davies, C., et Pederson, E. (2001). Grid patterns and Cultural Expectations in Urban Wayfinding. In D. R. Montello, *Spatial Information Theory. Foundations of Geographic Information Science*, Springer Berlin Heidelberg, XIV, 400-414. doi : 10.1007/3-540-45424-1\_27

De La Corbière, M. (dir.), Brunier, I., Frommel, B., Ripoll, D. Schätti, N. et Winiger-Labud, A. (2010). *Genève, ville forte, les monuments d'art et d'histoire du canton de Genève*, Tome III, Berne : SHAS.

De Maria, R. (2009). *Genève vides et densité, quelle densité pour le nouveau quartier Praille-Acacias-Vernets ?* [Travail de master – énoncé théorique]. EPFL : section architecture.

De Seta, C. (2007). *Bella Italia / Patrimonio e paesaggio tra mali e rimedi*. Milan : Belle Arti.

Debarbieux, B. (2007). Actualité politique du paysage. *Revue de Géographie Alpine | Journal of Alpine Research*, 95-4, 101-114. doi : 10.4000/rga.382

Denis, J. et Pontille, D. (2009). L'écologie informationnelle des lieux publics, le cas de la signalétique du métro. In Licoppe, C. (Ed), *L'évolution des cultures numériques, de la mutation du lien social à l'organisation du travail* (pp. 94-101). Paris : FYP.

Denis, J. et Pontille, D. (2010). Information voyageurs: inventer une signalétique collective à l'ère du 2.0. *Ville, Rail & Transport*, 494, 40-46.

Denis, J. et Pontille, D. (2010). Performativité de l'écrit et travail de maintenance. *Halshs* [en ligne]. Disponible sur : [http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/51/81/44/PDF/JDDP\\_2010\\_PerformativiteA\\_Maintenance.pdf](http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/51/81/44/PDF/JDDP_2010_PerformativiteA_Maintenance.pdf)

Denis, J. et Pontille, D. (2011). Materiality, maintenance and fragility, the care of things. *How Matter Matters, Third International Symposium on Process Organization Studies, June 16th-19th*. Grèce : Corfu.

Denis, J. et Pontille, D. (2012). Signalétique du métro et politique de l'attention. *Sciences de la Société*, 82, 21-39.

Denis, J. et Pontille, D. (2012). Signalétique du métro et politique de l'attention. *Sciences de la société*, 82, 21-39.

Department of the Environment, Transport and the Regions (1998). *Places, Streets and Movements ; A companion guide to Design Bulletin 32 ; Residential roads and footpaths*. Londres : Auteur.

Donovan, N., Pilch T., et Rubenstein T. (2002). *Geographic mobility*. Londres : PIU.

Duarte C.R., Cohen, R., Pinheiro, E., Brasileiro, A., Paula, K., Uglione, P. (2008). Exploiter les ambiances. Dimensions et possibilités méthodologiques pour la recherche en architecture. *Ist International Congress on Ambiances, Grenoble 2008*, Grenoble : France.

Dupré, L. (2008). Conserver ensemble patrimoines naturel et culturel. *Techniques et culture*, 50, 24-46. Disponible sur : [www.cairn.info](http://www.cairn.info)

Eco, U. (1992). *La production des signes*. Paris : Editions Le Livre de Poche.

Ehret, G. (2006). Patrimoine urbain : Givors : un quartier des années 1970 rénové. *Le Moniteur des travaux publics et du bâtiment*, 5336, 60-61.

Emelianoff, C. (1999). *La ville durable, un modèle émergent : géosci du réseau européen des villes durables (Porto, Strasbourg, Gdansk)*. Thèse de doctorat non publiée. Université d'Orléans, Département de Géographie, Orléans : Paris.

Flitti, M., Piombini, A. (2003). Morphologie urbaine et mobilité pédestre, identification des configurations spatiales déterminant les caractères locaux des déplacements piétonniers. *Cybergeo : European Journal of Geography* [en ligne], Dossiers, 6èmes Rencontres de Théo Quant, Besançon, France 20-21 février 2003. Articles sélectionnés par Cybergeo. Disponible sur : <http://thema.univ-fcomte.fr/theoq/pdf/2003/TQ2003%20ARTICLE%2015.pdf>.

Francou, L. (2014). Vu / Lausanne Jardins 2014 : imaginer une « nature » adaptée à la ville mobile, durable et sociale. *Urbanités* [en ligne]. Disponible sur : <http://www.revue-urbanites.fr/vu-lausanne-jardins-2014-imaginer-une-nature-adaptee-a-la-ville-mobile-durable-et-sociale/>

Frei, A., Gerdil-Margueron, Y et Floris M., (2012). *Rapport mobilités 2030, stratégies multimodales pour Genève*. Genève. Edité par la Direction générale de la mobilité.

Fricau, B., et Laplace-Treyture, D. (2009). Le piéton de Bordeaux. *Géographie et cultures*, 70, 21-32. doi: 10.4000/gc.2277

Garat, I., Gravari-Barbas, M., Veschambre, V. (2005). Préservation du patrimoine bâti et développement durable : une tautologie ? Les cas de Nantes et Angers. *Développement durable et territoires* [en ligne], 4. Disponible sur : <http://developpementdurable.revues.org/4913>

Gehl, J., (2010) *Cities for people*. Londres : IslandPress.

Ghorra-Gobin, C. (2010). Promouvoir la figure symbolique du piéton : conceptualiser les espaces publics. *Le piéton : nouvelles connaissances, nouvelles pratiques et besoins de recherche*. 2<sup>ème</sup> colloque francophone de la plate-forme intégratrice COPIE, novembre 2009, Lyon. 83-90. Paris : Les collections de l'INRETS.

Gloaguen Philippe et al. (2014), *Le Routard, Suisse*. Paris : Hachette Guide Tourisme.

- Greffe, X. (2000). Le patrimoine comme ressource pour la ville. *Les Annales de la Recherche Urbaine*, 86, 29-38.
- Greffe, X. (2003). *La valorisation économique du patrimoine*. Ministère de la culture ; Département des Etudes de la Prospective et des Statistiques (DEPS). Paris : Editions La documentation française.
- Guinand, L. (2013). Zoom sur une région de Genève : vieille ville. *Immoscope*, 114, 2-9.
- Guinand, S. (2009). Le patrimoine au regard de la durabilité, quel projet urbain ? *Vues sur la Ville*, no 23, 4-6.
- Guinand, S. (2013). Quand les investissements privés dictent les projets urbains de revitalisation urbaine : une tendance inéluctable ? Le cas de Porto. *Le Globe*, 153, 39-52.
- Hamilton-Baillie, B. (2004). Urban design : why don't we do it in the road ? Modifying traffic behaviour through legible urban design. *Journal of urban Technology*, 11/1, 43-62.
- Hamilton-Baillie, B. (2004). Urban Design: Why Don't We Do It in the Road ? Modifying Traffic Behavior through Legible Urban Design. *Journal of Urban Technology*, 1, 43-62.
- Hass-Klau, C. (1990). *The Pedestrian and City Traffic*. Londres : Belhaven Press.
- Houllier-Guibert, C-E. (2012). Lignes touristiques et logos institutionnels des villes : le marquage comme instrument de marketing urbain. *Le Globe*, 152, 1-160.
- Hughes, F., Hirczak, M., Senil, N. (2006). Territoire et patrimoine : la co-construction d'une dynamique et de ses ressources. *Revue d'économie régionale & urbaine*, 5, 683-700. doi : 10.3917/eru.065.0683
- Institut de Géographie, Université de Lausanne (2009). *Vues sur la ville : patrimoine et développement urbain durable*. Lausanne : IRIS-Ecologie.
- Jacobi, D. et Le Roy M. (2013). *La signalétique patrimoniale : Principes et mise en œuvre*. Paris : Editions Errance.
- Jacobi, D. et Le Roy, M. (2013). *La signalétique patrimoniale, principes et mise en œuvre*. Paris : Editions Errance.
- Jeudy, J-P. et Tallon, R. (1977). Signalisation, signalétique, la différence ? *Communication et langage*, 36, 32-43.

Landel, P-a., et Senil, N. (2009). Patrimoine et territoire, les nouvelles ressources du développement. *Développement durable et territoires* [en ligne], 12. Disponible sur : <http://developpementdurable.revues.org/7563>

Lavadinho, S. (2011). *Le renouveau de la marche urbaine : Terrains, acteurs et politiques* (thèse) [en ligne]. Lyon, ENS, Département de Géographie. Disponible sur : <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00737160/>

Lavadinho, S. et Winkin, Y. (2004). Quand les piétons saisissent la ville. Elements pour une anthropologie de la marche, appliquée à l'aménagement urbain. *MEI Espace, corps, communication*, 21, 33-40.

Lazzarotti, O. (1995). *Les loisirs à la conquête des espaces périurbains*. Paris: Editions L'Harmattan.

Le Tac, H. et al (2011), *Cartoville Genève*. Paris : Gallimard.

Lévy, B. (2008), Marche et paysage. Le rôle de l'expérience vécue. *La Revue Durable*, vol. 30, no. sept: 23-25 [en ligne]. Disponible sur : <http://archive-ouverte.unige.ch>

Lévy, J. (2008), Ville pedestre, ville rapide, *Urbanisme*, 3p [en ligne]. Disponible sur : [http://www.nfp54.ch/files/nxt\\_projects\\_80/19\\_07\\_2011\\_11\\_20\\_09-NFP54URBANITaeTVillepedestre,villeraipide.pdf](http://www.nfp54.ch/files/nxt_projects_80/19_07_2011_11_20_09-NFP54URBANITaeTVillepedestre,villeraipide.pdf)

Lynch, K., (1976). *L'image de la cité*. Paris : Bordas.

Mangin, D. (2004). *La ville franchisée : formes et structures de la ville contemporaine*. Paris : Editions de la Villette.

Micoud, A. (2000). Patrimonialiser le vivant. *Espaces Temps*, 74-75, 66-77. Disponible sur : [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/espat\\_0339-3267\\_2000\\_num\\_74\\_1\\_4089](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/espat_0339-3267_2000_num_74_1_4089)

Miles, M-B. et Huberman A-M. (2003). *Analyse des données qualitatives* (2<sup>e</sup> Ed). Belgique : De Boeck.

Office du tourisme de Genève (2012). Genève Tourisme et Congrès *Rapport annuel*. Genève : Auteur.

OMS (2004). Global strategy on diet, physical activity and health. OMS, Genève.

Reichler, S. (2013). *De l'habitat du Néolithique à la cité fortifiée de la Réforme, Projet de parcours archéologique à travers des siècles d'histoire genevoise* (mémoire de master non publié). Université de Genève, Faculté des Lettres.

Rérat, P., Söderström, O., Besson, R., Piguet, E. (2008). Une gentrification émergente et diversifiée : le cas des villes suisses. *Espaces et sociétés* [en ligne]. Disponible sur : [www.cairn.info](http://www.cairn.info).

Richard, M. (2008). L'esprit du lieu et la toponymie : les dieux, la mémoire et l'invitation au voyage. *L'esprit du lieu se cache-t-il dans le nom du lieu? ICOMOS* [en ligne]. Québec : Canada. Disponible sur : [http://www.international.icomos.org/quebec2008/cd/toindex/78\\_pdf/78-XqWx-73.pdf](http://www.international.icomos.org/quebec2008/cd/toindex/78_pdf/78-XqWx-73.pdf)

Saelens, B., J. Sallis, J. B. Black, et al. (2003). Neighborhood-based differences in physical activity : an environment scale evaluation. *American Journal of Public Health*, 93, 1552-1558.

Sansot, P. (2000). *Chemins aux vents*. Paris: Payot & Rivages.

Seumenicht, N. (2010). *Analyse und Bewertung vorhandener Leitsysteme zur Entwicklung von Gestaltungsempfehlungen für innovative, intuitive und sichere Leitsysteme in öffentlich zugänglichen Gebäuden am Beispiel Einkaufszentrum* [Wissenschaftliche Abschlussarbeiten, Dissertationen] non édité. Universität Duisburg-Essen, Fakultät für Geisteswissenschaften. Essen : Allemagne.

Sgard, A. (2010). Le paysage dans l'action publique : du patrimoine au bien commun. *Développement durable et territoires* [en ligne], 1. Disponible sur : <http://developpementdurable.revues.org/8565>.

Soderström, O. (1988). La question patrimoniale. In P. Lang (Ed) , *Les enjeux de l'urbanisation* (pp. 181-194). Berne : OEPR.

Soderström, O. (1991). Vers une géographie de l'espace public. *Architecture et comportement*, 7/1, 47-60.

Soderström, O. (1992). *Les métamorphoses du patrimoine, formes et conservation du construit et urbanité*. Université de Lausanne, Institut de géographie.

Solnit, R. (2002). *Wanderlust, a history of walking*. London : Verso.

Sormani, P. (2011). Denis J., Pontille D. (2010). Petite sociologie de la signalétique. Les coulisses des panneaux du métro. Paris : Presses des Mines. *Revue d'Anthropologie des connaissances*, 5/2, 320. doi : 10.3917/rac.013.0466

Stein, V. (2003). Créer dans l'existant : sauvegarde du patrimoine urbain et développement durable. *Colloque de l'Observatoire universitaire de la Ville et du Développement durable. Développement urbain durable, gestion des ressources et gouvernance. 21-23 septembre 2005, Université de Lausanne* [en ligne]. Lausanne : PPUR. Disponible sur : <http://www.unil.ch/ouvdd/home/menuguid/colloques/dev-urbain-durable-2005/communications/theme-c.html>

Stein, V. (2003). *La reconquête du centre-ville : du patrimoine à l'espace public*, thèse non publiée [en ligne]. Université de Genève, Département de Géographie et Environnement. Disponible sur : <http://archive-ouverte.unige.ch/unige:184>

Tallon, R. et Jeudy, H.P. (1977). Signalisation, signalétique, la différence ? *Communication et langages*, 36, 33-43.

Ternaux, P., et Pecqueur, B. (2008). Ressources territoriales, structures sociales et comportements des acteurs. *Canadian Journal of Regional Science/Revue canadienne des sciences régionales*, XXXI, 261-276.

Thomas, R. (2010). Faire corps. Prendre corps, donner corps aux ambiances urbaines, *Colloque international. Ambiances en partage : culture, corps et langage. Rio de Janeiro (3-6 novembre 2009)* [en ligne]. Genève : Editions MétisPresses. Disponible sur : <https://www.yumpu.com/fr/document/view/16600149/faire-corps-prendre-corps-donner-corps-aux-ambiances-urbaines>

Vähl, H.G et Giskes, J., (1990). *Traffic Calming through Integrated Urban Planning*. Lyon : Armacande.

Vallar, J-P. et Wagenaar, D. (2003) Politiques de déplacement favorisant la marche à pied en ville. *Ademe Franche-Comté*, 86, 24-32.

Vellas, C. (2013), *Genève, Insolite et secrète*. Genève : Jonglez.

Winter, S. (2003). Route Adaptive Selection of Salient Features. In W. Kuhn, M.F Worboys et S. Timpf (Dirs), *Spatial Information Theory. Foundations of Geographic Information Science*, Springer Berlin Heidelberg, Paris: Springer, XI, 349-361. doi : 10.1007/978-3-540-39923-0\_23

#### Sites web

8PlanningMinds. *Site officiel de l'association culturelle 8PlanningMinds* [En ligne] <http://8planningminds.com/category/progetti/walkmi-progetti/> (consulté le 05.04.2014).



Canton de Vaud. *Site officiel du canton de Vaud* [En ligne] <http://www.vd.ch/> (consulté le 05.04.2014).

Commune de Bernex. *Site officiel de la commune de Bernex* [En ligne] <http://www.bernex.ch/> (consulté le 06.02.2014).

Commune de Carouge. *Site officiel de la commune de Carouge* [En ligne] <http://www.carouge.ch/> (consulté le 06.02.2014).

Etat de Genève. *Site officiel de l'Etat de Genève* [En ligne] <http://www.ge.ch/> (consulté le 05.04.2014)

Grand Genève. *Site officiel du projet d'agglomération du Grand Genève* [En ligne] <http://www.grand-geneve.org/> (consulté le 06.02.2014).

MGC 1995-2001. *Séances du 19.01.1995 au 14.12.2001 17h35*. Disponible sur <http://www.ge.ch/grandconseil/memorial/menus/listeSessions.asp> (consulté le 14.01.2014).

MVG. *Séances du 16 avril 1975 au 26 novembre 2013 20h30*. Disponible sur : <http://www.ville-ge.ch/geneve/archives/> (consulté le 16.01.2014).

Ville de Genève. *Site officiel de la ville de Genève* [En ligne] <http://www.ville-geneve.ch/> (consulté le 14.03.2014).

#### *Textes législatifs et règlements*

Loi sur les procédés de réclame du 9 juin 2000 (LPR), RS F320.

Loi sur la protection des monuments, de la nature et des sites du 4 juin 1976 (LPMNS), RS L405.

# ANNEXES

## *INTERVIEWS RÉALISÉS ENTRE AOÛT 2013 ET MAI 2014*

Au sein de l'Etat de Genève :

- M. Pierre Baertchi, directeur général honoraire de l'OPS
- Mme Sabine Nemeč-Piguet, directrice générale de l'OPS
- M. Laurent Niggeler, géomètre cantonal au Service de la mensuration officielle (SEMO)
- M. Matthieu De La Corbière, coordinateur a.i. au Service de l'inventaire des monuments d'art et d'histoire (IMAH).

Au sein de la Ville de Genève :

- M. Claude Brulhart, architecte au Service de l'aménagement urbain et de la mobilité (SAM)
- Mme Erica Deuber-Pauli, historienne de l'art, responsable du secteur Recherche et enseignement au musée d'ethnographie, ancienne responsable du département des affaires culturelles de la ville
- Mme Véronique Lombard, responsable du Service de la promotion culturelle (SPC)

Au sein de la commune de Carouge :

- M. Dominique Zumkeller, archiviste communal.

Au sein de la commune de Bernex :

- Mme Claudia Nicod, archiviste communale.

Autres acteurs genevois, vaudois et internationaux :

- M. Jonathan Robin, project manager Europe à l'Office du Tourisme de Genève
- M. Laurent Chenu, conservateur cantonal vaudois au Service des immeubles, du patrimoine et de la logistique (SIPAL)
- M. Giorgio Wetzl de l'association 8 planning minds de Milan, en charge de la signalétique piétonne milanaise.
- M. Ruedi Baur, designer-graphiste, signaléticien, enseignant à la haute école du paysage, d'ingénierie et d'architecture de Genève (HEPIA).

## QUESTIONNAIRE DES EXPERTS<sup>40</sup>

### A. Questions d'ordre général :

1. Avez-vous connaissance de projets qui ont été élaborés sur la signalétique du patrimoine ?
2. De quelle nature ont été ces projets ?
3. Quelle a été l'impulsion de départ du projet ?
4. Comment s'est déroulée la mise en œuvre du projet, quels procédés ont dû être suivis ?
5. Quels acteurs ont participé au projet ?
6. Y a-t-il eu des oppositions ? Si oui, lesquelles

### B. Questions techniques :

1. Quel type de matériau se prête le mieux à la signalétique patrimoniale ?
2. Quelles couleurs doit-on privilégier pour les supports signalétiques ? (blanc, transparents, gris, etc)
3. Quelle taille doit-on privilégier pour les supports signalétiques ? Est-ce préférable de les fixer au mur ou de les poser au sol ?
4. Quelle est votre jugement de la lisibilité de l'espace actuellement ?
5. Selon-vous la densité d'inscriptions se révèle-elle actuellement trop élevée ? Auriez-vous des exemples concrets ?
6. Citez quelques caractéristiques que devrait posséder selon vous, la signalétique patrimoniale idéale.

### C. Questions réflexives :

1. Comment vous positionnez-vous par rapport à la signalétique qui est élaborée actuellement (mobilier urbain, lisibilité de l'EP) ? Que pourrait-on améliorer ?
2. Que pensez-vous de la signalétique qui intègre les QR codes ? Est-ce une bonne solution pour restreindre l'information sur les éléments signalétiques ?
3. Selon vous, quel type de message doit délivrer la signalétique patrimoniale ?
4. La signalétique culturelle pose la question du lien que nous entretenons avec le patrimoine. Quel type de lien y voyez-vous ?

---

<sup>40</sup> Ces questions ont été élaborées avec l'aide de M. Matthieu De La Corbière, maître de stage et coordinateur a.i. du Service de l'Inventaire des monuments d'arts et d'histoire (OPS) de Genève en septembre 2013.

5. Quelle réflexion faut-il mener quant à l'identité des lieux (expression employée par Ruedi Baur) dans la pose d'une signalétique ?
6. Quels messages doit véhiculer la signalétique orientationnelle ? Doit-elle uniquement s'adresser aux touristes ?
7. Que doivent impérativement contenir les panneaux d'orientation ? Citez-moi un exemple de signalétique d'orientation que vous avez vous-même testé et qui vous paraît efficace ? Cet exemple peut-être genevois ou international.

### *QUESTIONNAIRE POUR LES TOURISTES ET LES USAGERS DE LA VIEILLE*

#### *VILLE*

1. Venez-vous souvent en vieille ville de Genève ? Est-ce la première fois ?
2. Comment vous y déplacez-vous ? A pied, en voiture, en scooter, à vélo ?
3. Venez-vous y travailler, effectuer des activités de loisirs ou est-ce plutôt un lieu de transit ?
4. Utilisez-vous la signalétique à votre disposition ? Si non, pourquoi ?
5. Quels sont vos points de repères lorsque vous vous déplacez ?
6. Quels éléments identifiez-vous comme patrimoniaux ?
7. Y a-t-il des éléments particulièrement marquants que vous considérez comme patrimoniaux et qui vous sont utiles dans vos déplacements ?
8. Utilisez-vous des repères différenciés en fonction des différentes échelles ?
9. Citez-moi un objet/ un espace (situé dans le périmètre étudié) auquel vous êtes attaché émotionnellement ou auquel vous attribuez un souvenir positif ou négatif ?
10. Vous êtes-vous déjà perdu en vieille ville de Genève ?
11. Racontez-moi une expérience que vous auriez pu faire de perte d'orientation dans une ville (Genève ou autre) ?
12. Vous est-il déjà arrivé de demander votre chemin ?
13. Dans quel espace de la vieille – ville vous sentez-vous à l'aise ?
14. Si vous deviez comparer la vieille –ville de Genève avec une de ses communes périphériques, en termes de marche que diriez-vous ?
15. Selon vous, y a –t- il trop, pas assez ou suffisamment de balisage officiel en vieille – ville ?
16. Quels parcours empruntez-vous lorsque vous allez en vieille – ville ?
17. Quels lieux revêtent à vos yeux une ambiance particulière ?
18. Si vous deviez recommander à un touriste un objet ou à un lieu « insolite », lequel serait-il ?

19. Dessinez-moi la manière dont vous vous représentez la vieille ville (carte mentale), vos points de repères ?

Pour les touristes :

20. Quels types de supports utilisez-vous lorsque vous visitez la vieille ville de Genève ?
21. Connaissez-vous les applications Smartphones développées par la ville de Genève ?
22. Vous orientez-vous en fonction de la signalétique sur place ou de manière plus intuitive ?
23. Si tel est le cas, citez-moi quels objets, de préférence patrimoniaux, vous ont particulièrement aidé dans vos stratégies de repérage ?
24. Quels objets/lieux symbolisent pour vous la vieille – ville de Genève ?